jouring villages, returned to Otezsa.
tte contains a dispatch from Rodil, dated
cejo, the 4th. It begins by stating that he
norning from General Alaix for the first
The enemy, he says, had abandoned his
Tagus, and had in view probably to gain the
rder to get through Andalusia to La Mancha.
occupy Truxillo, which Gomez had aban-
after levying 12,000 rations of bread, wine,
f barley. He took the direction of Torre-
hat were Alaix in a better position the pur-
commence instantly; but that, situated as
several days is necessary ere this task can be
without a fresh supply of shoes and money

issing the recommendations of the War Com-
s a re-organization of the National Guard,
suspected persons; the establishment of
ly and severely condemning and executing
hat the troops should be supported by the
re to have all the revenue of the locality at

---

owrath, it is said, has retired from the finan
Austrian ministry. His successor was not
own whether Prince Metternich would not
ncial functions, which were separated from
Chancellorship at the present Emperor's

though overwhelmed with sorrow, all enjoy perfect health.

It is lamentable to behold that party, who include the highest families, and certainly the best company, in France, at variance as to the question whether the Duke d'Angouleme or the Duke de Bourdeaux be their lawful Sovereign. In present circumstances such points should be decided as promptly and quietly as possible.

Charles Philippe de Bourbon was born at Versailles on the 9th of October, 1757. He led a most dissipated life during his youth, although he married at a very early age. He was not yet 17 when he espoused Maria Theresa of Savoy, sister of the wife of his brother, the then Count of Provence. The result of this union was the birth of the Dukes of Berry and Angouleme, and of Princess Sophia, who died in her infancy. When the revolution broke out Charles Philippe, whose pursuits had until then been of the most frivolous nature, took an active part in the political events of the time. He was the first to set the example of emigration. As early as the month of July, 1789, he left France to go and organize all sorts of intrigues against his country in foreign courts.—*Courrier Francais.*

AFRICAN TRAVEL.—Letters from Mr. Davidson, dated Wadynoon, July 20, state that he has arranged with the natives to be transported to Timbuctoo, along with his attendant, Abiou Bekr, who is a native of that place. He was only delayed by the want of a sufficient present for the Sheikh of Wady-noon. This, however, he expected from England by November, and in the mean time was training himself for his dangerous expedition.—*Literary Gazette.*

sage is for having parl
talks of impeaching that
British armament "take
tends to overawe the peo
point, we extract from the
following statement, the w
facts to do justice to th
WALDEN throughout the
able urgency which at le
Marines near Belem:—
"It had been resolved, i
naval forces, amounting to
Lord Howard de Walden h
urged to do, *but had refuse*
jesty was in danger. Howe
the evening of the 4th inst.
stitution of 1820, under the
guengo (General George de
Sa da Bandeira, stationed
passed over by force during
ing, taken two pieces of ca
of Belem, her Majesty in co
ed his lordship in the most
Aware of the height to whic
Guard were carried, and he
Majesty, his lordship imme

W. B. Crompton

LE RENÉGAT.

Cet Ouvrage se trouve chez les Libraires ci-après :

Londres, chez *Martin Bossange et comp.*, 14, great Marlborough-Street;
Bruxelles, *Lecharlier;*
Amsterdam, *Delachaux, Dufour;*
Genève, *Paschoud;*
Liége, *Collardin;*
Varsovie, *Glücksberg;*
Mons, *Leroux;*
Naples, *Marotta et Wanspandoch;*
Turin, *Pic, Bocca;*
Gand, *Dujardin.*

Chez les mêmes Libraires :

Le Solitaire, par M. le vicomte d'Arlincourt, neuvième édition, 2 volumes in-12, 5 fr.
La Caroléide, par le même, deuxième édition, 2 volumes in-8°, l'édition est épuisée, 10 fr.
Ipsiboé, par le même, troisième édition, 2 vol. in-8°, 6 fr.



HOCQUART Sc.

Qui je suis ? . . . . . Le Renégat.

LE RENÉGAT,

PAR

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

TOME SECOND.

SIXIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET ORNÉE DE GRAVURES.



PARIS,

BECHET AINÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 57.

ROUEN,

MÊME MAISON, RUE GRAND-PONT, N° 73,

AU SALON LITTERAIRE.

1823.

DE L'IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,
RUE DU JARDINET-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS.

Le Renégat.

LIVRE VI.

Alaor a terminé son récit. Oh que de fois en l'écoutant, la fille de Théobert a soupiré, a frémi, a pleuré !...... Jusqu'à ce jour le Renégat, tout en occupant vivement sa pensée, tout en agitant fortement son ame, avait effrayé son imagination. Maintenant il est tout autre à ses yeux : le plus vif intérêt est le seul sentiment qu'il lui inspire. Eh! qui ne plaindrait le prince Clodomir ! qui n'aimerait le berger Astolphe !...... Son cœur, plaidant la cause du fils de Thierri, excuse les coupables erreurs de cette ame trop fougueuse et trop passionnée qu'irrita l'excès du malheur.

Agobar, au-dessus de l'humaine intelli-

gence, est un de ces inconcevables génies qui commandent l'admiration, et cependant qui ne peuvent marcher dans la vie qu'à travers de violens orages ; qui ne s'offrent resplendissans à la terre que pour éclairer les désastres ; et qui ne fondent des monumens que pour s'ensevelir sous des ruines. Honte et mépris à qui se permet de juger légèrement ces hommes qui, du milieu de leurs contemporains, s'élèvent ainsi avec l'ascendant d'une organisation sublime pour imposer aux siècles leurs noms !.... Il en est si peu chez les peuples qui doivent compter parmi les temps.... Ah ! presque toujours les belles actions des mortels, de même que leurs actes blâmables, sont en proportion avec les facultés de leur être ; aux grands hommes les grandes fautes ; en eux rien ne saurait être qu'extrême. Dans leurs erreurs plus à plaindre qu'à condamner, les gigantesques esprits de ce globe, malheureux de leur sublimité, tourmentés de leur prééminence, sont comme des astres embrasés qui sur eux-mêmes replient leurs flammes. Souvent, tandis

que leur éclat éblouit la terre, ils dévastent leur propre sein, ils tombent sillonnés par eux-mêmes.

Plus pensive et plus tourmentée que jamais, la vierge des Cévennes environnée d'honneurs et de gloire, ne marche que le front abattu, et ne sourit que rarement. Derrière chacune de ses pensées se place le nom d'Agobar. Un grand projet que mûrit son ame l'occupe et la nuit et le jour. En vain les fêtes, les jeux, les acclamations la poursuivent : inattentive, à peine les remarque-t-elle. Le peuple étonné, se livrant à la joie, ne peut comprendre l'héroïne. Il paraît plus heureux qu'elle-même de ses succès et de son bonheur. Il ignore que les seuls ici-bas qui savent pleinement jouir de tous les plaisirs de la vie, sont ceux qui passent dépourvus de cœur et vides d'imagination.

Une importante nouvelle est arrivée au fort de Ségorum. Charles Martel est au camp français. Les premiers revers des Sar-

rasins ont rendu la confiance à ses troupes. Elles s'avancent à marches forcées sur cette même ligne du Rhône où Scipion, jadis, comptait arrêter Annibal (1). Une partie de son armée se dirige vers la Méditerranée, et l'autre vers les Cévennes. En plusieurs combats partiels, déjà le héros français a obtenu quelques succès : il vient achever l'ouvrage d'Ezilda ; il vient arracher la Gaule aux infidèles.

Le maire du palais a profité de l'enthousiasme général né du bruit répandu parmi ses soldats, qu'une vierge envoyée du ciel a triomphé des Sarrasins, et doit du joug d'un peuple impie affranchir les terres chrétiennes ; mais une insurmontable inquiétude le tourmente : il n'ignore pas que la fiancée de Clodomir est l'ennemie de tout usurpateur. Il vient d'apprendre qu'une armée nombreuse est rangée sous ses ordres. La puissance d'Ezilda l'effraie. La fille de Théobert, dont il connaît le courage et la fermeté,

(1) En l'an de Rome 536. Voyez *Sil. Ital.*, l. 3. 139.

lui paraît une princesse ambitieuse qui ne cherche à repousser les infidèles que pour se créer dans la Septimanie un royaume indépendant. Charles, accoutumé d'ailleurs à ne devoir ses conquêtes qu'à sa seule vaillance, se sent humilié d'avoir à reconnaître la gloire d'une femme, et de lui être redevable d'un triomphe. Il se promet secrètement d'éteindre les rayons de cette étoile naissante, de briser le sceptre merveilleux de l'inspirée, et d'anéantir sa renommée.

Un courrier du camp royal apporte à Léodat une dépêche pressante. Charles Martel commande à ce noble chef de quitter sans délai Ségorum, et de venir renforcer l'armée française.

Indigné du ton impérieux de la missive, Léodat répond à l'instant même... et sa réponse est un refus formel. Puis il se rend près d'Ezilda. « — Princesse! dit le jeune » héros, pour prix des exploits miraculeux » par lesquels vous avez préludé au salut » de l'Europe, d'affreux dangers vous me» nacent. Le duc de France m'écrit; et sans

» daigner une seule fois nommer celle qui
» lui a ouvert la route des victoires, il m'or-
» donne, ainsi qu'à tous les chefs de vos lé-
» gions, de rejoindre son camp royal. Le
» perfide Charles m'est connu. Lui seul jus-
» qu'à ce jour a rempli l'univers chrétien
» de son immense renommée. Toute célé-
» brité rivale lui est odieuse, et il a jeté sur
» vous un regard irrité. Le despote préfé-
» rerait peut-être voir la France tombée au
» dernier degré du malheur et de l'humi-
» liation, que sauvée par une autre main
» que la sienne.

» Croyez-moi, princesse, vos triomphes
» éclatans sont, aux yeux de l'usurpateur,
» équivalens aux grands forfaits. Seul il s'est
» adjugé parmi les Francs le droit de vaincre
» et d'être encensé; vous vous êtes en quel-
» que sorte arrogé ses pouvoirs; vous avez eu
» l'audace de triompher comme lui et sans
» lui. Criminelle de votre gloire, attendez-
» vous à sa vengeance.

» — Charles Martel, répond Ezilda, n'ose-
» rait, quelle que soit sa jalouse fureur, di-
» riger contre moi ses coups. Chancelant

» encore sur les marches du trône, il se perdrait s'il voulait me perdre. La politique, » se plaçant entre lui et moi, me met à » l'abri de ses atteintes. J'ai, pour me pré» server de son inimitié, plus que la puis» sance des armes, j'ai l'empire d'un nom » sans tache, j'ai l'ascendant de la vertu...— » Et l'amour de votre patrie, s'écrie Léodat » avec feu. Il est possible sans doute que » l'artificieux maire, abandonné par une » partie des grands vassaux de la monar» chie, craigne de s'aliéner le reste de la » Gaule, en écoutant les conseils de sa haine; » mais, en admettant cette supposition, je » prévois d'avance sa conduite. Il va feindre » pour vous la plus haute admiration; et » sous vos pas, avec adresse, il va tendre » d'infâmes piéges, il va creuser de noirs » abîmes. Déjà ce prince déloyal cherche à » vous enlever les braves qui vous entou» rent; il lui tarde que, seule et délaissée, » vous ne puissiez plus combattre ni vain» cre. Quelle serait sa joie si la vierge de » Ségorum, tombée sans défense au pouvoir » des Sarrasins, et livrée à leurs outrages, » expiait la gloire par l'opprobre!

» Illustre héroïne ! vous n'aviez pris les
» armes que pour relever la France abattue,
» que pour donner à la nation l'élan su-
» blime du patriotisme; votre but est rem-
» pli : contentez-vous de vos succès. La
» Gaule a repris une attitude victorieuse,
» c'en est assez pour son salut ; c'en est
» assez pour votre gloire. Maintenant oc-
» cupez-vous de vos propres destinées ; re-
» tirée en vos montagnes, assurez-vous
» des jours paisibles et fortunés. Les camps
» et leurs chefs, la terre et ses rois, ne sont
» point dignes d'Ezilda.

» — Et d'après l'odieux portrait que
» vous me faites de Charles Martel, dit la
» princesse, pensez-vous qu'une fois sa puis-
» sance affermie il respecte ma solitude ?

» — Les Cévennes sont invincibles, ré-
» pond le prince des Avernes, si vos mon-
» tagnards les défendent. Après les services
» que vous avez rendus au royaume, quel
» est le prince français qui oserait vous
» déclarer la guerre ! et quels sont les su-
» zerains de la Gaule qui n'accourraient
» pour vous défendre !

» Nous sommes seuls, continue-t-il avec

» passion. Peut-être ne retrouverai-je jamais » l'occasion de vous ouvrir mon âme; peut-» être aux combats, demain, ce soir, j'au-» rai vécu.... Non, je ne veux point mourir » sans m'être fait entendre à votre cœur; » angélique princesse! le jour même où » vous m'apparûtes au couvent de Sainte-» Amalberge, j'osai secrètement vous jurer » un dévouement entier et sans bornes, » un vif.... un éternel amour.

» Oh ne vous éloignez point! ne détour-» nez pas vos yeux!.... l'hymen est-il donc » impossible entre nous?... Prince souve-» rain des Avernes, je puis, réunissant mes » provinces aux vôtres, en former un État » indépendant que n'oserait jamais attaquer » aucun potentat de l'Europe. Femme ado-» rable et sans modèle! pour vous est-ce » trop peu d'un royaume? Ambitionnez-» vous un empire?.... Je descends du fa-» meux Avitus (1) qui de simple monta-

(1) Voyez, sur le célèbre Avitus, Greg. Tur., l. 2, c. 2; — Mar. Avent., Chron.; — Idat., p. 307; — Jorn., c. 44; — Sidon., paneg. Avit., carm. 7, l. 1, c. 3.

» gnard de Gergovie devint l'arbitre de
» la Gaule, le maître de la Germanie et
» l'empereur de l'Occident. Mon aïeul cei-
» gnit la pourpre romaine; ne puis-je imi-
» ter son exemple? Pour renverser tous les
» obstacles, j'ai sa force, j'ai son courage...
» et de plus que lui, j'ai l'amour. Ezilda,
» prononcez un mot! et pour posséder votre
» cœur, oui, je me sentirais le pouvoir de
» changer la face du monde. »

Il dit : mais d'une voix ferme et sévère Ezilda répond en ces termes :

« Les royaumes et les empires n'ont aucune
» valeur pour moi; Léodat, je me croyais
» mieux connue de vous. Qui me parle le
» langage de l'ambition me blesse; qui m'a-
» dresse celui de l'amour m'offense. Écoutez
» mon invariable et solennelle déclaration :
» la fiancée du fils de Thierri ne sera jamais
» à d'autre qu'à Clodomir.

» — La mort, interrompt le prince, la
» mort cruelle a rompu vos liens; le fils des
» rois n'existe plus. — Et si la France fut
» trompée! si Clodomir vivait encore!... »

A ces mots elle s'arrête, et regarde at-

tentivement Léodat. Dévoué à ses anciens monarques, le guerrier français eût mille fois sacrifié sa vie pour son souverain légitime. Frappé d'étonnement, il reste muet. L'héroïne de Lutève n'a pu prononcer sans motif ces dernières paroles ; si quelque miracle connu d'elle seule avait conservé les jours de l'héritier du trône !... Ah ! le retour inespéré de Clodomir le séparerait à jamais d'Ezilda... N'importe ! trop grand, trop généreux pour s'arrêter à cette pensée : « — Si Clodomir existe encore, s'écrie-t-il impétueusement, qu'il se montre ! » qu'il reparaisse ! et ma fortune, mes états, » mon cœur, mes espérances, ma vie, je » précipite tout à ses pieds. »

Un nouveau courrier de Charles Martel interrompt l'entretien : le message cette fois s'adresse à la princesse. Le duc régnant lui témoigne hautement sa reconnaissance ; il rend justice à ses grandes actions, mais il blâme l'inexplicable pensée qui lui fit briser les fers d'Agobar. Il lui parle des soupçons injurieux que cet acte

bizarre a fait naître : il désirerait ardemment qu'elle pût s'en justifier.

Ayant appris que l'ami le plus cher d'Agobar était au fort de Ségorum, il exige que ce prisonnier important lui soit livré; et il ordonne à la princesse des Cévennes de faire transporter de suite Alaor à son camp royal d'Umbrani.

Ezilda n'hésite point dans sa réponse; et l'écrit suivant est porté au maire du palais : « — Charles, mes prisonniers m'appartiennent; et seule j'ai le droit de disposer » d'eux; il ne m'est plus permis d'accéder » à tes désirs, car j'ai promis au jeune Alaor » sa liberté, et mes promesses sont sacrées : » dès demain l'ami du chef des Musulmans » aura rejoint ses étendards. Quant aux » soupçons injurieux dont ta dépêche m'en- » tretient, j'ai donné assez de preuves d'a- » mour de la patrie pour n'avoir pas besoin » en cette circonstance de justifier mes ac- » tions; je ne réponds point aux calom- » nies. »

L'héroïne mande Alaor. Le jeune mu-

sulman a retrouvé ses forces en recouvrant l'espoir de rejoindre Agobar.

« — Demain, lui dit Ezilda, vous serez » rendu à votre ami. — Ah! répond Alaor » ivre de joie, demain je peindrai au plus » magnanime des hommes la plus admirable » des femmes.

» — Dites-lui bien, reprend Ezilda, » que la princesse des Cévennes, en ce » moment plus que jamais, pleure le fils de » Thierri.

» — Je lui dirai, s'écrie le sarrasin avec » véhémence, que de toutes les créations de » la terre, la plus parfaite est Ezilda.

» — Alaor!... interrompt la fille de Théo- » bert, un grand projet au succès duquel » sont attachés mes destins et ceux d'Ago- » bar, occupe seul aujourd'hui mon ame. » Vous pouvez m'aider à l'accomplissement » de ce projet : puis-je compter sur votre » assistance ? — Commandez! disposez de » moi! » répond l'élève d'Agobar.

« — Aux bords de la Méditerranée, » continue-t-elle, près la plaine d'Angus- » tura, non loin du temple de Calmor,

» s'élève au milieu des rochers, la pyra-
» mide de Fabius (1). Lorsque ce chef des
» légions romaines eut soumis la Septi-
» manie, il érigea ce monument sur le
» théâtre de ses hauts faits, pour éterniser
» sa mémoire. Là, loin des camps et du
» bruit des armes, je désire secrètement
» entretenir seule Agobar. Alaor, dites à
» votre chef que, confiante en sa loyauté,
» à la pyramide de Fabius, j'irai l'atten-
» dre dans trois jours.

» Lisez! poursuit-elle en montrant au
» jeune guerrier la dépêche du duc de
» France. Charles m'ordonne de lui livrer

---

(1) Fabius Maximus, consul, avait conquis la Gaule narbonnaise, et l'avait soumise aux Romains. Les honneurs du triomphe lui furent décernés à Rome; et des monumens lui furent élevés dans la Septimanie, aux lieux où il avait remporté ses plus brillantes victoires. Comme ces monumens n'existent plus, les historiens ne sont pas d'accord sur la place où ils furent construits. (C. Flor., l. 3, c. 2; — Strabon, l. 4, p. 185 et seq.; — Ortel. brict. cellavius.)

» mon prisonnier. A sa missive menaçante
» je réponds en brisant vos fers.

» Partez, vous êtes libre.... Je crains peu
» l'orage qui plane sur ma tête. Demain je
» quitterai Ségorum, et me rendrai au camp
» royal. Le duc de France me verra : il
» faut qu'enfin il me connaisse ; le ciel a
» daigné me tracer la route qu'il veut que
» je suive.

» Après mon entrevue avec Charles Mar-
» tel, celle que j'aurai avec Agobar fixera
» le sort de la terre.... Je vous laisse, adieu ;
» dans trois jours je vous reverrai sans doute
» aussi à la pyramide de Fabius. D'ici là,
» rappelez parfois à la mémoire d'Agobar
» la fille de Sainte-Amalberge et la vierge
» de Ségorum. »

Elle dit, et s'est éloignée sans laisser au musulman le temps de lui répondre, et de lui exprimer de nouveau sa reconnaissance. Alaor, vers la fin de la journée suivante, avait rejoint ses étendards.

Le prince des Avernes est informé de la résolution subite qu'a prise l'héroïne de se

rendre au camp royal. Inquiet, tourmenté, ne pouvant comprendre ses desseins, il essaie avec toute la force de l'éloquence de s'opposer à son départ; rien ne peut ébranler la princesse. « — Du moins laissez-moi, » dit Léodat, laissez-moi vous accompagner. » Si quelque péril menaçait vos jours, qui » mieux que moi saurait vous défendre?

» — Qui? répond Ezilda : le ciel. Prince, » ne craignez rien pour moi. La calomnie » m'ose attaquer, la terrasser est mon devoir. » Quand Charles m'aura entendue, Charles gardera le silence. Je vais moins pour » lui porter mes justifications que pour lui » prescrire ses devoirs; l'homme qui croit » m'intimider tremblera peut-être devant » moi. Aux insidieuses questions que pourra » m'adresser la perfidie, j'ai mes réponses » préparées. Et seule avec Charles Martel, » quand sous sa tente j'aurai parlé, si quelques regards se baissent, interdits et confus, ce ne seront point ceux d'Ezilda.

» — Mais, reprend le guerrier, privés de » leur divine protectrice, que deviendront » nos montagnards! Leur enthousiasme va

» s'éteindre dès que le phare inspirateur ne » luira plus au milieu d'eux : vous em- » porterez avec vous les prestiges et la vic- » toire. Ségorum que vous habitiez était » un temple de la gloire ; Ségorum que » vous aurez quitté ne sera plus qu'une » forteresse des montagnes.

» — Je ne vous quitte que pour trois » jours : la paix règne dans Ségorum ; vous » y remplacerez Ezilda ; vous veillerez sur » mes légions ; vous leur cacherez mon ab- » sence....

» — Trois jours ! interrompt Léodat ; et » loin de vous trois jours de paix !... Ah ! » de quel poids accablant sera la triste mo- » notonie de ces trois cruelles journées ! » quelle surface uniforme, rase et désen- » chantée vont nous offrir leurs longues » heures !.... Pour les supporter sans les » maudire, je les voudrais chargées de tem- » pêtes ; au milieu des combats, des anxié- » tés, du carnage, l'existence pourrait être » horrible, mais ce serait une existence.

» — Prince, dit la fille de Théobert » d'une voix grave et solennelle, épargnez-

» moi des plaintes inutiles. Ce n'est ni » pour suivre la route des plaisirs, ni pour » écouter le langage de l'amour, que je fus » appelée à la vie. L'urne où dorment mes » destins n'est point un vase de parfums, » c'est un calice de douleurs ; ce ne sont » point des guirlandes fleuries qui l'en- » tourent, ce sont des crêpes funéraires. »

Elle dit, et s'éloignait de Léodat : «—Une » seule question encore ! s'écrie-t-il. Hier, » entre vous et moi vous avez placé le puis- » sant nom du fils de Thierri.... Serait-il » donc possible que la fiancée de Clodo- » mir pût encore être son épouse ?...

» — Noble prince ! dit l'héroïne, à mon » retour je vous répondrai. »

Les préparatifs du voyage d'Ezilda se sont achevés secrètement. Le vieux de la roche noire et trois fidèles écuyers doivent seuls l'accompagner. Avant de partir elle s'est rappelé Lutève, ce manoir de son enfance qu'Ostalric défend vaillamment, et que cernent les Sarrasins. Par son ordre

un convoi de vivres, d'armes, et de soldats, marche vers la forteresse bloquée. De nombreux bataillons l'escortent; et, avant que les trois jours de son absence se soient écoulés, un nouveau succès aura illustré ses montagnards; dans les murs de Lutève, le convoi, l'escorte et ses chefs se seront introduits vainqueurs.

Sur un coursier d'Andalousie, Ezilda sort de Ségorum. Une épaisse nuit dérobe son départ aux sentinelles. Gondaïr guide ses pas; il évite les routes fréquentées : il n'est en ces provinces aucun sentier qu'il ne connaisse, aucun hameau qu'il n'ait visité.

Par ses connaissances locales, par ses souvenirs historiques, le prophète de la montagne charmait les ennuis du voyage : le jour avait reparu. « — Princesse! dit le » vieillard, vous voyez cette colline; c'est » là que, sous une tente somptueuse, Pom- » pée, revenant de l'Ibérie vainqueur de » Sertorius, s'arrêta pour recevoir les féli- » citations des députés de Massilie (1).

(1) Marseille, an de Rome 681.

» Regardez cette masure inhabitée qu'om-
» brage un chêne centenaire : c'est un asile
» consacré. Tous les villages du canton s'y
» rendent en pélerinage à la nouvelle lune
» de février. A cette époque de l'année, là,
» dit-on, l'apôtre saint Paul traversant la
» Septimanie, seul, se reposa quelques
» heures (1).

» Cette lointaine basilique dont les nom-
» breuses sommités, à l'orient, frappent
» votre vue, fut élevée par Constantin.
» Elle renferme les vases sacrés qui pa-
» raient à Jérusalem le temple du fils de
» David (2). »

---

(1) La Septimanie fut la première province gauloise où le christianisme fut prêché. Selon une ancienne tradition, saint Paul s'y rendit lui-même, et y laissa plusieurs disciples, entre autres saint Paul Ier, évêque de Narbonne. (Hist. gén. du Languedoc, par deux bénédictins de Saint-Maur, tom. I, liv. 3.)

(2) Selon plusieurs auteurs, les vases du temple de Salomon, transportés à Rome par les Romains, y furent repris par Alaric I; et les rois Visigoths, suc-

La princesse prête l'oreille avec intérêt à ces récits de Gondaïr. Presque tous les grands hommes de l'antiquité ayant parcouru la Gaule narbonnaise, y ont laissé des souvenirs, des traces et des monumens (1). Marius et Sylla, Sertorius, César, Pompée, Scipion, Annibal, Auguste, Adrien, Tibère, Néron, Antoine, les Antonins, Trajan, Vespasien, Alaric, Constantin, Clovis, ont tour à tour foulé ces rivages (2). La Septimanie occupa jadis l'univers; et Rome, parmi ses citoyens, vint s'y choisir des empereurs (3).

Gondaïr, tantôt par des chemins directs,

---

cesseurs de ce prince, en ornèrent leurs plus beaux temples en Septimanie. (Voyez Greg. Tur., l. 3; — Proc., hist., l. 1, c. 12; — Aim., *ibid.*)

(1) Nimes, Avignon, etc., et toutes les anciennes villes de la Gaule narbonnaise, offrent une foule de vieux monumens romains, dont quelques-uns, comme l'amphithéâtre et la maison carrée de Nimes, sont encore très bien conservés.

(2) Voyez Hist. du Languedoc, par les bénédictins de Saint-Maur, tom. I.

(3) Antoninus Pius, né en Septimanie, général

tantôt par des voies détournées, a su abréger le voyage. La princesse est arrivée sans obstacle aux vastes plaines d'Umbrani.

Déjà le vieux de la roche noire est sous la tente de Charles Martel. Il annonce au fier conquérant l'héroïne de Ségorum. Surpris, inquiet : « — Ezilda parmi nous !.....
» s'écrie le prince ; le pourrai-je croire !
» Eh quoi ! sans gardes, sans escorte,
» Ezilda seule dans mon camp !..... »

Ces mots ont indigné le vieillard.

---

de Vespasien, s'empara de Rome, et y fut nommé consul. (Tacite, hist.) Fulvius Aurélius, né à Nîmes, fut deux fois consul sous Domitien, successeur de Tite (Capitol., vit. Ant. Pii, p. 17 ; — Fast. consul.) Magnus Felix, né à Narbonne, fut d'abord préfet des Gaules, puis nommé consul (an 460 de Rome), sous l'empereur Majorien. (Sid. paneg. Major., vers 552 ; — *Ibid.*, l. 1, c. 2.) D'autres membres de la famille de ce même Félix furent élevés à la même dignité. Enfin, Carus, Numérius et Carin, natifs de Narbonne furent tous trois empereurs. (Vopis., p. 249 ; — Eutrop., l. 9 ; — Aurel. Vict., Epist. ; — Sid. Apol., carm. 23).

« — Et que voyez-vous là d'étonnant !... » répond-il avec sa franchise habituelle et » sa brusque vivacité. Ici l'inspirée des » Cévennes n'est-elle point au camp fran- » çais ? Que peut-elle y trouver, hors des » palmes !..... Que peut-elle y craindre, » hors l'encens !..... Elle a réveillé la patrie » par des victoires éclatantes : l'heureux » chef de cette patrie serait-il sans recon- » naissance ? ou par quelque fatale erreur » suis-je au milieu des Sarrasins ?... »

Charles Martel, à ce discours, un instant garde le silence. Il cherche à déguiser son courroux; cependant malgré ses efforts, son front demeure soucieux. « — Eh bien ! » s'écrie-t-il tout à coup, que faites-vous ! » où donc est-elle ?... Chevaliers, bardes, » paladins ! la princesse de Lutève s'a- » vance, et vous restez sous vos pavillons !.. » Que sont devenues la courtoisie et la ga- » lanterie françaises ! Volez au-devant d'E- » zilda. Que tout ici lui rende hommage ! » que tout célèbre sa beauté !

» — *Sa beauté !*..... répète Gondaïr, je- » tant sur Charles un regard ironique;

» ah ! sans doute, duc des Français ! vous
» avez voulu dire sa *gloire*. »

Au son de mille instrumens guerriers, environnée des chefs de l'armée royale, accompagnée par les acclamations des soldats, la noble vierge des Cévennes se rend à la tente de Charles. Une foule enthousiasmée arrête continuellement sa marche. Chacun veut voir la célèbre inspirée ; et de tous côtés partent les bruyans éclats de l'admiration et de la reconnaissance. Ces cris parviennent jusque sous le pavillon du conquérant, et contre celle qu'ils encensent accroissent son inimitié.

L'incomparable beauté d'Ezilda n'a point ému le cœur du despote. Ses formes enchanteresses, étant au nombre des puissances qui servent à la rendre invincible ne sauraient éblouir sa vue : il ne peut souffrir plus long-temps que la renommée d'une femme ose lutter avec la sienne. La sublimité de son regard, la douce magie de sa voix ne lui paraissent que des ennemis dont l'influence le menace. Il observe les charmes

de la vierge comme il mesure au champ d'honneur des obstacles à surmonter ; il l'étudie comme une énigme : il la hait comme un adversaire.

Ezilda désire entretenir Charles sans témoins. Il éloigne ses guerriers. Sous la tente royale ils sont seuls. La princesse parle en ces mots :

« — Duc de France! lorsqu'arrachant le
» peuple des Cévennes à sa honteuse ser-
» vitude j'osai faire un appel à mes compa-
» triotes, ce ne fut point un vain désir de
» gloire et de renommée qui détermina ma
» résolution. Repousser l'étendard du faux
» prophète, défendre les temples du vrai
» Dieu, réveiller l'énergie française, telle
» fut ma seule pensée. Ni les lauriers, ni les
» couronnes, ni les récompenses humaines,
» n'étaient le but de mes travaux : je n'ai
» vu que la foi chrétienne, je n'ai songé
» qu'à la patrie. Le ciel a secondé mes ef-
» forts ; l'élan de quelques provinces gau-
» loises, répondant au cri des Cévennes,
» promet aux peuples du Seigneur l'affran-

» chissement de l'Europe. Achevez l'œuvre
» commencée : illustre conquérant du nord,
» soyez le sauveur du midi. Loin de moi
» les palmes guerrières ! ce n'est que sur le
» front des héros que les lauriers sont à leur
» place. Quant à moi, ma mission remplie,
» je ne demande à l'Eternel que de rentrer
» paisible et pure en ma première obscu-
» rité.

» — Princesse ! répond Charles Martel,
» la reconnaissance des Chrétiens vous est
» assurée. La prise de Ségorum est un de
» ces exploits hardis que l'histoire doit re-
» cueillir. Vous avez fait beaucoup pour la
» France, mais vous auriez pu faire davan-
» tage.... Un instant le sort de l'univers fut
» entre vos mains. Il n'a tenu qu'à vous que
» nos guerres et nos malheurs ne fussent
» terminés. L'odieux chef des Sarrasins,
» Agobar, fut votre captif. Quelle étrange
» pitié put donc parler pour lui à votre ame?
» Quel vif intérêt vous a portée à lui servir
» d'égide, à défendre vous-même ses jours ?
» Par quel traité secret vous êtes-vous en-
» gagée à lui rendre ses prisonniers ? Quel

» inexplicable accord règne-t-il entre vous?..
» Fille de Théobert, pourquoi faut-il que
» votre gloire ne s'offre point sans tache à
» nos armées! Comment croirai-je à votre
» zèle ardent pour la cause de Dieu, lorsque
» vos mains brisent les fers de son plus im-
» placable ennemi!...

» — L'armée des Cévennes est la mienne,
» répond Ezilda. Elle n'a combattu pour la
» France que sous mes ordres, que sur mes
» terres et qu'à ma voix : depuis quand le
» chef suzerain, victorieux dans ses états,
» n'est-il plus maître, au champ d'honneur,
» de disposer de ses captifs!... J'ai servi mon
» pays, j'ai combattu pour la religion, j'ai
» triomphé des infidèles; et si dans une cir-
» constance inexpliquée j'ai brisé les fers du
» héros sarrasin, c'est encore le ciel et la
» France qui tous deux m'en ont fait la
» loi. Avant la prise de Ségorum, Agobar
» à ma prière avait sauvé tout un couvent.
» Moi-même, tombée au pouvoir des Musul-
» mans, sans ce guerrier je périssais. La re-
» connaissance et l'honneur m'ont donc
» prescrit ce que j'ai fait. Que Charles ose

» encore m'accuser ! l'Europe entre nous » sera juge. Ma vie entière peut être exa» minée, rien n'est à craindre pour moi : » je n'ai jamais trahi mes sermens, je n'am» bitionne aucun empire, je n'usurpe au» cune puissance. »

Elle dit ; la noblesse de son langage impose à l'orgueilleux despote. Aux derniers mots qu'elle a prononcés, les yeux de Charles se sont détournés avec embarras. Il cherche à sourire ; et reprenant par degrés son assurance : « — L'ai-je bien entendu ? » lui dit-il ; une chrétienne fanatique donne » ici le nom de héros au plus impie des mé» créans !....

» — Duc de France ! interrompt l'hé» roïne, il est temps de vous le révéler : le » chef des troupes ennemies n'a jamais été » musulman. — Qui donc est Agobar ?.... » — Un français.

» — Un français! lui !... — Ecoutez-moi. » Ce moment solennel va décider des des» tins du monde. Le vaillant Agobar, la » terreur de l'Europe, l'exterminateur des » Chrétiens, a paru l'homme des enfers ;

» mais peut-être dépend-il de vous qu'il de-
» vienne l'homme du Seigneur.

» — De moi!... dit Charles au comble de la
» surprise.—De vous-même, répond Ezilda.

» Prince ! quelques journées de succès
» ont pu rendre l'espérance à vos cheva-
» liers, ont pu ranimer leur courage abattu;
» mais un nouveau revers replongerait la
» Gaule plus que jamais dans l'esclavage et
» l'avilissement, et ce revers n'est malheu-
» reusement que trop à redouter. Les forces
» musulmanes sont innombrables ; et le
» plus parfait accord unit leurs intrépides
» chefs. Quant à nous!... Charles, voici l'é-
» tat de la France.

» Depuis qu'au timon de l'état il manque
» un prince légitime, une légion de sou-
» verains couvre le royaume démembré. La
» monarchie n'est plus qu'un songe. De
» toutes parts règnent le désordre, l'insu-
» bordination, l'anarchie. Des lois impro-
» visées gouvernent des principautés sub-
» divisées ; les peuples étonnés se voient
» tour à tour achetés, vendus ou conquis;

» ils ne sont point sans gouvernans, mais
» ils sont sans gouvernement.

» Une nation ainsi dégradée est d'avance
» une nation vaincue. Le territoire est sans
» défense, et le patriotisme sans force. Les
» ambitieux s'arrachent le pouvoir; les
» factions se déchirent entre elles; et dans
» nos provinces reculées, les révolutions,
» sanglantes furies, se nommant toutes des
» libératrices, courent flamboyantes sur
» des ruines, s'y succèdent et s'y dé-
» vorent (1).

» Charles! j'oserai vous dire la vérité:
» trop long-temps la coupe des flatteries
» porta ses poisons à vos lèvres. Il n'est
» qu'un seul moyen de réorganiser le
» royaume, de concilier toutes les opi-
» nions, de centraliser toutes les armées,
» de sauver enfin la patrie; remettez le
» sceptre royal au légitime souverain.

» — La situation de la Gaule, répond
» Charles Martel, n'est point telle que

(1) Voyez l'histoire de ces temps.

» vous la peignez. Il est sans doute parmi
» nous des ambitieux et des partis ; mais
» les Sarrasins nous menacent, et toutes
» les opinions commencent à se réunir
» pour combattre l'ennemi commun. Quel-
» ques désastres qu'ait essuyés la patrie,
» jamais un véritable français ne désespère
» de la France.

» — Les victoires de Ségorum et de
» Labrod, poursuit la princesse, ont bien,
» il est vrai, soulevé pour notre sainte
» cause plusieurs provinces du midi ; mais
» toutes n'ont point suivi cet exemple.
» Eudes, duc d'Aquitaine, a fait alliance
» avec les infidèles, et vient de donner
» sa fille pour épouse à l'africain Mug-
» noz (1), prince de la Cerdagne. Mo-
» ronte, duc de Provence (2), par une

---

(1) Ce fut ce qui le détermina à déclarer la guerre à Charles Martel. (Voyez Roderic, Hist. arabe, c. 13.)

(2) Moronte, à la tête de tous les suzerains du midi, leva l'étendard de la révolte contre Charles Martel; et pour se faire un royaume indépendant,

» convention secrète, abandonne aux Mu-
» sulmans les côtes de la Méditerranée de-
» puis Arelates (1) jusqu'à Antipolis (2).
» Le duc des Allobroges (3) vous trahit.
» Agobar traite avec les Cavares (4). Tous
» les suzerains du Lyonnais ont déserté
» votre bannière (5). Prince, ouvrez les
» yeux ! La cause de l'usurpateur est dés-
» espérée. Les grands vassaux du royaume
» aiment mieux être conquis par Agobar
» que gouvernés par Charles. Montrez à
» l'Europe alarmée quelle prodigieuse di-
» stance doit être mise entre eux et vous !
» Qu'est-ce qu'un sceptre pour un héros!...

---

traita avec les Sarrasins. (Annales metenses, *ad an.* 736; — Daniel et Anquetil, etc.)

(1) Arles.

(2) Antibes.

(3) Le nord du Dauphiné.

(4) Le Dauphiné méridional.

(5) Ce soulèvement pensa perdre Charles Martel. Il fut obligé de combattre les factieux et d'assiéger leurs villes, dont il s'empara. (Voyez tous les historiens.)

» Après les exploits merveilleux qui cou-
» ronnèrent votre vie, le titre de monarque
» ne devrait vous paraître qu'un vain son.
» De la hauteur où vous éleva la gloire,
» ne descendez point sur le trône. Restez
» au temple des grands hommes, et laissez
» les palais aux rois! »

Elle dit; et ces derniers mots ont ébranlé l'ame de Charles. La force de son raisonnement, la vérité de ses tableaux ont vivement frappé son esprit. « — Mais quel
» roi donner à Lutèce? a dit le conqué-
» rant troublé; la race des Mérovingiens
» est éteinte. Thierri n'a point laissé de
» successeur. — Clodomir, répond Ezilda,
» n'est point descendu dans la tombe. L'hé-
» ritier de Clovis existe encore. — Que dites-
» vous, ô ciel! vous croiriez!... — Clodomir
» s'est offert à moi; ses preuves sont irré-
» cusables; et son épouse l'a reconnu.

» — Où peut-il être? a repris l'ambi-
» tieux maire du palais, où donc l'avez-vous
» retrouvé? — En ces contrées, dit l'hé-
» roïne. — Et sous quel nom obscur se ca-
» che-t-il parmi les hommes? — Loin de se

» cacher sous un nom obscur, il n'en porte
» qu'un trop célèbre. — Qu'entends-je !
» Expliquez ce mystère!.... — Je ne suis
» venue près de vous qu'afin de vous le ré-
» véler. Clodomir, que vous avez persécuté,
» lorsque sous le nom d'Astolphe il vous
» suppliait de l'entendre, que vous avez
» vaincu lorsqu'il prit les armes contre vous,
» Clodomir repoussé par sa patrie.........
» — Achevez donc!... — Est Agobar.

» — Est Agobar !... » répète Charles avec horreur. Puis après un long silence : « — A
» supposer qu'Astolphe fût Clodomir, au-
» riez-vous donc osé concevoir la pensée de
» placer la couronne de France sur la tête
» d'un *renégat* ?

» — Sur le front du fils de Thierri, s'é-
» crie avec force Ezilda. Prince cruel ! après
» avoir précipité Clodomir au fond des plus
» effroyables gouffres du malheur, après
» l'avoir poussé vous-même aux derniers
» excès du désespoir, est-ce à vous à le
» condamner ?.... Quelque titre qu'il ait
» porté, en quelque contrée qu'il se trouve,
» quelque faute qu'il ait commise, il n'a

» point perdu sa naissance, il est toujours » fils de Thierri. »

Puis avec toute l'exaltation du sentiment, en peu de mots et avec éloquence, elle raconte au chef guerrier la vie entière d'Agobar.

Pendant le récit de l'héroïne, Charles Martel, violemment combattu, n'osait arrêter sa pensée sur aucune détermination fixe. Jamais il n'avait douté qu'Astolphe ne fût Clodomir, mais il le croyait au tombeau. Alors même qu'il triomphait des troupes de Faldis, il était convaincu des légitimes droits de celui qu'il déclarait un imposteur. A cette funeste époque, s'il n'eût écouté les lâches conseils des courtisans qui lui présentaient la pourpre, s'il eût obéi à la voix intérieure de sa conscience et au vœu de son propre cœur, Astolphe eût été reconnu.

« — Je le répète encore, poursuit la » princesse après avoir achevé son récit, » peut-être en ce moment dépend-il de vous » qu'Agobar, l'homme des enfers, ne re- » devienne Clodomir, l'homme du Seigneur.

» Remettez-lui son héritage, l'Eglise lui
» rouvrira son sein : en sacrifiant un titre
» au-dessous de votre gloire, affranchissez
» d'un mot la patrie, et rendez la paix à
» l'Europe. Celui qui dispose des sceptres
» est en quelque sorte roi des rois; et placé
» par-delà les trônes, il se rapproche de
» Dieu même.

» En rappelant Clodomir au palais de
» ses pères, vous donnez pour monarque à
» la Gaule un guerrier redoutable; dans
» les circonstances critiques où se trouve la
» nation, vous lui donnez un maître impo-
» sant; et vous arrachez en même temps aux
» Sarrasins leur génie, leur puissance, leur
» renommée et leurs conquêtes.

» — Mais, s'écrie Charles, Agobar, rené-
» gat, ayant porté les armes contre son
» pays, peut-il maintenant lui inspirer le
» respect et la confiance !

» — Agobar, répond Ezilda, fut exas-
» péré par l'infortune; et la France qui l'a
» proscrit est aussi coupable envers lui qu'il
» peut l'avoir été envers elle : de droit elle
» n'est point son juge, et de droit il est son

» monarque. Ceux qui forcent au crime » sont aussi condamnables que le criminel » lui-même; Lutèce et ses chefs devront » donc lui pardonner ses égaremens, car ils » ont besoin aussi qu'il leur pardonne : un » oubli mutuel des erreurs de tous devien» dra la loi générale. Clodomir bannira de » sa pensée les souvenirs d'Astolphe; et la » patrie sauvée effacera de sa mémoire le » nom funeste d'Agobar.

» — Non, je n'y puis consentir, inter» rompt le prince irrité : c'est déshonorer » le trône français que d'y placer un chef » sarrasin; c'est me déshonorer moi-même » que de couronner un *renégat*. Clodomir » s'est rendu indigne du diadème, et ses » crimes lui ont enlevé ses droits.

» — Je vous comprends, dit Ezilda se le» vant avec dignité. Ni le bonheur de la » nation, ni l'affranchissement de l'Eu» rope, ni le salut du genre humain, n'oc» cupent vos pensées. Il ne vous faut que le » pouvoir; le reste vous importe peu. Je le » vois, nul raisonnement n'ébranlerait vos » résolutions. Charles n'a les yeux ouverts

» que sur le sceptre, et ne veut rien voir
» que la pourpre.

» Eh bien! maire du palais! poursuis ta
» périlleuse carrière!.... Prince usurpa-
» teur! monte au trône!.... mais rappelle-
» toi la fin tragique des maires ambitieux
» qui t'ont précédé. Dis-moi ce que sont
» devenus les Ebroin (1) et les Léger (2),
» les Grimoald (3) et les Bertaire (4)!.... et
» tremble que la fortune inconstante ne
» traite l'hiver de ta vie comme elle traita
» ton printemps (5)!

---

(1) Ebroin fut assassiné par un seigneur nommé Ermanfroi.

(2) Léger eut les yeux crevés, les lèvres coupées, et périt dans les tortures.

(3) Grimoald mourut au cachot.

(4) Bertaire fut tué dans un combat par ses propres soldats. (Voyez tous les historiens.)

(5) Les premières années de Charles Martel furent malheureuses. Fils naturel de Pépin d'Héristal, il fut persécuté cruellement par l'épouse légitime de son père, nommée Plectrude. Elle le fit enfermer dans un château fort après la mort de Pépin.

» Quant à moi, ma route est tracée, je » verrai demain Agobar ; demain j'essaie- » rai d'arracher ta victime aux Musulmans. » Et si le ciel me seconde, si je rends à ses » devoirs et à son Dieu l'auguste descen- » dant de Clovis, sous peu de jours, au » camp de Ségorum, l'épouse de Clodomir » proclamera le roi de France. Puis nous » verrons sous quelle bannière accourront » les fils de la Gaule et les grands vassaux » de l'empire. »

A cette menace inattendue Charles pâlit. Il cherche vainement à contenir sa fureur; elle ne perce point en ses discours, mais elle éclate en ses regards. « — Serait-il possible ! » s'écrie-t-il ; demain vous verrez Agobar ? » — Il m'attend ; » répond Ezilda.

Charles se taît : connaissant le caractère de l'héroïne, il sent que dans les circonstances présentes elle peut renverser sa

---

Charles réussit à s'échapper; il parvint à se mettre à la tête d'une armée; mais il perdit sa première bataille. (Voyez Daniel, Hist. de France, et autres historiens.)

puissance et le perdre. Il ne combat plus que faiblement son espérance et ses projets. Il semble peu à peu se laisser convaincre; et par degrés il change entièrement de langage. « — Princesse! vous l'emportez, lui » dit-il enfin. Le ciel sans doute vous in-» spire, et je dois me rendre à vos vœux. » Allez trouver Agobar. Au nom du chef » de la patrie, offrez-lui la couronne : qu'il » revienne à la foi de ses pères, qu'il aban-» donne les Sarrasins, et la France entière » est à lui. Son premier vassal sera Charles. »

Il dit : la fille de Théobert s'aperçoit bien que la crainte et la nécessité ont seules déterminé le despote; mais peu lui importe la cause, pourvu qu'elle obtienne l'effet.

Il demeure convenu entre eux que l'existence de Clodomir ne sera révélée à la nation qu'après l'entrevue d'Agobar et d'Ezilda. Ils se séparent. Charles fait environner d'hommages éclatans la noble vierge des Cévennes; et le camp fête l'inspirée.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

LIVRE VII.

Il luit enfin le jour impatiemment attendu qui doit éclairer l'entrevue d'Agobar et de la princesse à la pyramide de Fabius. Au lever de l'aurore, Ezilda, remontée sur son coursier, s'éloigne du camp d'Umbrani. Un seul homme est auprès d'elle. C'est le vieux de la roche noire. Les trois écuyers qui depuis Ségorum l'avaient suivie, sont instruits des lieux où elle se rend, mais sont demeurés à l'armée royale. Gondaïr ignore ses secrets desseins, et ne cherche point à les pénétrer; persuadé qu'au fond de son ame il n'entre rien que d'héroïque, il la suit sans l'interroger.

Après une longue marche, ils aperçoivent, sur la plaine d'Angustura, le temple isolé de Calmor. Ce bâtiment, d'une forme irrégulière et d'un aspect étrange, fut un

des ouvrages d'Auguste. Il le fit construire lors de son voyage à Narbonne au huitième siècle de Rome. Mais la pensée qui le conçut dut paraître à la postérité non moins bizarre que son architecture. Auguste l'avait élevé et consacré au vent de bise(1).

Sous les murs du temple, Ezilda s'arrête. L'édifice est à cinq pans, entouré de colonnes torses de moyenne hauteur, surmonté d'un pavillon carré qui lui-même porte une tour. De ce dernier plateau l'œil découvre la Méditerranée qui roule au loin ses vagues azurées et se perd dans l'horizon, comme une pensée dans l'infini (2).

Du milieu des rochers qui bordent la mer, Ezilda voit s'élever l'aiguille de la pyramide de Fabius. Il lui semble y voir flotter un drapeau noir....... Plus de doute,

---

(1) Quelques historiens assurent que ce fut par suite d'un vœu; d'autres prétendent que ce fut pour apaiser ce vent qui désole cette province. De toutes manières, l'idée et l'exécution étaient fort extraordinaires. (Voyez Senec. natural. quæst., lib. 5; — Lips. in Senec.)

(2) On ne voit plus vestige de ce monument.

Agobar est là. Déjà le Renégat l'attend. Cette bannière redoutée annonce l'exterminateur.

Le prophète de la montagne est descendu de son coursier. La fille de Théobert lui donne ordre de rester au temple. Elle veut entretenir seule Agobar. Et ce n'est que du sommet de la tour de Calmor qu'il est permis à Gondaïr de la suivre de ses regards, et de veiller encore sur elle.

En peu d'instans, la vierge des Cévennes est à la pyramide de Fabius. Ce monument, le premier que la Gaule dut aux Romains, est chargé de trophées, d'inscriptions et de sculptures. Il est d'une imposante beauté; mais s'élevant d'une plage aride, éloigné de toute habitation, entouré de rochers déserts, il est sombre en son appareil, et sauvage en sa majesté.

De même que celle de Cestius (1), cette

---

(1) Cette pyramide se voit à Rome. En 1673, elle fut restaurée par Alexandre VII.

pyramide en son intérieur présente une énorme pièce voûtée, enduite de marbre blanc. Des bas-reliefs et des statues la décorent; cependant, humide, obscure et mortuaire, elle inspire, malgré ses figures, ses tableaux et ses ornemens, plutôt l'effroi que l'admiration.

Semblable au monument de Porsenna (1), celui de Fabius offre à son sommet un cercle de bronze auquel est attachée une chaîne de fer. Cette chaîne porte des sonnettes qu'agitent les moindres vents, et qui par leurs lugubres sons rappellent le bruit des chaudrons d'airain de la forêt sacrée de Dodone.

L'héroïne de Ségorum est entrée sous la pyramide; l'enceinte voûtée est déserte. Ni ses remarquables statues, ni ses romaines inscriptions ne viennent captiver sa vue.

---

(1) Ce fut le tombeau de Porsenna, selon Varron: il est en Étrurie, près la ville de Clusium.

Elle n'aperçoit point Agobar, que lui fait ce qui l'environne!

Celui qu'elle cherche n'est point là...... et pourtant l'émotion indéfinissable qu'elle éprouve lui certifie qu'il est près d'elle. Elle se sent le besoin d'implorer l'Éternel, et pourtant sa pensée ne peut se détourner d'Agobar. Etonnée de son trouble, de ses agitations, Ezilda commence à craindre qu'un autre amour que l'amour divin ne se soit glissé dans son ame. Plongée dans les dangereuses méditations du sentiment, elle retourne à la porte de la pyramide. « — O mon » Dieu! s'écrie-t-elle, ne m'abandonnez » point à l'heure des épreuves! Je vais le » voir, lui parler, l'entendre....... donnez » quelque force à mon cœur! donnez quel- » que éloquence à mes paroles! »

Elle dit : un guerrier descend précipitamment du rocher voisin, c'est Agobar. Il est sans casque et sans cuirasse. Un riche vêtement tissu de pourpre et d'or se croise sur sa poitrine désarmée. Un ceinturon orné de pierreries presse sa taille majestueuse, et soutient son redoutable

cimeterre. Une chaîne d'un métal précieux suspend à ses côtés en écharpe un cor de l'ivoire le plus pur. Les plis gracieux de son doliman se drapent autour de lui comme la royale tunique des souverains de la Propontide. Sa tête est nue ; ses cheveux touffus, repoussés par la brise, découvrent son front mâle et guerrier. Appuyé sur un glaive africain, beau comme les génies immortels que chantent les poètes de l'Arabie, il semble, de son rocher qu'éclairent les feux du grand astre, une brillante évocation de l'Elysée oriental.

Il s'avance. Il est près d'Ezilda. Son regard, quoique triste, est calme, affectueux et presque caressant ; pour la première fois un embarras inexplicable a confondu toutes les pensées de la princesse. Le projet qui l'amène, l'espérance qu'elle a conçue, le discours qu'elle a préparé, tout a passé de sa mémoire. Ne pouvant reprendre ses sens, ignorant ce qu'elle doit faire, et ne sachant ce qu'elle va dire, Ezilda tend sa main tremblante au chef des Sarrasins ; « — Agobar, dit-elle, c'est moi.

» — Quels vœux formes-tu ?.... répond-il » d'une voix émue. Ezilda, que veux-tu » de moi ? »

Légèrement et comme malgré lui, il retient et presse sa main. Il regarde avec une admiration mêlée de vagues regrets la beauté confiante et pure qui deux fois lui sauva la vie, et qui lui rendit Alaor. Ezilda, fille des merveilles, céleste par ses charmes, plus céleste encore par ses vertus, lui apparaît comme un être angélique hors de proportion avec le reste des humains. Il écoute ses accens comme l'exilé qui entend dans un pays lointain les chants de la patrie, et qui, le cœur gros de soupirs, remonte à son heureuse jeunesse.

« — Vos malheurs m'ont été révélés, re» prend-elle, votre vie entière m'est connue. » Clodomir, sans crainte je viens à vous : » l'intérêt le plus pressant que je puisse » connaître sur la terre, votre bonheur, » votre salut, m'ont commandé cette dé» marche que les hommes pourront condam» ner, mais que les cieux approuveront. »

Elle s'arrête, alarmée de l'effet qu'ont

produit ses paroles sur l'ame inexplicable du guerrier. Une expression sombre et sauvage obscurcit son regard. Un sourire sardonique a passé sur ses lèvres comme un muet blasphème. Il laisse retomber la main de la princesse. « — *Mon bonheur! mon » salut!* répète-t-il; que signifie ce lan- » gage?.... *Les cieux!* que m'importent les » cieux! »

Il s'éloignait : « — Clodomir! s'écrie » Ezilda d'une voix douce et plaintive, si » vous me quittez ainsi, nous ne nous re- » verrons jamais. Pour la dernière fois peut- » être je vous parle. Refuseriez-vous donc » d'écouter celle qui fut votre libératrice, » qui, même encore, est votre amie, et » qui dut être votre épouse!

« — Mon épouse!... » dit le héros : ce mot désarme son courroux. La vierge des Cévennes, l'œil timidement levé sur lui, paraissait l'ange de la prière. Le contraste de sa beauté majestueuse avec sa physionomie suppliante, étonne et subjugue son ame. Il sent descendre en lui un attendrissement inconnu. Quelque chose de plus

grand que l'admiration, de plus puissant que l'amour, de plus entraînant que la volupté, s'empare de ses sens enivrés. Il se rapproche d'elle ; il ne comprend point les nouvelles impressions qui le maîtrisent, mais il s'y abandonne sans résistance, et comme se soumettant à la destinée.

Ses sourcils épais sont froncés. Son œil sec et brûlant la considère avec un mélange de tendresse et de désespoir. « — Ma » vie entière t'est connue, dit-il, je dois te » paraître un monstre..... Peux-tu regretter » Agobar?... Ezilda, pourrais-tu m'aimer?...

» — Clodomir, le désires-tu?.... »

A cette interrogation faite de l'accent le plus tendre, Agobar détourne les yeux. Pour la première fois depuis la mort d'Anathilde, il a senti battre son cœur. Il voudrait rendre ce qu'il éprouve ; mais sa bouche, accoutumée depuis trop long-temps aux seules expressions de la fureur et du blasphème, ne retrouve plus dans le souvenir les douces paroles du sentiment.

« — Clodomir, poursuit Ezilda, oui, je » dois, j'ose l'avouer ; jamais le nom ni l'as-

» pect d'aucun mortel n'avait porté le
» trouble dans ce cœur tout entier à Dieu.
» Toi seul, toi le premier, es venu placer
» l'image d'un homme entre le ciel et moi.
» Dieu, qui pourra m'ordonner de te fuir,
» ne m'a point défendu de t'aimer. »

Deux fois le nom du Tout-Puissant est sorti de sa bouche.... et le Renégat, ô surprise! n'a point interrompu son discours. Il est parvenu à contenir le blasphème; mais, morne et silencieux, il ne peut faire davantage.

« — Et je pourrais aimer encore!.... mur-
» mure-t-il à voix basse, n'adressant ses pa-
» roles qu'à lui-même; et je pourrais la
» posséder!.... »

Puis après une longue pause : « — Non,
» s'écrie-t-il soudainement, non.... ni moi!
» ni aucun autre!.. Ezilda, nul homme n'est
» digne de ton amour, nul ne doit préten-
» dre à ta main.... Etre accompli! en te
» voyant, je finirais par croire au ciel,
» car tu n'es point de cette terre.

» — Oui, reprend avec énergie la fille
» des prodiges : tu finiras par croire au ciel;

» l'ame ardente de Clodomir n'est pas non » plus de cette terre. Si quelques instans » elle s'égara, c'est par excès et non par » manque de sentiment. Les plus sublimes » ouvrages du Créateur sont toujours les » plus éprouvés. Quels êtres pourraient se » croire à l'abri des chutes quand les ar- » changes ont failli! Ah! plus heureux que » les premiers rebelles, l'homme coupable » conserve auprès du trône paternel deux » intercesseurs puissans qui constamment » lui tendent la main, le repentir et l'es- » pérance. Homme tombé, relève-toi! »

Tandis qu'elle parlait, une sublimite radieuse éclatait sur son visage enchanteur. Un sentiment pur et passionné tenant à la fois de l'amour et de la religion, donnait à ses accens une éloquence inexprimable, un irrésistible pouvoir. Tout ce qui révélait un génie inspiré était en harmonie avec les cordes sonores mais sauvages de l'ame indomptée d'Agobar; Ezilda ne l'a point encore ébranlé, mais Ezilda s'est fait entendre.

Le Renégat, comme se réveillant en sursaut, s'arrache brusquement au charme inconnu qui le captive. Les derniers mots d'Ezilda retentissent à son oreille : « *Homme tombé, relève-toi!* » Au-dedans de lui-même un génie perfide les redit et les interprète. Son orgueil irrité se révolte à l'idée qu'une femme s'est cru le droit de lui reprocher ses forfaits, qu'une femme s'est cru la mission de lui prêcher le repentir, qu'une femme s'est cru le pouvoir de le ramener à son Dieu. Il se retire de quelques pas. Semblable à cet astre à chevelure de flammes qui ne traverse les espaces que pour y jeter l'épouvante et révolutionner les mondes, Agobar, repoussant les clartés heureuses, desséchant les rosées célestes, rappelle autour de lui les tempêtes.

» — Fille des Chrétiens! dit-il d'une voix
» sourde et concentrée, quel est le but de
» cette entrevue? »

Etonnée du changement subit qui s'est manifesté en lui, la princesse pousse un profond soupir. Son cœur s'est resserré dou-

loureusement, mais ne s'est point découragé. « — Tes malheurs touchent à leur » terme, répond-elle; le jour des épreuves » est passé, celui de la justice va luire. Ap» prends qu'au nom de la patrie, en ce mo» ment, sur ces rivages, je viens au chef des » Musulmans redemander le roi de France.

» — Qu'ai-je entendu! Lutèce reconnaî» trait?....

» — Le successeur de Thierri. J'ai révélé » moi-même au maire du palais l'existence » de Clodomir. Le ciel, secondant mes ef» forts, a daigné l'éclairer et toucher son » ame. Charles Martel est prêt à proclamer » son prince; je t'offre en son nom la cou» ronne.

» Viens donc, ô noble fils de France! » viens où ton peuple te rappelle. Recou» vre tes droits légitimes; remonte au trône » de tes pères; rends le bonheur à ta patrie; » et, sur la route des vertus, reconnaissant » la justice divine, sois le pacificateur de » la terre.

» — Il te trompe!... s'écrie Agobar; l'of-

» fre de Charles n'est qu'un piége. Le per-
» fide ne veut que m'attirer à son camp.
» Que je me remette en ses mains, mon
» trône sera l'échafaud.... As-tu pu croire à
» ses discours! Ce prince artificieux m'est
» connu, jamais il ne cèdera la pourpre.
» Ezilda, réponds au maire du palais que
» ses propositions m'ont fait horreur, en
» me prouvant de nouveau sa fourberie; et
» que, fussent-elles loyales, je préfère encore
» un abîme où je m'engloutirais avec lui,
» qu'un trône où par lui je m'élèverais.

» — Les temps sont changés, dit l'hé-
» roïne. Charles n'a plus, comme autre-
» fois, cette puissance souveraine qui lui
» permettait le crime en lui assurant l'im-
» punité. La Gaule et ses armées sont lasses
» du tyran. Trop long-temps il les a jouées.
» Les suzerains puissans le trahissent. De
» nombreux complots le menacent : en te
» couronnant il se sauve. Ce n'est que par
» une action généreuse et magnanime en
» apparence, ce n'est que par un entier re-
» noncement à la couronne, que, se déro-

» bant à ses ennemis, il peut échapper à leur » vengeance.

» Si d'ailleurs au camp d'Umbrani tu re- » doutes la trahison, viens à celui de Ségo- » rum : lorsque Clodomir y aura été procla- » mé, ce sera le camp national où viendront » se réunir toutes les armées françaises, où » s'éteindront toutes les haines, où finiront » tous les malheurs, où se réorganisera la » patrie.

» — Et je trahirais l'Espagne!.... dit Ago- » bar vivement agité. — Tu cesserais de » trahir la France. — J'abandonnerais mes » étendards !... — Non, tu reprendrais tes » drapeaux. »

Il réfléchit quelques instans... Son front s'obscurcit et menace. Hélas ! les puissances du mal dominent encore ses pensées. « — Non, reprend-il avec impétuosité, je » ne veux point de cette couronne avilie » qui, honteusement offerte et lâchement » acceptée, ne serait pour moi que le prix » d'une nouvelle trahison. J'ai renoncé pour » jamais à cette odieuse terre natale où mes » premiers regards n'ont rencontré que la

» perfidie, l'assassinat et l'usurpation. A » Lutèce, le trône, aujourd'hui dégradé, » n'est plus qu'un catafalque royal. Chassé » du palais de mes aïeux, j'ai juré de n'être, » pour la France de Charles Martel, que » l'homme de l'extermination : je dois ac- » complir mon serment. Et que me font » les diadèmes!.... Je n'ai point pris les armes » pour reconquérir ma couronne, mais pour » assouvir ma vengeance. La pourpre sou- » veraine que j'ambitionne est la robe san- » glante du carnage. Que la Gaule soit ra- » vagée! qu'elle soit rayée de la liste des » nations! qu'elle périsse deshonorée! tels » sont mes plans, mes espérances, mes der- » nières résolutions. Je ne ceindrai pour » manteau royal que le linceul de la pa- » trie. »

Après ces horribles imprécations, il s'arrête. La princesse sans l'interrompre le laisse exhaler librement son ressentiment implacable. « — Si le désir de régner en- » trait dans mon ame, continue le Renégat » d'un ton amer et farouche, aurais-je be- » soin de Charles et de toi pour me ceindre

» en ces lieux le front d'un diadème qui » m'appartient!.... Je n'ai qu'un mot à prononcer, et mes fidèles Sarrasins, à la face » de l'univers, vont m'élever sur le pavois ; » oui, je n'aurais qu'à le vouloir, et dès demain, sous mon sceptre de fer, se rangerait avec des transports de joie cette misérable France accoutumée à accueillir » comme sauveur tout aventureux téméraire,.... cette France qui encense le matin » ce qu'elle outragera le soir, qui change » de souverains et de lois comme la nature » de saisons, et qui traverse avec autant de » légèreté les époques de honte qu'elle » franchit les jours de gloire. »

Il dit; et telles que le vent du désert qui consume l'herbe naissante et tarit la source nouvelle, ses paroles au cœur d'Ezilda ont fait refouler l'espérance. « — Adieu donc! » adieu pour jamais! dit-elle en retenant ses » larmes. Prince cruel, complète ta vie! » rejette à la fois et pour toujours ta patrie, » ton épouse et ton Dieu!

» — Ton Dieu!.....répète Agobar avec » un sourire infernal. Quel insensé pour-

» rait y croire!... Ton Dieu! Supposons qu'il
» existe, le voici tel qu'il s'offre à nous! je
» vais te tracer son image : puis ose me dire :
» *Adore-le!*

» Tyran impitoyable, il n'apparaît qu'en
» dévastateur éternel au milieu de ces mon-
» des éphémères qu'ainsi que des tombeaux
» roulans il jeta dans l'espace. Qu'a-t-il créé
» qu'il ne détruise! qu'a-t-il élevé qu'il ne
» renverse! Se jouant de ses œuvres avec
» la barbarie du tigre qui n'égorge qu'à
» demi ses victimes pour contempler leur
» agonie, il n'a fait de l'homme le roi des
» animaux que pour en faire le roi des souf-
» frances.

» Ses présens mêmes sont affreux autant
» que ses châtimens. Qu'est-ce que la pen-
» sée, ce prétendu souffle divin que le mor-
» tel abusé reçut comme un céleste don?
» Une continuité de supplices; la faculté,
» ou plutôt l'injonction d'ajouter aux tour-
» mens présens les maux passés et à venir;
» d'accumuler enfin, par les souvenirs et
» les pressentimens, toutes les horreurs de

» l'effroyable condamnation qu'il a nommée
» la vie.

» Non content de planer sur ses gémis-
» santes créations comme l'astre des ruines,
» de la mort et des vengeances, il voulut
» encore, pour ravir tout repos aux milliers
» de victimes dont il sema la terre, leur im-
» poser un culte contre nature, des lois qui
» ne peuvent se comprendre, des fardeaux
» qui ne peuvent se porter. Ainsi, en lutte
» avec l'humanité, s'avançant de son dou-
» loureux berceau vers sa ténébreuse tombe,
» le Chrétien n'a pour escorte dans sa mar-
» che que les angoisses et les transes dont
» sa religion l'environne, et que la crainte
» d'une résurrection plus terrible qu'un
» anéantissement.

» La nature, table rase et perfide ma-
» râtre, n'a rien de réel que nos misères,
» et rien d'immuable que la mort. Ah! sans
» doute, si le Dieu des Chrétiens existe,
» c'est dans un transport de rage que se le-
» vant tout à coup il se déshonora par cette
» monstrueuse création du genre humain,
» dont, s'il faut en croire son Eglise, une

» faible portion sera sauvée. Une faible
» portion !.... Quel père que celui qui,
» pouvant, lire dans l'avenir et le régler
» lui-même, se plut à créer une espèce
» vivante et lamentable dont il doit éter-
» nellement torturer l'immense majorité!...
» Non, il ne doit point, il ne peut point
» exister, ce Dieu qui protége les crimes,
» délaisse les vertus, se complaît dans le
» désordre, ne règne que sur une série de
» tombeaux, et permet qu'en son nom
» soient lancées les artificieuses malédic-
» tions qu'une insultante raillerie sur-
» nomma les dogmes sacrés..... »

Un cri d'indignation et de désespoir interrompt le Renégat. La princesse épouvantée s'éloigne de l'impie. Sa vue se trouble, ses genoux fléchissent : il lui semble qu'un souffle de réprobation, passant entre elle et le blasphémateur, vient de les séparer à jamais. Du cœur vertueux est parti l'accent douloureux qui cherche encore à se faire entendre au cœur égaré. Le fils de Thierri tressaille...; il voit chanceler Ezilda, dont une pâleur mortelle a couvert le front;

il court à elle, il veut la soutenir; mais la vierge des Cévennes d'une main ferme le repousse, et d'une voix solennelle s'écrie : « — Renégat, ne m'approche point! entre » nous plus rien n'est commun. »

Une nouvelle fureur s'empare du chef musulman. « — Femme, tu prétends me » braver!... mais crois-tu donc impunément » pouvoir insulter Agobar? Insensée! der- » rière ces rochers, mes soldats, aussi nom- » breux que les grains de sable du rivage, » n'attendent qu'un mot de moi pour s'em- » parer de ta personne et pour extermi- » ner tous les tiens. Toi! me bannir de ta » présence!... Je te commande de me » suivre. »

Il va se saisir d'Ezilda : la vierge ne cherche point à fuir. « — Non, tant de dé- » loyauté, dit-elle, ne peut entrer dans la » pensée de l'homme qui jadis fut Astol- » phe. Prince barbare, contre moi tes plus » terribles coups sont portés. Augmenter » encore mes souffrances n'est plus ici en » ton pouvoir. »

Et contre un des bancs extérieurs posés

à l'entour de la pyramide, sans force elle tombe accablée. Ses beaux cheveux noirs se détachent, et roulent en boucles sur ses épaules : ses larmes trop long-temps retenues se font passage, et baignent silencieusement son visage ; elle n'oppose aucune résistance au projet téméraire d'Agobar ; mais sa douleur attendrissante, ses traits angéliques, son regard touchant, sa faiblesse extérieure en opposition avec son énergie morale, conjurent l'orage qui la menace. Ses voiles se replient autour d'elle comme les draperies d'un autel inviolable : jamais formes plus ravissantes n'avaient frappé la vue d'un mortel : exposée à d'affreux dangers, environnée d'ennemis sauvages, Ezilda conserve son calme : ainsi la fontaine de Sinaï se présente toujours pure et douce au milieu des sables brûlans.

Prêt à s'emparer de sa victime, le Renégat s'arrête immobile devant elle.... un long silence a suivi les derniers mots qu'elle a prononcés. La nature autour d'eux est muette, et semble en sa surprise inter-

rompre tout mouvement pour mieux contempler cette scène.

Agobar a pu réfléchir à l'horreur de l'action qu'il va commettre. « — Ezilda, » dit-il, d'une voix altérée, retournez au » camp d'Umbrani.... ne craignez rien, » vous êtes libre.

» — Ah! répond la vierge éplorée, rien » n'est plus à craindre pour moi... je perds » à jamais Clodomir. »

Vivement attendri : « — Infortunée! dit » le Renégat, j'ai troublé la paix de ta » vie... Maudis le jour où tu m'as vu!...... » fuis ces lieux!... abandonne-moi!...

» — Hélas! c'est toi qui m'abandonnes... » dit la fille de Théobert; rejeter le ciel et » la France, cruel! c'est repousser Ezilda! »

Le chef des Sarrasins s'est éloigné. Il s'appuie contre la pyramide; et, la tête cachée dans ses mains, il cherche à se dérober à lui-même. Tout-à-coup une voix plaintive a rompu le silence.

« — O mon Dieu! s'écrie Ezilda, rendez, » rendez-moi Clodomir! Je n'ai nul em-

» pire sur son ame ; mon époux est sourd à
» ma voix. Dieu clément ! parlez-lui vous-
» même ! »

Elle dit ; tout ce que la terre a d'amour, tout ce que le ciel a de piété éclate en son ardente prière. Agobar ne peut résister à ses accens angéliques ; ce qu'il éprouve est indéfinissable : il revole auprès d'elle ; et des paroles qu'il n'avait jamais prononcées sortent à l'instant de ses lèvres.

« — Et pourquoi t'adresser aux cieux !....
» Nulle part il ne peut exister une puis-
» sance sur mon cœur qui soit plus forte
» que la tienne... Qui? moi! je suis sourd
» à ta voix!.. O parle! être enchanteur, je
» t'écoute! Ton inébranlable confiance, ta
» foi, tes sublimes vertus, ton incompa-
» rable beauté, en me montrant la perfec-
» tion, me feraient croire au Tout-Puis-
» sant... Pour te créer il fallait un Dieu. »

L'héroïne des Cévennes s'est levée.

« — Clodomir ! s'écrie-t-elle avec l'en-
» thousiasme d'une foi vive, aux impré-
» cations de l'ame incrédule l'ame croyante
» va répondre.

» Esprit aveugle! où vois-tu donc dans » l'espace sans bornes et le désordre et l'é- » pouvante?.... L'immensité, ce volume » d'azur sur lequel des milliers de globes » respectueux semblent tracer en carac- » tères de feu le nom radieux du Tout- » Puissant; l'immensité que ta voix in- » sulte, vaste assemblage de chefs-d'œuvre, » est en sa sublime harmonie un miracle » perpétuel. Mortel environné de resplen- » dissantes lumières et de créations merveil- » leuses, où vois-tu donc les ténèbres et le » chaos? Quoi! ton œil peut fixer le ciel, » et ton ame ne sent point le Dieu!

» Tu ne vois partout que la mort!... je » ne l'aperçois nulle part. Tout change de » forme ou de place, mais rien ne périt dans » l'univers.

» O homme! atome imperceptible au sein » des mondes incalculables! c'est toi qui » oses citer ton Créateur au tribunal de ta » pensée, et lui demander compte de ses » œuvres!... Ah! le cœur vertueux qui l'a- » dore est le savant qui l'a compris : l'hum- » ble amour pénètre lui seul jusqu'à ces ré-

» gions élevées que la raison superbe ne peut
» atteindre.

» Reprochant à l'Être suprême jusqu'à
» ses plus divins présens, «*Penser est souf-*
» *frir*, » as-tu dit. Eh! cette souffrance
» dont tu te plains, ce mécontentement
» qui sans cesse murmure en toi, même aux
» jours de triomphes et de plaisirs, c'est
» l'instinct de ton immortalité; c'est en
» quelque sorte une voix qui te crie et qui te
» répète : « *La terre n'est point ta patrie.* »

» Tu reproches au ciel les malheurs qui
» désolent l'humanité... et sans le malheur
» comment brillerait la vertu! Dieu jette
» l'adversité parmi les hommes, comme un
» monarque ouvre un tournoi : ce sont de
» pénibles combats qu'il prescrit pour avoir
» de glorieux prix à donner.

» Les dogmes du culte chrétien inspirent,
» dis-tu, la terreur. Non, jamais le juste ici-
» bas ne fut effrayé de ces dogmes. L'orgueil
» révolté, l'athéisme endurci, la perversité,
» l'hypocrisie, peuvent seuls témoigner cet
» effroi; car le crime que tout alarme s'é-
» pouvante surtout du bien. Monument de

» paix, d'espérance et de miséricorde, l'É-
» vangile, qui ne prescrit que des lois d'a-
» mour, est comme une porte du ciel d'où
» ne partent que des voix sublimes, et qui
» ne s'ouvre que sur des palais de gloire.

» Et qui te certifie que l'immense majo-
» rité du genre humain doit être réprou-
» vée?....Nul livre saint, aucune preuve.
» Qu'a dit au contraire le Rédempteur aux
» nations? « *Je suis venu pour vous sau-*
» *ver.* » Ah! puisque parmi nous un Dieu
» daigna venir pour nous sauver, a-t-il pu
» manquer sa mission!

» Clodomir, avec la pensée de Dieu, tout
» doit être, pour le fidèle, espoir, repos et
» confiance. Noblement tourmenté de sa
» grandeur, le cœur humain, de quelques
» objets qu'il cherche à se remplir, est tou-
» jours vide, à moins qu'il n'y place le ciel
» avec ses mystères, ses merveilles, ses pro-
» messes et l'éternité. »

Ezilda cesse de parler; le Renégat l'écoute encore..... O prodige! le nom du Dieu des Chrétiens, qui naguères allumait son courroux, maintenant ne trouble même plus

ses esprits : les accens de la princesse, semblables aux accords de la harpe du roi-prophète, ont rendu la paix à son ame. En une sorte d'extase enivrante, il contemple l'être adorable dont les vertus et la beauté, dont l'amour et l'enthousiasme lui semblent d'une sphère éthérée. L'héroïne voit son triomphe. « — Clodomir, poursuit-elle en » tombant agenouillée devant lui, ton ame » est attendrie... ébranlée... Laisse-toi con- » vaincre et fléchir ! Ta patrie qui te ré- » clame, qui t'appelle, ici représentée par » ton épouse, se prosterne à tes pieds et » t'implore. »

Oh ! qu'elle était belle en cette touchante posture ! que de magnanimité dans son abaissement ! que d'amour dans sa prière ! que de grandeur dans son humilité !.... Le ciel sans doute parle au Renégat. Le fils de Thierri n'a plus la force de se défendre contre l'enchanteresse suppliante. Hors de lui-même, il la relève ; il ne peut contenir ses transports passionnés, il la serre contre son sein. Le feu qui coule dans ses veines n'est point celui de la vo-

lupté : non, rien d'impur ne saurait naître auprès de la vierge sans tache ; ce n'est point un appel à l'amour, c'est un retour à la vertu.

« — Mon épouse! mon Ezilda !... s'écrie- » t il. Le Tout-Puissant est avec toi. Tu » l'emportes.... Je le sens, je t'aime... Ah! » puisque tu es entrée dans mon cœur, » l'Eternel y doit être aussi. »

Un tourbillon de poussière s'élève en ce moment du côté du temple de Calmor. Sur trois coursiers impétueux, trois soldats armés accourent vers la pyramide de Fabius. Ils arrivent près d'Ezilda. Ce sont les fidèles écuyers qui l'ont accompagnée du fort de Ségorum aux plaines d'Umbrani. « —Prin- » cesse! dit l'un d'eux, le perfide Charles » Martel a mis le comble à ses forfaits : » au camp royal il a fait publier qu'étant » d'intelligence avec le chef des infidèles » que déjà vous avez sauvé, vous trahis- » siez la France et l'Europe ; et qu'aux » bords de la mer, aujourd'hui même, » vous concertiez ensemble la ruine en- » tière de la patrie.

» Des ordres ont été donnés à toute l'armée de s'emparer de vous en quelque lieu » que vous soyez. Plusieurs escadrons dé» voués au maire du palais ont été char» gés de couper toute communication en» tre vous et les légions de Ségorum. Vos » jours sont menacés ; votre mort est cer» taine si vous tombez entre les mains de » votre ennemi ; Charles, n'attribuant vos » victoires qu'à des artifices magiques, vous » accuse de sortiléges, et vous a dévouée » aux flammes.

» Echappés aux soldats du tyran, nous » sommes parvenus jusqu'à vous. Princesse » auguste ! si le ciel qui vous inspire ne » veille encore sur vos destins, c'est fait de » vous et de la France ! »

Quel événement pour Ezilda !... Le coup inattendu qui la frappe au moment où le ciel prospère semblait exaucer tous ses vœux, étonne et trouble sa grande âme. L'effroi qui la saisit ne provient point de l'affreuse nouvelle qu'elle apprend, mais de l'effet terrible qu'elle va produire sur Agobar.

Après un court silence, la princesse en tremblant tourne ses yeux vers le chef sarrasin. Hélas! toutes ses craintes sont confirmées; tous les enchantemens sont détruits, tous les présages heureux ont disparu. Agobar l'observe attentivement, mais l'expression de l'amour et de l'enthousiasme n'anime plus son mâle visage; et ce rayon pur et radieux qui, l'instant d'auparavant, jaillissait de ses regards tel qu'un avant-coureur de la vertu renaissante, s'est évanoui comme des caractères imprimés sur le sable qu'efface une brise orageuse.

Tandis qu'avec résignation la fille de Théobert se soumet aux arrêts du juge suprême : « — Chrétienne! dit le sombre » *Agobar* avec une sauvage ironie, voilà la » loyauté de ton prince, la reconnaissance » de ton peuple, et la justice de ton Dieu!

» — Voilà, répond l'héroïne, les épreuves » de la Providence! les flammes d'où la » vertu sort épurée! les marches élevant » au ciel!

» — Insensée! reprend le Renégat, tou» jours environnée d'illusions!....

» — Aveugle! s'écrie la princesse, tou-
» jours enveloppé de ténèbres! »

A cette dernière réponse, Agobar saisit le cor d'ivoire suspendu à ses côtés, et trois fois en tire un son éclatant que l'écho du rivage a répété. Les rochers aussitôt se couvrent de Musulmans. A l'appel du héros, les troupes infidèles accourent à la hâte: et d'africaines légions conduites par Alaor entourent la vierge des Gaules.

S'adressant à l'héroïne : « — Parle! » dit le fils de Thierri d'un ton farouche où cependant perce l'amour, « ordonne!... quels sont
» tes désirs ? Vois cette armée ! elle est la
» tienne; ces rivages! ils sont à toi. Veux-tu
» te venger de Charles? Il te sera livré
» chargé de chaînes. Sur les terres où je
» commande, un asile, un palais, un royau-
» me, te sont offerts.

» — Qu'une escorte, dit Ezilda, me re-
» conduise à Ségorum! Voilà le seul vœu
» que je puisse former. Le secours de tes
» soldats m'est nécessaire pour rejoindre
» mes montagnards et me soustraire aux

» ennemis qui me ferment la route des
» Cévennes.

» — C'est ta dernière résolution ?

» — Toute autre me déshonorerait.

» — Alaor ! s'écrie le héros, vous et votre
» bataillon, suivez la princesse de Lutève !
» Obéissez-lui comme à moi ! Rendez cette
» héroïne à son armée ; vous me répondez
» de sa vie. »

Alaor s'incline avec respect. La fille de Théobert va, peut-être pour toujours, s'éloigner d'Agobar. Lui tendant la main :

« — Adieu ! dit-elle d'une voix émue.
» — Et ce n'est donc point sans regrets,
» répond à voix basse le guerrier, que tu
» prononces cet adieu ?

» — Sans regrets !... répète la vierge, ah !
» désormais ma vie entière ne sera qu'éter-
» nels regrets. »

Il presse la main d'Ezilda dans les siennes.
« — Adieu donc ! dit-il à son tour... Tu vas
» t'efforcer de m'oublier... Peut-être même
» de me haïr.... — Jamais ! interrompt
» Ezilda, retirant sa main et la posant sur

» son cœur: là, partout, et jusqu'à la mort,
» Dieu, la patrie et Clodomir. »

Elle s'éloigne à grands pas. Long-temps, d'un rocher qu'il a gravi, le Renégat la suit des yeux.... Puis, tout-à-coup se tournant vers ses guerriers : « —Sarrasins ! s'écrie-
» t-il, aux armes!.... Je crois apercevoir au
» loin, sur la plaine, l'étendard des Chré-
» tiens. Marchons! qu'une bataille mémo-
» rable anéantisse enfin l'odieux Charles
» Martel et ses déloyales armées! Que la
» France soit à l'Ibérie! et que la loi de
» Mahomet soit celle de l'Europe entière! »

Il range ses troupes en bataille; il expédie des courriers sur divers points aux principaux chefs musulmans, pour que ses divisions éloignées marchent et se réunissent à lui; il trace les plans d'attaque et de défense. Son héroïque génie s'est assuré toutes les chances de la victoire; et dans les champs de Calmor le plus affreux carnage se prépare.

Ezilda voit sa marche arrêtée. Une ligne de soldats français se développe à l'horizon

du côté vers lequel elle se dirige. Ne pouvant s'éloigner des côtes, elle se réfugie momentanément au temple de Calmor. Du sommet de ce monument isolé qu'entourent et défendent les troupes d'Alaor, elle va, sans danger et de loin, se trouver spectatrice du combat. Le vieux de la roche noire est auprès d'elle; il lui fait remarquer, et souvent lui explique les divers mouvemens des armées rivales. Le barde et la princesse sont animés du même patriotisme; et pourtant, à cette heure fatale, entre eux que de sensations différentes! Gondaïr ne forme qu'un vœu, le triomphe complet de Charles Martel. Ezilda souhaite aussi la victoire aux cohortes françaises; mais leur chef est son ennemi, et Clodomir est son époux.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE VIII.

L'ARMÉE chrétienne, en trois corps séparée, couvre la plaine d'Angustura. Trop éloignée des troupes royales, Ezilda distingue à peine leurs évolutions, tandis que les légions musulmanes plus rapprochées exécutent presque sous ses yeux leurs savantes manœuvres. Pour le triomphateur sarrasin, concevoir, résoudre, entreprendre, réussir, est l'affaire d'un même instant. Il discerne d'un seul coup d'œil le possible de l'impraticable; et son génie sait à la fois élever des obstacles à l'ennemi et renverser ceux qu'il lui oppose.

Le signal des combats est donné. Montant un coursier d'Arabie, Agobar s'élance au champ d'honneur; son terrible drapeau noir le précède, et flotte devant lui comme la bannière du carnage qui de ses amples

replis secoue l'épouvante et la mort. Ses vaillantes cohortes le suivent avec orgueil et confiance. Aux feux dorés du soleil à son déclin, resplendit la forêt mobile des lances et des boucliers qui, traversant la plaine, y tracent des sillons d'éclairs. Le hennissement des coursiers, le bruit des clairons, le cri des combattans et le choc des armes mêlent leurs sons tumultueux et discords qui, ne formant plus qu'un roulement sinistre, semblent l'horrible voix des désolations.

Au sommet de la tour de Calmor, s'adressant à la princesse : « — Prenez pitié de » ma douleur ! s'écrie Alaor : Agobar est » aux combats, et je demeure inactif !... Il » est au milieu de ses ennemis, et je ne suis » point à ses côtés !.... Si quelque javelot, » si quelque glaive se dirige sur le héros, » qui se jettera entre le fer et lui !... Qui » lui servira de bouclier ! qui veillera pour » le défendre ! qui périra pour le sauver !...

» Il m'est défendu de vous quitter, mais » j'ai l'ordre de vous obéir ; commandez-

» moi de rejoindre Agobar. Moi seul je » m'éloignerai de ce temple ; mes troupes » y resteront sous vos ordres. Bien qu'écarté » du champ de bataille, ce monument n'est » point à l'abri des périls ; il faut, pour » votre sûreté, que j'apprenne au chef sar- » rasin que cette tour vous sert de refuge ; » nulle puissance ennemie alors n'appro- » chera de cette enceinte.

» Laissez-moi, de grâce, laissez-moi vo- » ler auprès de mon frère d'armes, l'entou- » rer de mon dévouement, et le couvrir de » mon corps !..... Oh ! si jamais vous avez » aimé ! princesse, au nom de tout ce qui » vous est cher, exaucez le vœu d'Alaor ! »

Dans la douleur, la tendresse et l'enthousiasme du jeune sarrasin, il y avait quelque chose de contagieux. Les sentimens exaltés d'Alaor rencontrent le cœur d'Ezilda. Presque aussi troublée que lui : « — Allez, » dit-elle, défendez-le, sauvez ses jours.... » je vous rends votre liberté. »

Alaor est déjà loin ; des tourbillons de poussière couvrent le théâtre des combats, et ne laissent que par intervalles aperce-

voir les scènes de carnage qui sans interruption se succèdent. Les lances et les épées se croisent avec un égal acharnement. Le soleil se cache; le ciel s'obscurcit; du haut des nues d'infernales puissances président invisibles à ces continuels massacres; elles se disputent leurs victimes; et tandis que les deux nations rivales cherchent à s'exterminer dans la plaine, l'air chargé de sanglantes vapeurs et roulant d'effroyables cris est aussi le champ de guerre des démons suspendu sur celui des hommes.

Mais quel est ce musulman, ce héros, ce demi-dieu qui dans les rangs français se précipite comme la foudre?.... Devant lui quelle épouvante! derrière lui quel vide!... Un drapeau mortuaire l'accompagne; c'est Agobar.

Tels que des vagues poussées les unes contre les autres par des vents contraires, les bataillons ennemis se choquent, se mêlent, se repoussent; et les panaches blancs des chevaliers se détachent du milieu des combattans, de même qu'une écume flottante sur le sein agité de l'Océan.

Infatigable en sa course, le héros des Sarrasins qu'enflamme la vengeance, cherche de tous côtés Charles Martel. La fureur constamment le guide, et pourtant ne l'aveugle point. Tandis que son cimeterre frappe les Chrétiens avec violence, sa voix prescrit des ordres avec calme. Parmi ses ennemis il n'est point d'évolutions qu'il ne remarque, de manœuvres qu'il ne déjoue, et de fautes dont il ne profite. Il sait en même temps méditer et combattre, frapper et commander, prévoir et triompher.

Alaor ne le quitte point; et souvent le prince a tourné ses regards vers le temple de Calmor, dont il défend les avenues, et dont il rend l'approche impossible. Ezilda, de loin, remarque ses exploits immortels, distingue sa brillante aigrette, et suit son redoutable étendard. Hélas! c'en est fait de l'armée française. L'invincible Agobar en a coupé le centre où commandait Charles Martel; et son fer en dévaste les rangs, comme une flamme incendiaire dévore des toitures de chaume : tout cède aux efforts de son génie de même qu'à la vigueur de

son bras. Lorsqu'il appelle la victoire, elle accourt à lui sans tarder. Le Français fuit sur tous les points. Les Sarrasins ont triomphé.

Quel aspect pour la princesse !... les Chrétiens repoussés et poursuivis, la France sur le bord d'un abîme, et les Maures victorieux !.... Le désespoir l'accable. Que Charles Martel eût vaincu le fils de Thierri, en cette faveur de la fortune elle eût vu le succès d'un traître : Charles a reculé devant Agobar, en cette chance de la guerre elle voit l'abandon du ciel.

Toute à sa patrie malheureuse, il lui semble en ce moment que le Renégat, l'auteur de ces désastres, lui est devenu odieux. Clodomir est oublié. En expiation des sentimens qu'Agobar put un instant lui inspirer, elle accorde au fond de son cœur le diadème de Clovis à tout chef sauveur de la France, et va même jusqu'à prier pour *le roi Charles Martel*.

Le héros de l'Ibérie poursuivait ses ennemis éperdus; tout à coup il s'arrête... il a levé les yeux du côté de la tour d'où sans doute Ezilda l'observe. Au grand étonne-

ment de ses guerriers il suspend le triomphe... et fait cesser le carnage : puis ne dirigeant plus son coursier vers les étendards fuyans, à pas lents et presque involontairement il se rapproche de Calmor. Hélas ! la vierge des Cévennes, bien que résolue à ne plus regarder le chef sarrasin, n'a rien perdu de ses mouvemens. Elle a ouï la voix secrète qui, parlant au cœur du fils de Thierri, a soudain interrompu sa course, et changé sa détermination. Elle a saisi la pensée généreuse qui désarme sa fureur. Quoique trop éloignés l'un de l'autre pour se voir et pour s'entendre, une invisible communication néanmoins s'est établie entre eux. Agobar, prêt à détruire l'armée chrétienne, a senti le désespoir de l'héroïne de Lutève : Ezilda, voyant la victoire des infidèles non complétée, a compris la magnanimité du vainqueur.

Les Musulmans environnent des plus bruyantes acclamations le héros d'Angustura. Tandis que plusieurs légions africaines chassent au loin les débris de l'armée royale,

près du temple de Calmor des cris de victoire, d'amour et d'admiration, célèbrent l'immortel Agobar. Ses yeux brillans de valeur et de gloire se portent avec reconnaissance sur la multitude guerrière dont il se voit l'idole; et d'un sourire gracieux il la remercie. Sa taille s'élève majestueuse du milieu de ses compagnons d'armes. Semblable au dieu du jour s'avançant parmi les soleils qu'il éclipse, Agobar se montre, et tout autre éclat disparaît. Le grand astre a tout recouvert de sa splendeur, et tout voilé de ses rayons.

Le Renégat est descendu de son magnifique coursier; il veut se dérober à son triomphe; et se mêlant à ses guerriers il cherche à se perdre dans leurs rangs. Vain désir! un des chefs maures les plus puissans fend la foule enthousiaste, pose une couronne au front du vainqueur, se prosterne ensuite, et s'écrie: « — *Vive Agobar! notre héros » et notre roi!* » Aussitôt devant lui, au bruit des fanfares et des clairons, l'armée entière s'incline; et le triomphateur sarrasin, seul debout sur la plaine, ayant tout

un peuple à ses pieds, semble l'arbitre de la terre.

Ce spectacle a dû flatter l'orgueil du conquérant. L'hommage inattendu de la couronne a violemment agité ses esprits. Cependant, revenu à lui-même, il arrache de son front le diadème des souverains, et le foule à ses pieds avec le geste du courroux. Ezilda ne peut ouïr le discours qu'il prononce, mais qu'a-t-elle besoin de l'entendre !.... L'action dit plus que les paroles; Agobar rejette la pourpre.

Malgré sa réponse et ses refus, les Musulmans persistent à le proclamer leur monarque. Une sorte de siége royal fait d'armes et de branchages, surmonté d'un pavillon de verdure, est dressé sur la plaine. Forcé de s'y placer, Agobar, porté par ses fanatiques adorateurs, retourne, aux cris redoublés de ses légions, vers le camp des enfans d'Allah. L'air se couvre des palmes que lui jette la multitude; la terre est jonchée de couronnes; et la musique orientale accompagnant les hymnes de guerre fait au loin retentir la plage.

Du temple de Calmor, la princesse a vu distinctement cette solennité triomphale, ce couronnement improvisé. En s'éloignant d'Angustura, le cortége de gloire a passé devant elle, ainsi que les décorations merveilleuses qu'offre un théâtre dramatique. Déjà le brillant tableau s'est effacé à ses regards. Les belliqueux concerts ne parviennent à son oreille que comme de lointains soupirs. L'heure avance : Ezilda, le cœur oppressé, n'apercevant plus qu'un horizon rembruni d'où le soleil a disparu, n'entendant plus que le mugissement étouffé de la mer, se demande si ce qu'elle vient de voir et d'ouïr est illusions ou réalité.

« —Malheureux Clodomir! se dit-elle, » ton triomphe en est-il bien un!... Que » vas-tu devenir! En quelle route t'es-tu » jeté! Hélas! la gloire, les honneurs, la » fortune, fuient aussi rapidement devant » les mortels que ton cortége devant cette » tour..... Agobar! pour toi ce moment » m'offrirait-il une image de l'avenir!... A » mes yeux, que reste-t-il de cette splen- » deur, qui, tout à l'heure t'environnant,

» couvrait l'arène des combats? Rien que
» les ténèbres qui s'avancent, la mort qui
» seule te remplace, et les cris de l'oi-
» seau de proie qui vient réclamer les ca-
» davres. »

De retour auprès d'elle, Alaor la retire de ses sombres rêveries. « — Princesse! lui » dit-il, en quel lieu voulez-vous vous » rendre? — A Ségorum, lui répond-elle. »

Prête à quitter le plateau de la tour, l'héroïne de Lutève aperçoit en pleine mer de nombreux vaisseaux voguant à pleines voiles vers les côtes. Leur pavillon mahométan se déploie dans les airs avec orgueil. Cette escadre arrive d'Espagne; et sans doute ce sont de nouveaux renforts, de nouvelles troupes, que le puissant calife Abdérame envoie au chef de ses armées.

Ezilda montre la flotte au jeune Alaor; le sarrasin pâlit, et l'effroi se peint sur ses traits. « — Je reconnais le pavillon d'A- » thime, s'écrie-t-il. La perfidie, un projet » funeste, peuvent seuls attirer en ces » lieux le mortel ennemi d'Agobar. »

La fille de Théobert est sortie du temple : l'épouse de l'Erèbe avait commencé sa course nocturne : Ezilda traverse la plaine de Calmor et prend la route des Cévennes. Elle marche en un profond silence. L'horrible tourment qui déchire son ame ne lui permet plus ni réflexions ni projets. Morne, abattue, elle a perdu cette brûlante énergie qui naguère lui aplanissait tous les obstacles. Accablé par d'amers souvenirs, de funestes pensées et de noirs pressentimens, son cœur serré semble en quelque sorte se sécher, tel que la graine pleine de sève et de vie dont s'est emparé l'oiseau fugitif, et qu'il a laissé tomber sur le rocher désert. Hélas! pour tous les mortels ici-bas, quels que soient leur rang et leur nom, quelque génie qu'ils aient reçu du ciel, la souffrance est toujours le fond de la vie; elle est comme un drap funéraire qui, sous plus ou moins de brillantes paillettes, cherche à cacher son noir tissu.

L'obscurité s'épaissit. La vierge de Lutève presse sa marche, sans regarder les lieux qu'elle parcourt, sans remarquer

qu'elle passe en un champ de bataille couvert de morts et de mourans. A ses tristes méditations, aux questions qu'elle s'adresse, de lugubres plaintes répondent. Presque égarée, croyant qu'un pouvoir surnaturel prête seul à la plage ténébreuse des murmures sourds et menaçans, elle les prend pour les funèbres appels de l'autre vie; et quelquefois répond des phrases incohérentes à des derniers soupirs : épouvantable dialogue entre la démence et la mort.

Pendant toute la nuit, Ezilda poursuit sa route. Au premier rayon de l'aurore, elle se trouve au pied des Cévennes, à l'entrée de leurs bois épais. L'air pur des montagnes vient rafraîchir ses sens. Les objets extérieurs commencent à distraire ses esprits. Elle respire avec moins de peine. Des teintes lumineuses doraient la cime des rochers; le vent du matin se jouait entre les arbres; l'onde écumeuse des torrens roulait avec fracas sous des cavernes inconnues. La princesse, en prêtant l'oreille à tous ces bruits d'une nature libre et sauvage, croit enten-

dre les voix chéries du séjour paternel qui l'accueillent au sol natal.

Le jour s'était levé brillant, paisible et pur comme la jeunesse d'Ezilda; aucun nuage ne courait encore sur la voûte azurée : la fille de Théobert élève vers le Créateur la prière du matin, et le calme renaît dans son ame. La nature et la religion, également sublimes, puissantes consolatrices, ont toutes deux de grands secrets qu'elles révèlent aux grandes douleurs.

Ezilda vient d'apercevoir au loin le fort de Ségorum. « — Alaor, dit-elle, je suis » maintenant à l'abri de tout danger; re- » tournez auprès d'Agobar. »

L'ami du héros sarrasin se courbe respectueusement. La princesse est frappée de son extrême pâleur et de l'expression inquiète de sa physionomie, mais elle craint de l'interroger; elle a pénétré ses secrets tourmens : c'est l'arrivée inattendue d'Athime qui épouvante le jeune Alaor.

L'héroïne de Labrod et le vieux de la

roche noire sont demeurés seuls. Au temple de Calmor, et pendant le long trajet de la nuit, Gondaïr n'avait cessé d'observer Ezilda. Respectant sa douleur et son silence, il n'a point osé troubler ses profondes rêveries ; mais, habile à sonder le cœur humain, il ne doute point que l'ame de la princesse n'ait reçu de violentes secousses ; il s'aperçoit qu'elle a cessé d'être elle-même, et que d'un mystère impénétrable elle enveloppe ses sentimens.

Ils touchent au but de leur voyage. Certaine qu'à sa vue un enthousiasme général, une ivresse tumultueuse éclatera parmi ses montagnards, Ezilda ne songe qu'aux moyens d'échapper aux transports qui vont se manifester à la forteresse. Toute acclamation guerrière, toute pompe triomphale, seraient un supplice pour elle en sa position présente : les enivrantes récompenses de la gloire, qui viennent de rattacher plus que jamais le Renégat à son armée, lui sont devenues odieuses.

Elle a pris le même chemin couvert qui lors de la prise de Ségorum la conduisit

au fort de l'orient. Par cette route solitaire, elle monte inaperçue le rocher de la citadelle, et parvient au fameux plateau naguère surnommé l'*invincible*. Là, se faisant reconnaître de la sentinelle, et comprimant ses cris de surprise et de joie, elle lui défend de publier son retour, se fait ouvrir les portes, se renferme dans sa tour, et, par un message secret, mande Léodat auprès d'elle.

Qui peindrait l'étonnement du prince des Avernes à l'aspect de l'héroïne! L'infâme proclamation de Charles Martel déclarant la fille de Théobert coupable de trahisons et de sortiléges, avait été envoyée à Ségorum : un ordre du duc de France avait en même temps enjoint aux troupes de Léodat de se réunir à la grande armée, au champ de bataille d'Angustura, sous peine d'être regardées comme rebelles ; mais à la lecture de ces papiers, une indignation générale avait soulevé tous les esprits. Les chefs de la citadelle avaient déchiré la royale dépêche avec fureur ; et le matin même du retour d'Ezilda, che-

valiers et soldats devaient quitter Ségorum, voler au secours de la princesse du côté du monument de Fabius, et dans le cas où elle serait tombée au pouvoir de Charles, la réclamer à force ouverte.

En revoyant l'inspirée des Gaules, Léodat, ivre de joie, après les premières explications, laisse échapper avec les paroles du dévouement celles de l'admiration et de l'amour. D'un ton grave et sévère l'héroïne l'interrompt : « — Eh quoi! lui dit-» elle, vous avez refusé de vous joindre à » l'armée chrétienne qui marchait pour » sauver la patrie!.... Charles, secouru par » vous, n'eût point perdu peut-être la ba-» taille d'Angustura. Ainsi donc c'est moi » qui suis une des causes du triomphe des » infidèles! et je croyais avoir retrempé » vos ames d'un feu patriotique et reli-» gieux!... Chevalier français, c'est donc » ainsi que vous avez écouté les leçons et » la voix d'Ezilda! c'est ainsi que vous » l'avez comprise!..... L'aurais-je jamais » pensé! Léodat! avant la patrie, avant

» le ciel, vous et vos guerriers vous avez
» placé une femme !....

» — Être sublime ! répond Léodat, le
» sort d'une femme telle que vous est aussi
» le sort de la patrie. Sans vous, tout est
» obstacles et revers; avec vous tout est
» possibilités et victoires...... Venez vous
» montrer à l'armée !...

» —Non, reprend Ezilda; parmi les trou-
» pes françaises, ma présence désormais ne
» saurait être que funeste. Charles Martel
» ne pourrait plus considérer que comme
» ennemi le camp où gouvernerait celle qu'il
» a voulu diffamer. Mes soldats, de leur
» côté, regarderaient avec animosité l'armée
» royale qui me nomme traître et rebelle.
» Au lieu d'être un phare de salut, je ne
» serais ici qu'un brandon de discorde; et
» pour comble d'adversités, aux désastres
» d'une guerre étrangère, j'ajouterais les
» horreurs d'une guerre civile.

» — Et vous abandonneriez vos phalan-
» ges victorieuses !..... s'écrie Léodat. Ah !
» s'il en est ainsi, la France est à jamais
» perdue; comme vous, je jette les armes.»

Il dit; et tirant son épée du fourreau, il la brise avec fureur. « — Vous-même, » ajoute la princesse, vous me conseilliez » il y a peu de jours de quitter les camps » et l'armée.....

» Léodat! » poursuit-elle en voyant l'inutilité de tout raisonnement sur cette ame fougueuse et passionnée, « laissez-moi quel- » ques heures de repos. Avant de prendre » une dernière résolution, j'ai besoin du » calme de la réflexion et de la solitude. »

Le prince des Avernes, rassuré par la douce expression du visage de l'héroïne, lui demande humblement pardon de ses transports. Il ne peut se persuader qu'elle conserve la pensée de ratifier l'arrêt de Charles Martel, en quittant comme une proscrite les légions de Labrod. Heureux d'avoir retrouvé celle qu'il adore, il va s'éloigner.

« — Prince! dit Ezilda, pendant trois » jours encore, cachez mon retour à l'ar- » mée; je veux pouvoir méditer en paix la » nouvelle marche que je dois suivre, et, » entièrement seule, ne recevoir aucun » guerrier. — Vous serez obéie, » dit Léo-

dat. Puis d'une voix mal assurée : « Oserais-
» je vous rappeler vos promesses ; vous
» deviez, à votre retour à Ségorum, me
» parler du fils de Thierri. — Sous trois
» jours, » lui répond la vierge.

Ils se sont séparés. Au commencement de l'entretien, le prince s'était efforcé d'apprendre d'elle le motif qui l'avait pu conduire auprès d'Agobar, à la pyramide de Fabius. D'après ses réponses, il n'a point connu toute la vérité.... Cependant il s'est convaincu que des raisons de la plus haute politique, et l'espérance de rendre à la France un service signalé, l'avaient portée, mais malheureusement en vain, à cette mystérieuse démarche.

Ezilda, renfermée dans sa tour, passe la journée et la nuit suivante seule à elle-même. Oh! dans cette ame héroïque et pieuse que de combats se sont livrés tour à tour !.. Devant une fenêtre étroite et grillée d'où la chapelle de Ségorum s'aperçoit, elle prie... elle demande à l'arbitre suprême de l'éclairer, de la guider ; et dans chacune de ses

prières, elle place toujours Clodomir. Vers la fin du second jour, elle arrête sa pensée à une détermination irrévocable ; et l'écrit suivant qu'elle vient de tracer sera remis le lendemain au prince des Avernes.

« — Noble et puissant chevalier ! le ciel » me l'ordonne, je pars. En mon absence je » vous confie le commandement des légions » de Ségorum ; et j'en appelle à votre hon- » neur, à vos vertus, à votre amour, mon- » trez-vous digne d'Ezilda. Si jamais vous » fûtes dévoué à la fille de Théobert, si son » estime vous est précieuse, si jamais vous » l'avez aimée, conduisez sa bannière à la » victoire ; et sacrifiez comme elle votre exi- » stence à la patrie.

» Vous m'interrogez sur le sort du fils de » Thierri... Clodomir existe, je ne puis en » dire davantage. Le proclamer hautement » ne m'est plus permis : lui rendre aujour- » d'hui le trône est impossible. Que ce se- » cret en votre sein reste à jamais enseveli !

» Quant à moi, je vous le répète, tant » que durera la guerre, à moins que Char- » les revenu de son erreur ne cesse de me

» persécuter, mon devoir et le salut de la » France me prescrivent de fuir le théâtre » des combats : je n'y étais point venue pour » chercher ma propre gloire, je le quitte » pour assurer la vôtre. De l'asile inconnu » où quelque temps je vais me retirer, je ne » cesserai d'avoir l'œil sur vous. Non, je ne » vous abandonne point; de cœur et de pen- » sée je serai toujours avec les miens : mon » éloignement momentané leur prouve en- » core mon dévouement. Contre l'ennemi » commun, que tous les partis, que toutes » les opinions se réunissent! Plus tôt vous » aurez triomphé des infidèles, plus tôt vous » reverrez Ezilda. Que la conduite de mes » montagnards soit la justification de leur » souveraine! Ce ne sera qu'en expulsant » les Sarrasins que vous me rappellerez de » l'exil. »

Par ordre de la princesse le vieux de la roche noire s'est rendu à la tour de l'orient. Seule avec ce fidèle ami, elle l'instruit de ses desseins : « — Vous quitteriez vos mon-

» tagnards?... s'écrie Gondaïr; eh quoi! vous » désespérez de la cause sacrée? vous voulez » donc notre ruine?... — Je ne veux que » votre salut, répond la vierge en lui pré- » sentant l'écrit adressé à Léodat. Lisez ma » lettre et jugez-moi! »

Le touchant adieu de l'héroïne de Lutève au suzerain des Avernes attendrit le barde des Gaules. Les raisons qui la forcent à se bannir elle-même lui paraissent puissantes. Ayant peine à retenir ses larmes, il lui rend l'écrit sans répondre: sa magnanimité lui paraît au-dessus de toute expression humaine; et craignant de profaner les sensations qu'elle lui fait éprouver, il n'essaie point de les peindre.

« — Gondaïr, dit la fille de Théobert, » c'est maintenant en vous que je mets » toute mon espérance : c'est à vous seul » que je veux confier le secret de mes des- » tins. Je ne vous demande point le serment » de ne révéler à qui que ce soit la retraite » où vous allez me conduire; je connais » votre ame, et je ne crois point avoir be- » soin de l'enchaîner par des promesses so-

» lennelles. Vous seconderez mes vues, j'en » suis certaine, et vous ne trahirez jamais » votre amie. — Oh ! non, jamais! répond » le vieillard en portant à ses lèvres la main » de la princesse ; ordonnez, je vous obéis : » ma vie entière vous appartient.

» — Eh bien ! reprend-elle, vous qui, la » harpe à la main, chantre des torrens et » prophète des montagnes, avez gravi les » plus inaccessibles rochers, et pénétré les » retraites les plus ignorées ! conduisez-moi » vers quelque asile impénétrable où je » puisse vivre inconnue à tous les humains. » Menez-moi dans quelque solitude écartée » qui puisse m'offrir un refuge à l'abri de » tous les périls. »

Après un instant de réflexion : « — Prin- » cesse ! dit Gondaïr, vous serez satisfaite. » Demain, rendue en des lieux enchanteurs, » en un séjour de paix, en une vallée de » délices, vous serez sur un sol mysté- » rieux inconnu de la France et de l'Eu- » rope. »

La vierge des Cévennes, ne sachant que penser de cette étrange réponse, regarde le

vieillard avec surprise; il sourit et continue en ces mots :

« — Non loin de Ségorum, et du côté » du couchant, se voit le pic brûlant de » Fontanias si renommé en nos cantons. » Du sommet de ce volcan redouté s'élè- » vent de brûlantes vapeurs qui rendent » son approche impossible. Pendant le jour, » le feu n'est point apparent; mais les cre- » vasses de la montagne, découvrant des » pierres blanches calcinées, de bleuâtres » vitrifications et des terres rouges brûlées, » présentent de loin l'image d'une vaste et » sanglante plaie (1). Pendant la nuit le » spectacle en est horrible. Des trouées vol- » caniques de Fontanias s'échappent des » tourbillons de flamme qui souvent lan-

---

(1) Dans le département de l'Aveyron, au nord de Cransac, est située *la montagne brûlante de Fontaynes*, qu'on peut regarder, même encore, comme un volcan en petit, et dont la description faite par J. Peuchet (Statistique de l'Aveyron), est absolument la même. Ce n'est pourtant pas là qu'était Fontanias.

» cent des cendres et des pouzzolanes. Si, » bravant l'ardente chaleur qui brûle ses » pieds, le voyageur curieux s'avance vers » les soupiraux du rocher, il entend réson- » ner la terre sous ses pas; et sa vue plonge » en des gouffres de braise dont l'incandes- » cence est éblouissante, et d'où jaillissent » des aigrettes de feux.

» Depuis des siècles nul étranger n'osa » gravir cette montagne. Eh bien, prin- » cesse! apprenez que derrière ses affreuses » excavations est un vallon délicieux habi- » té par quelques patriarches et leurs fa- » milles. Des rochers volcanisés environnent » d'une triple enceinte cet Éden inconnu : » les gouffres qui, comme une couronne de » feux, tournent à l'entour, en ferment » toutes les entrées. Deux routes seules y » conduisent; l'une extrêmement périlleuse, » est la première que j'ai suivie : elle passe » entre les cratères de Fontanias, et ne » peut être prise et continuée que par le » mortel téméraire qui ne fait aucun cas de » la vie. L'autre est le lit d'un ancien torrent » qui traverse la montagne, et dont les

» eaux, après avoir couru sous une longue
» et ténébreuse voûte, vont arroser *la*
» *vallée heureuse.*

» — Ce torrent est-il navigable? inter-
» rompt Ezilda. — Oui, répond le vieillard.
» J'ai suivi cette voie souterraine sur une
» étroite nacelle qu'à ce dessein j'ai fait
» construire, et qui ne peut contenir que
» deux personnes. Par cette route effrayante
» et ignorée souvent je me rends en secret
» à la vallée mystérieuse.

» — Et jamais vous n'avez révélé son
» existence?

» — Lorsqu'une curiosité qui pensa m'ê-
» tre fatale, m'eut fait découvrir, de l'autre
» côté des rochers brûlans de Fontanias,
» une contrée entièrement inconnue, je
» remerciai le ciel qui m'avait conduit à
» cette terre de félicités. J'y séjournai
» plusieurs semaines; et bientôt la plus
» tendre amitié m'unit aux patriarches de
» la vallée. Quelques-uns d'eux, révérés
» comme les oracles des jours anciens,
» connaissent les dangereuses issues de
» leur solitude; ils n'ignorent point qu'il

» est d'autres contrées que la leur ; mais » ayant élevé leurs enfans dans la persua- » sion que les sorties de la vallée étaient les » entrées de l'enfer, ils sont parvenus sans » peine à les isoler de l'univers.

» J'obtins la confiance et l'affection des » anciens de la solitude, qui peut-être ont » connu jadis le monde, les hommes et le » malheur. Ils me firent parcourir leur » plage fertile et protégée des cieux, où se » recueillent chaque année toutes les pro- » ductions nécessaires aux besoins des mor- » tels. J'admirai leur industrie, leurs lois et » leurs mœurs. Je vis que leurs arts et leurs » travaux leur procuraient, sans le secours » des autres habitans du globe, toutes les » douceurs de l'existence; et les aimant » trop pour vouloir détruire leur repos et » leur bonheur, je gardai le plus profond » secret sur la découverte que j'avais faite.

» La présence d'un étranger avait étonné » les jeunes pâtres du canton. Les patriar- » ches furent contraints de leur apprendre » qu'il était d'autres hameaux que Fonta- » nias, et d'autres peuples que leurs fa-

» milles. Mais à l'ame simple et naïve de » leurs enfans, ils offrirent en même temps » un tableau si horrible du reste de la terre, » qu'ils obtinrent facilement d'eux le ser- » ment sacré de ne jamais chercher à sortir » de *la vallée heureuse*. Ah! puissent-ils » tenir ce serment!

» A diverses reprises je suis retourné » parmi eux. Un des patriarches m'avait » fait connaître l'humide et souterraine » voie qu'une nacelle pouvait suivre : j'a- » doptai cette route; et lorsque mon ame, » fatiguée des hommes de la civilisation, se » sent le besoin des hommes de la nature, » je vole à *la vallée heureuse*.

» —La nuit est sombre, dit Ezilda. Elle » favorise notre fuite. Où trouverons-nous » votre barque? —Au pied des rochers de » Fontanias, amarrée sous une des grottes » qui bordent le torrent. —Gondaïr, par- » tons à l'instant. »

Elle dit : couvrant sa tête d'un voile épais, elle descend d'un pas léger l'escalier de la tour; et suivie du prophète de la

montagne, elle sort secrètement de la citadelle.

Ils s'éloignent de Ségorum; ils s'enfoncent au milieu des rochers, des bois et des précipices : Gondaïr marche devant Ezilda. Le manteau du vieillard, dont les plis agités, semblables à des flots de neige, courent à travers les arbres, est pour la vierge de Lutève comme la blanche nuée d'Israël conduisant à la terre promise. Le barde des Gaules porte à la main sa harpe fidèle; et parfois quelques rameaux de la forêt s'égarant sur la corde sonore, en tirent des sons harmonieux. Tel Ossian guidait Malvina le long des torrens de Morven.

Au sommet d'un rocher d'où se découvrent encore les hautes tours qu'elle abandonne, la princesse ralentit sa marche; elle tourne la tête vers les bâtimens crénelés du fort, brillant théâtre de sa gloire, et soupire involontairement. « — Remparts » de Ségorum! s'écrie-t-elle, conservez » sans tache ma bannière : et vous, vents » qui vous jouez avec elle! nuit qui la cou-

» vrez de vos crèpes ! des murailles sur
» lesquelles s'étendent vos ailes, n'effacez
» point encore mon nom. »

Elle continue sa route. Une fontaine alimentant un étroit canal, se présente à sa vue. De son onde limpide elle veut rafraîchir ses lèvres altérées. Gondaïr s'en aperçoit, il court à elle : « — Que faites-
» vous ! ô ciel ! l'eau de ce canal, tirée du
» bassin, se transforme aussitôt en pierre :
» en un vase renfermée, elle le casse,
» et prend sa forme : elle pétrifie tous les
» objets que l'on y trempe : un fruit y
» devient un stalactite : par sa propre
» vertu elle produit des roches, et seule
» s'est formé le pont minéral qui traverse
» son lit. Le malheureux qui boit à cette
» source meurt à l'instant; le breuvage li-
» quide et trompeur étant devenu en ses
» entrailles une substance solide et mas-
» sive (1).

---

(1) Il se trouve plus d'une fontaine et plus d'un

» — Ainsi trompent aussi les hommes, » dit Ezilda rejetant l'onde perfide. Sou- » vent ici-bas l'infortuné qui croit s'adres- » ser à une ame sensible va se briser contre » un rocher. »

---

canal, dans les montagnes de l'Auvergne et des Cévennes, qui se sont fait des ponts en stalactite, ont élevé sur leurs rives des bornes de six pieds de hauteur, et se sont formé un lit de pierre. (Voy. Voyage en Auvergne, par Legrand, t. 1; — Dict. géograph. de Lamartinière; — Dict. géograph. de la France, par d'Expilly, etc.) Quant à la qualité de l'eau qui tue (selon Gondaïr), il est permis d'en douter. Long-temps, il est vrai, ces fontaines ferrugineuses ont été redoutées d'un public ignorant et superstitieux. Elles sont imprégnées de ce gaz, de ce fluide invisible et mortel, connu du vulgaire sous le nom de méphitique. (Legrand, t. 1, p. 155.)

Au reste, est-il étonnant que Gondaïr ait exagéré à une époque d'ignorance, lorsqu'en un siècle de lumières le célèbre Kirchker a décrit en ces mots une de ces fontaines du midi de la France : « Elle » sort d'un rocher, et produit à sa sortie par sa » vertu des roches, des pierres blanches, et des » ponts pour le passage des habitans..... Comme » cette eau ne diffère de celle des autres ruisseaux

Elle a fui la funeste fontaine. Mais bientôt, en des sentiers rocailleux, à travers d'épais halliers, au bord de sauvages ravins, ses pieds délicats et meurtris peuvent à peine la soutenir. Elle chancelle : « —Vous » souffrez?.... dit le vieillard inquiet.

» — Vivre c'est souffrir, répond l'hé-

» ni par le goût ni par la couleur, les animaux » trompés viennent y boire, mais à l'instant ils » meurent; et si on leur ouvre l'estomac, on y » trouve au lieu d'eau une masse de pierre. Quand » les gens du pays veulent montrer à quelque cu- » rieux l'effet des pétrifications de ce liquide, ils » en remplissent un verre, et à l'instant on voit le » verre se casser, et l'eau changée en pierre offrir » la forme du vase comme si elle y avait été jetée » en moule. Le même effet arrive quel que soit le » vase dont on se sert; toujours elle s'y coagule et s'y » condense sous les yeux de ceux qui la regardent : » aussi se trouve-t-il des personnes habiles qui, » profitant de cette propriété, emplissent de liquide » un moule de statue; il ne faut après cela que » casser le moule, ils trouvent la statue toute for- » mée. » (Mundus subterraneus, l. 5, sect. 3, c. 1, n. 2.)

» roïne; et l'heure n'est point encore ve-
» nue où je dois sortir à la fois de la vie
» et de la souffrance.

» — Faut-il continuer notre marche ?
» poursuit Gondaïr. — Qui nous en em-
» pêche ? dit Ezilda surprise. — Votre fai-
» blesse..... reprend le barde. — Ma fai-
» blesse ! » interrompt la vierge : et souriant
avec douceur, « je ne songeais point à
» cet obstacle : quand l'avez-vous vu m'ar-
» rèter ?... — Ah pardon ! s'écrie Gondaïr ;
» je croyais être avec une femme.... Mais
» pourquoi me prendre pour conducteur !
» c'est à moi de suivre vos pas, car c'est
» aux anges à guider les hommes. »

Un son lointain pareil à celui de la trompette a fait résonner les échos. La princesse écoute : un morne silence lui succède. « — Telle est la renommée ! s'écrie-t-elle ;
» le son fugitif d'un instant. »

L'aube avait éclairé l'horizon. « — Nous
» ne sommes plus, dit le vieux de la roche
» noire, qu'à peu de distance de la barque
» qui nous attend. Des postes sarrasins se
» sont avancés jusqu'à cette roche loin-

» taine dont ces ravines nous séparent; j'ai » reconnu leur trompette guerrière et leur » appel accoutumé. — Quoi! dit l'héroïne » troublée, vous pensez que même en ces » lieux, Agobar..... — Je n'ai point parlé » d'Agobar, » interrompt le vieux des Cévennes; et sa harpe, frappée par une branche de cyprès, fait entendre un gémissement lugubre.

Le barde s'arrête, il a tressailli.... Ses esprits semblent s'égarer; et, presque malgré lui, aux inspirations de son génie il est prêt à s'abandonner.

En ce moment d'une haute montagne à l'orient, son œil domine une vaste plaine; mais une vapeur stagnante la couvre et lui donne l'apparence d'un océan sans rivages, d'où s'élèvent, ainsi que des promontoires, quelques monticules épars. Dilatées tout à coup par le lever de l'aurore, ces vapeurs se haussent, et par les vents enfoncées se repoussent et se combattent. Cette mer, d'abord si calme, devient orageuse et courroucée. Les nuées, en divers pelotons, se roulent sur elles-mêmes, se

heurtent, se divisent, et comme des vagues furieuses s'entr'ouvrent et se mêlent tumultueusement. En ces montagnes renommées, les tourbillons de l'atmosphère, les airs, la foudre et les orages luttant aux pieds du roi de la nature, offrent une de ces scènes sublimes qui forcent l'ame à s'élancer ravie par-delà les mondes créés (1).

Le spectacle magique présenté devant le barde, achève d'exalter son imagination. Comme élevé sur les tempêtes, comme planant sur les élémens bouleversés, il se sent saisi de cet esprit prophétique qui parm ses compatriotes fonda sa puissance et rendit fameux ses oracles.

Ses doigts agitent violemment les cordes de sa harpe. Trois fois il prononce en une sorte de délire le nom redouté d'Agobar, qu'il accompagne d'accords brisés et d'é-

---

(1) Il n'est personne qui, parcourant les Alpes, les Pyrénées ou les Cévennes au lever de l'aurore, n'ait pu être témoin de ces effets merveilleux.

pouvantables dissonances; puis il descend rapidement la montagne.

Au bas de la descente il s'arrête... contre un roc solitaire il s'appuie. Un rayon de l'aurore éclairant son front chauve et son épaisse barbe, réfléchit sur sa harpe d'or les feux pourprés de l'horizon. Ses regards levés au ciel répandent une lumière extraordinaire. Sa longue robe, éblouissante de blancheur, flotte autour de lui, pareille au vêtement d'un transfiguré. Tel que l'inflexible destin prononçant ses arrêts sévères, le vieillard de la roche noire se livre à ses inspirations.

« —La voie lactée est rouge de sang... la » trahison commande.... le meurtre se » lève... qui s'avance? *Le Renégat.* Que » vois-je autour de lui?.... Des serpens, » des poisons, des poignards et des flam- » mes... Quelles tortures! et quel tom- » beau! »

Il s'interrompt; puis s'accompagnant de sa harpe: « — Voici le chant des funé- » railles! » s'écrie-t-il; et le barde répète les mêmes paroles qui jadis s'échappèrent

de ses lèvres devant le chef des Musulmans.

....

« Non.... nul salut! nulle espérance!
» Car son arrêt est prononcé.....
» Ah! tremble! L'oiseau du carnage
» Appelant le dernier combat,
» Attend déjà sur le rivage
» Le corps sanglant *du Renégat!* »

La voix éclatante et sonore de Gondaïr, au loin se fait entendre. Pourquoi la vierge des Cévennes a-t-elle jeté soudain un cri d'horreur?... pourquoi tout son corps a-t-il frissonné?... Elle a cru entendre une plainte étouffée, semblable au dernier soupir d'un agonisant, sortir de l'épais taillis des forêts, et répondre au chant funèbre du vieillard. Son imagination frappée a cru reconnaître, en ce douloureux gémissement, l'accent de Clodomir lui-même; et vers la rive obscure d'où le son fatal est parti, la princesse s'est élancée.

« — O jours purs et sereins!... continue
» le barde des Gaules tout à ses visions pro-
» phétiques; aurore brillante! salut!.... Le

» ciel combat pour les Chrétiens ; ainsi
» qu'un phénix renaissant, la France res-
» sort de ses cendres. *Agobar* a disparu...
» mais quel est ce guerrier sur lequel tombe
» un regard de miséricorde?.... Il porte le
» nom de *Clodomir*. Grâces soient rendues
» au Très-Haut! les deux anneaux d'al-
» liance se rejoignent.... »

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE IX.

Quand les peuples sont en péril, ou qu'ils hasardent quelque glorieuse entreprise, ils appellent à leur secours les hommes de génie ; et tant que la foudre gronde autour d'eux, ils se prosternent humblement devant l'étoile de salut. Mais lorsqu'une main ferme et hardie, maîtrisant la tempête, y a fait succéder les beaux jours, l'idole inspire autant d'effroi que les orages qu'il a chassés ; et la médiocrité s'indigne de voir l'astre aux merveilleux destins ne point retomber, au gré de ses désirs, de toute la hauteur de sa sphère sublime, dans le cercle étroit des puissances vulgaires. Il semble que le grand homme n'est à sa place qu'au sein des tourmentes et du chaos, comme le météore qui n'apparaît qu'au milieu des ténèbres. Lorsqu'un génie est

nécessaire, on le désire gigantesque; lorsqu'il a cessé d'être utile, on voudrait en faire un pygmée.

Tant que la belliqueuse audace d'Agobar avait servi les projets de conquête de l'Ibérie, Abdérame l'avait comblé d'honneurs et de gloire; mais la France méridionale lui est soumise; ses vœux sont en partie exaucés; et maintenant la colossale renommée du héros l'épouvante.

Le mortel ennemi d'Agobar, Athime, depuis long-temps ne cessait de répandre à la cour du calife les noirs poisons de la calomnie contre son fortuné rival. Chaque jour le bruit s'accréditait en Espagne que le vainqueur sarrasin, prêt à secouer le joug de son prince allait se faire couronner roi de France. Athime, ayant fabriqué de fausses correspondances, était parvenu à donner des preuves authentiques du complot tramé par Agobar. Selon ces perfides écrits, l'armée musulmane en Septimanie, avait offert le sceptre à son chef qui, ne trouvant point le moment favorable, l'avait refusé pour mieux se l'assurer, et

ne poursuivait le cours de ses conquêtes qu'afin de se créer un plus vaste empire.

Abdérame croit avoir acquis la certitude des trahisons du Renégat; et tandis qu'au champ d'honneur d'Angustura le fils de Thierri se croit au faîte de la gloire et de la puissance, son arrêt de mort, prononcé par le calife, traverse rapidement les mers porté par Athime lui-même.

La flotte arrivant d'Ibérie est entrée au port le plus voisin du camp des infidèles. Une armée nombreuse débarque ; l'Africain qui la commande, redoutant l'empire d'Agobar sur ses troupes, a senti que des forces considérables pouvaient seules assurer le succès de sa mission.

Au rivage où sa tente est dressée, Athime a fait mander Agobar et ses principaux guerriers : par ordre du calife, il leur amène, dit-il, de nouveaux renforts, et vient leur communiquer des ordres secrets d'Abdérame.

Le Renégat ne soupçonne aucune trahison; et suivi seulement de ses chefs les plus

distingués, il veut se rendre à la tente de l'envoyé du souverain. Mais Alaor, inquiet, le supplie de lui permettre, ainsi qu'à sa garde fidèle, de l'escorter et de veiller à sa sûreté. Touché de la vive sollicitude que lui témoigne son frère d'armes, le héros craint de l'affliger en se refusant à ses prières; et, bien que sans alarmes, il lui permet de l'accompagner avec une partie de ses janissaires.

Depuis long-temps du haut des minarets le *muezzin* (1) avait convoqué les infidèles à la prière du soir. Séparé de son armée, Agobar au milieu d'une foule d'ennemis arrive à la tente d'Athime. Tandis qu'avec pompe on l'accueille, des messagers volent au camp d'Angustura, lisent le décret du calife, et déjà proclament sa mort.

---

(1) « On appelle *muezzin* parmi les Mahométans l'homme qui par sa fonction doit monter sur le haut de la mosquée, et convoquer les Mahométans à la prière dans les états du Grand Seigneur..... il n'y a point d'autre cloche. » (Encyclopédie, lettre M.)

Toute communication est aussitôt coupée entre les deux armées. Hélas ! le triomphateur de l'Ibérie, comme tous les conquérans, comme tous les grands hommes, s'est vu idolâtré de la multitude quand la fortune lui souriait ; il se verra rejeté par elle quand le malheur l'accablera. Ses soldats, d'abord désespérés, verseront des larmes sur son sort.... puis ils se soumettront aux volontés du calife... puis ils scruteront la vie de leur chef... puis enfin ils insulteront sa mémoire.

Agobar est en présence d'Athime. Au fond d'une tente magnifique éclairée par de nombreux flambeaux, l'émissaire d'Abdérame, assis sur des carreaux de pourpre, entouré d'une pompe royale, tient le fatal arrêt qu'il doit lire à son ennemi. Le héros approche. Sa mâle beauté, son port majestueux, sa contenance assurée, intimident le vil africain. La main qui tient l'écrit du calife est tremblante ; Athime hésite et balbutie... « — Agobar ! s'écrie-t-il enfin, le » ciel tôt ou tard punit la trahison. Tes

» complots sont découverts. *Asrael* (1) a
» pesé ta vie dans son immortelle balance ;
» le côté des crimes tombe et déborde, l'autre
» emporté dans les airs est vide. La faux de
» *Nékir* (2) est levée... *Allah* te condamne,
» *Abdérame* te frappe. »

Puis ayant lu l'arrêt de mort : « — Gardes !
» poursuit-il, que la sentence du calife soit
» à l'instant exécutée !

» — Soldats ! s'écrie Alaor, se précipi-
» tant tout à coup sous la tente avec ses ja-
» nissaires, sauvez le héros de l'Europe !
» sauvez l'immortel Agobar ! »

Le jeune sarrasin avait prévu la perfidie ; et veillant sur son bienfaiteur, il s'était attaché à ses pas en dépit de tous les obstacles. Contre sa téméraire attaque, non moins inconcevable qu'inattendue, nulle précaution n'avait été prise.

---

(1) *Asraël*, ange de la mort et des derniers jugemens.

(2) *Nékir*, génie infernal armé d'une faux. (Voy. lord Biron, notes du Giaour, 33 et 34.)

Au cri de son frère d'armes, le prince a tiré son cimeterre; et les bourreaux qui s'avançaient armés de la hache homicide, ont tombé sous ses coups. Alaor et sa garde fidèle l'environnent. Ils combattent. La haine, la rage et la vengeance dirigent le bras foudroyant du Renégat. Le lâche africain s'échappe, et en dehors de sa tente, appelle à lui toute une armée.

Bientôt les légions d'Athime cernent le fatal pavillon. Les janissaires d'Agobar combattent au dedans et à l'entour. Les ombres de la nuit couvrent la plage; d'horribles cris percent les airs; le sang coule de tous côtés. Les Musulmans furieux combattent en insensés; et ne se reconnaissant plus dans la mêlée, frappent au hasard amis et ennemis.

O nouvelle atrocité! des brandons enflammés, jetés contre la tente d'Athime, allument un vaste brasier à la lueur duquel les Sarrasins continuent leur horrible boucherie. Le massacre redouble. Le pavillon d'Athime tombe en cendres; et du milieu de ses débris fumans apparaît couvert de sang

noirci par la fumée, et comme sillonné par le feu, l'invulnérable Renégat. Tel s'offrit jadis le chef des Titans, luttant à la fois avec la foudre, avec la terre, avec les cieux.

A travers la multitude guerrière, Agobar se fraie un passage. Son glaive est comme une verge flamboyante devant laquelle tout recule, tombe et périt. Suivi d'Alaor et des soldats de sa garde échappés à l'affreux carnage, il dirige sa course impétueuse vers les rochers qui bordent la mer, sans qu'Athime ait pu s'opposer à leur fuite; l'incendie a cessé d'éclairer la rive : à la faveur des ténèbres, ils se glissent entre les rocs de la Méditerranée, et sous leurs antres inaccessibles disparaissent à tous les yeux.

Un brouillard épais s'est élevé. La nuit est d'une obscurité profonde. Agobar et son compagnon fidèle fuient de cavernes en cavernes... Au bout de plusieurs heures ils s'arrêtent. Ils sont entièrement seuls. Le reste de leurs défenseurs a péri ou s'est égaré. Ils ont cessé d'entendre les cris des Musulmans qui les poursuivaient. Échappés miraculeusement au féroce Athime, ils se

couchent, épuisés de fatigue et blessés, au pied d'une roche déserte.

Après quelques heures d'un assoupissement presque léthargique, le fils de Thierri, relevant son front pâle et sinistre de la pierre sur laquelle il avait reposé, jette un œil hagard autour de lui. A peine se rappelle t-il les événemens qui viennent de l'accabler. Le présent et le passé se peignent confusément à son esprit comme les images fantastiques d'un effroyable rêve. Le sang coule de ses blessures, qui sont peu profondes, mais nombreuses. Bientôt les souffrances physiques le rappellent à lui-même, ou plutôt aux souffrances morales. Le conquérant de l'Ibérie, le favori de la victoire, n'est plus qu'un *renégat* proscrit.

Un douloureux soupir l'arrache aux réflexions du désespoir, c'est Alaor mourant qui l'appelle. Il s'élance précipitamment vers lui. Les membres engourdis du jeune sarrasin n'ont plus de mouvement; il paraît au moment d'expirer. Agobar sent que la coupe du malheur n'est point épuisée

pour lui, puisque son frère bien-aimé peut encore lui être ravi. A genoux au pied de la roche sauvage, il le presse contre son sein; et, décolorée comme le narcisse automnal que la faux a tranché le long du ruisseau de la prairie, la tête du bel et tendre Alaor repose doucement sur son cœur.

Tout entier à son ami, le prince n'a plus d'autre pensée que celle de le sauver : il le réchauffe entre ses bras; il lui parle, il le supplie de revenir à l'existence, comme s'il était au pouvoir du guerrier expirant de changer l'ordre des destins.

» — Alaor! mon cher Alaor! s'écrie-t-il,
» ne meurs point, et je puis encore vivre!
» Qu'Agobar recouvre son frère, Agobar
» n'aura rien perdu! »

Ainsi qu'un baume salutaire, ses paroles ont ranimé le musulman. Aucune blessure n'avait mis ses jours en danger; ce n'étaient que de fortes contusions et l'air glacé de la nuit qui l'avaient privé de ses sens. Alaor se soulève lentement : son sang a repris son cours; il regarde les objets qui

l'environnent..... Des masses de granit confusément groupées, et couvertes d'une brume épaisse, entourent les deux infortunés. Du milieu des rochers, quelques arbres d'une verdure noirâtre élèvent tristement leurs longues tiges pyramidales ; et le rugissement monotone d'une mer houleuse et courroucée, tel que le roulement funèbre qui sur la plage des condamnés suit les exécutions sanglantes, interrompt seul le profond silence de cette espèce de tombeau. « — Les monstres !... dit Alaor. » Puis pressant la main de son ami : « Leur triom-
» phe n'est point complet ; ici même pour
» nous encore il est un espoir, une joie....
» tu vis, et nous sommes ensemble ! »

Ils cherchent un abri sauveur. Le sang du Renégat n'a cessé de couler, mais à peine le remarque-t-il ; son frère d'armes l'occupe seul. Le long des précipices que l'épais brouillard leur dérobe, ils côtoient la rive des mers. Agobar souffre cruellement de ses blessures ; mais, bien que tous les genres de douleurs l'accablent, aucune

plainte ne lui échappe. Au dedans de lui s'est conservée cette force créatrice, cette sève vigoureuse, cette énergie des grands hommes qui, calme se jouant des périls, fougueuse se relevant des chutes, est capable encore d'enfanter lors même qu'elle paraît détruite.

Une lumière vacillante s'est offerte à eux; elle donne une direction à leur marche. Ils arrivent après de longs efforts, à une petite hutte abritée par les rochers, et que couvrent des joncs marins. Là, toute une famille de pêcheurs est rassemblée, et soupe autour d'un large foyer. Agobar soudain se présente à l'entrée du bâtiment rustique; et l'enceinte a retenti d'un cri de surprise et d'effroi. A travers la fumée dont la cabane est remplie, le prince et son ami s'avancent, livides et couverts de sang, comme deux homicides que poursuit la justice humaine. Leurs armures en morceaux, leurs turbans à demi brûlés, leurs glaives encore rouges du dernier carnage, ont dû jeter l'épouvante sous la hutte.

Avec une peine extrême ils parviennent

à se faire entendre des pêcheurs, et à dissiper leurs alarmes. Le don de quelques pièces d'or rassure enfin l'indigente famille ; elle porte des secours aux guerriers; elle débarrasse leurs corps exténués du fardeau pesant de leurs armes; elle leur offre des alimens grossiers, mais fortifians; elle panse les plaies d'Agobar ; et, vers le milieu de la nuit, Alaor, près d'un foyer réparateur, a entièrement recouvré ses forces.

Mais en cet humble refuge il serait dangereux de demeurer plus long-temps. Sans doute, à l'aurore naissante, Athime et les siens poursuivront encore leurs victimes. Les deux amis se lèvent, et de nouveau songent à fuir. Ils laissent sous le toit hospitalier leurs armures et leurs turbans ; ils s'enveloppent d'un manteau de pêcheurs, et ne conservent que leurs glaives. L'œil tristement fixé sur Agobar proscrit, caché sous les vêtemens du pauvre, au fond d'une hutte misérable, Alaor se rappelle ces magnifiques palais asiatiques d'où son prince, du haut d'un trône de pierreries, et tout

resplendissant de gloire, dictait ses volontés à la terre. « — O néant des grandeurs » humaines! » se dit-il à voix basse;

Et le cœur brisé, s'éloignant de la cabane, il détourne la tête, et pleure.

Les secrètes pensées d'Alaor n'échappent point au Renégat: il pénètre et lit dans son ame. Exciter la compassion, pour lui c'est recevoir un outrage; le plaindre, c'est presque l'insulter. Rejoignant le sarrasin, il lui jette un regard indigné: l'orgueil, dans toute sa puissance, se réimprime sur son front; et son sourire est redevenu sardonique.

« — Enfant timide! lui dit-il: si le seul » aspect des souffrances d'autrui t'accable » aux premiers sifflemens de l'orage, com» ment supporteras-tu les tiennes propres, » quand tu seras au fort de la tempête!...

» — Agobar, s'écrie Alaor effrayé, ne » me regarde point ainsi! ne me parle point » avec cet accent!.. Je puis supporter toutes » les angoisses humaines, je ne saurais sup» porter ton courroux.

» —Jadis, reprend Agobar, j'eus l'habi-

» tude du malheur : il n'a rien de nouveau » pour moi. Cesse donc de plaindre mon » sort ; c'est du tien qu'il faut t'occuper. » Pourquoi me suivre ? va, crois-moi ! re- » tourne au camp des Africains, avec joie » on t'y reverra ; tu n'es coupable d'aucun » crime, et tu n'es point fait pour l'infor- » tune.... »

Les sanglots du jeune soldat interrompent le discours du prince : « — Moi, t'abandon- » ner ! dit Alaor avec l'accent du désespoir ; » moi, retourner parmi tes ennemis !.. et tu » as pu m'adresser ces mots !... Ah ! tu ne » sais donc point aimer ! tu n'as donc ja- » mais connu mon cœur ! »

La douleur le suffoque... de sa main il couvre ses yeux : « — Non, poursuit-il » d'une voix entrecoupée, jusqu'à ta der- » nière parole je n'avais point connu la vé- » ritable infortune, je n'avais été frappé » que par les adversités extérieures... Ceci, » continue-t-il en montrant son cœur, ceci » avait été épargné.

» — Cher Alaor ! s'écrie Agobar attendri » j'ai eu tort, pardonne-moi. »

Ravi de ces tendres paroles, de cette réparation inattendue, le fidèle guerrier relève sa tête abattue. Sa souffrance s'est dissipée; la joie brille à travers ses larmes, comme se réfléchit sur le cristal de la fontaine un rayon pourpré de l'aurore; et son regard, plein d'expression, est tout dévouement et reconnaissance.

C'est à la plaine d'Angustura qu'ils vont essayer de se rendre. Agobar est persuadé que s'il peut rejoindre ses légions, il recouvrera sa puissance. Malgré le décret d'Abdérame et les proclamations d'Athime, il espère en se montrant à ses soldats réveiller leur enthousiasme pour le chef qui tant de fois les conduisit à la victoire. Il ne doute point que son aspect et son éloquence ne ramènent à lui tous les cœurs. S'il réussit à rattacher ses cohortes à sa fortune, il secouera le joug du calife, se rendra maître de son rival, et la plus mémorable vengeance signalera son retour à l'armée.

Plein de ces pensées guerrières et de ses plans audacieux, le fils de Thierri marche

à pas pressés; mais l'obscurité de la nuit et l'épaisseur du brouillard qui favorisèrent sa fuite, l'empêchent de s'orienter. Tantôt le long des torrens, souvent dans des forêts, parfois entre des rochers, ils errent pendant cinq heures sans route, sans lumière et sans guide. Plus ils avancent, plus ils s'égarent; et, au point du jour, lorsque les vapeurs dissipées leur laissent apercevoir les objets d'alentour, ils se trouvent en des montagnes inconnues, sans doute au milieu des Cévennes, loin des plaines d'Angustura.

Le ciel se charge de nuages; le vent s'élève avec violence; la pluie tombe à longs torrens; et du sommet des rochers qui dressent de tous côtés leurs crêtes stériles, l'eau tombe en cascades aux pieds des voyageurs égarés : cette onde impétueuse, entraînant avec elle une ocre rouge dont les montagnes sont couvertes, roule et se divise en ruisseaux couleur de sang (1). Le fils de

---

(1) Voy. Faujas de Saint-Fond. (Recherches sur

Thierri gravit une éminence au haut de laquelle est un vieux chêne, le seul abri de ce désert. Debout contre l'arbre centenaire, il contemple cette terre des Cévennes de toutes parts soulevée par des convulsions volcaniques; région défigurée par les feux, elle lui présente l'apparence d'une mer furieuse, dont les vagues, d'abord brûlantes et subitement pétrifiées, seraient restées suspendues.... (2). Monument d'un grand incendie, décombres d'une immense ruine, des fleuves de laves, des colonnades de basaltes prismatiques, des monceaux de scories, des effondremens souterrains, l'entourent de toutes les images du chaos.

Battu par les eaux et par la tourmente, au milieu de la confusion des élémens,

---

les volcans éteints du Vivarais.) « Ces montagnes » sont couvertes d'une ocre rouge qui leur donne » un aspect singulier; au temps d'orage et de pluie, » l'eau en est teinte, et alors les ruisseaux parais- » sent du sang.» (Voyage de Legrand, t. 3, p. 414.)

(2) Voyage de Legrand, t. 3, p. 78 et suiv.

Agobar se complaît. La scène de désolation dont il est spectateur porte en lui ce plaisir des vives émotions, cette terreur délicieuse qui charment les imaginations ardentes en les ébranlant fortement. Cette nature sauvage et ses bouleversemens, ce site et ses admirables horreurs, sont en rapport avec sa grande ame à la fois sublime et désordonnée.

Les vents soufflant avec impétuosité contre sa tête découverte, agitent sa chevelure éparse. Ses yeux brillent d'un éclat étrange provenant d'une fièvre intérieure qui le brûle, de la fureur comprimée qui le dévore, et de la vengeance qu'il médite.

« — Génies de ces montagnes, ouragans
» dévastateurs! s'écrie-t-il avec cette âpre
» ironie, expression habituelle de son or-
» gueil révolté, déchaînez-vous aussi contre
» un homme!... Pour dompter Agobar,
» osez vous joindre aux autres monstres de
» la création qui le poursuivent de leur
» haine! lâches! secondez les heureux!....
» La fortune me quitte, frappez! Que me
» font vos vaines attaques! qui sait braver

» la rage des mortels se rit de la fureur
» des tempêtes. »

Cependant les deux amis s'efforcent de continuer leur voyage ; mais leurs vêtemens sont trempés, et leurs membres sont engourdis. Point d'habitation pour s'y reposer ; aucun montagnard qui puisse les ramener à la plaine d'Angustura ; partout le silence et le désert. Ils se traînent péniblement le long des nombreux ravins qui coupent les routes en tous sens, et leur ferment quelquefois tout passage.... Enfin, à la douzième heure du jour, ils aperçoivent un toit éloigné sur le revers d'une montagne; et, reprenant courage, ils parviennent auprès d'un vaste bâtiment isolé.

Agobar s'arrête sous les murs du vieil édifice. Des cantiques religieux s'y font entendre. L'enceinte est sans doute sacrée; il approche, il écoute...Au dedans, on célèbre l'office des morts. Ce sont des chants funéraires qui viennent frapper son oreille; et le sol qu'il foule est la terre du dernier sommeil.

Le Renégat s'assied contre un tertre funèbre que deux bâtons en forme de croix ont modestement surmonté. Vis-à-vis du héros, est une fosse récemment creusée qui, sans doute, attend le nouvel hôte de la mort. La tète penchée, morne et silencieux, le fils de Thierri semble succomber à la fatigue; mais cette stupeur momentanée est plutôt l'abattement de l'ame que l'épuisement du corps.

Une jeune femme sort de l'enceinte révérée. Son extérieur annonce l'aisance, et son maintien n'est point vulgaire. Un enfant la précède. Au tombeau de quelque être chéri sans doute elle vient pleurer et prier. A l'aspect inattendu de l'étranger assis au tertre mortuaire, l'enfant recule et jette un cri:

« — Pourquoi cette épouvante? lui dit
» l'inconnue, ne dirait-on pas que tu viens
» d'apercevoir Agobar!....»

Le Renégat redresse son front abattu. Un sentiment d'orgueil est venu réveiller son courage. Ainsi donc jusque dans ces déserts la terreur qu'inspirent ses hauts faits a

rendu son nom populaire. Il se lève, et s'approchant de la fille des montagnes :

» — Je suis un voyageur égaré, lui dit-il ; » daignez m'apprendre en quel lieu je me » trouve, quel est ce bâtiment religieux, et » quelles obsèques l'on célèbre.

» —Vous êtes à *Loragniat*, lui répond la » jeune femme, et non loin du fort de Sé- » gorum. Lorsque les filles d'Amalberge fu- » rent chassées de leur monastère par les » cohortes d'*Agobar*, elles se réfugièrent en » ces solitudes, protégées par les troupes » françaises. De ce grand bâtiment elles ont » fait un couvent. C'est ici que chaque jour » elles prient le ciel de protéger notre belle » et pure *Ezilda*, l'héroïne de la patrie ; » et c'est ici qu'elles demandent chaque » jour à l'arbitre suprême de délivrer l'Eu- » rope chrétienne des Musulmans et d'A- » gobar. »

En ce peu de paroles que de traits acérés!.. chaque coup a porté. Le Renégat ne répond rien. Les noms d'Amalberge, de Ségorum, et surtout celui d'Ezilda, viennent de déchirer son cœur. Ces noms, loin d'irriter sa

colère, ont un charme qui le subjugue; mais que ce charme a d'amertume! Changeant le cours de ses pensées, il n'a fait que varier ses supplices.

L'étrangère continue son récit:

« — Une des religieuses de Loragniat » avant-hier a cessé de vivre; et c'est sa dé- » pouille mortelle qu'aujourd'hui l'on rend » à la terre. L'infortunée était au printemps » de la vie; et jamais il ne fut de plus singu- » lière et de plus cruelle destinée que la » sienne. Presque aussi belle que la souve- » raine de nos montagnes, elle fut une des » victimes de l'impitoyable Agobar. Née » sous le ciel de l'Arabie, elle était fille d'un » monarque et portait le nom de *Zarèle*.

» — De Zarèle !... interrompt le prince.

» — Son histoire merveilleuse, poursuit » la fille de Loragniat, est maintenant con- » nue de toute la contrée. Qui pourrait le » croire! la malheureuse Zarèle fut éprise » du monstre qui commande aux Sarrasins. » Lui ayant été vendue comme esclave, n'é- » tant point encore chrétienne, soumise » aux esprits infernaux, elle sentit s'allumer

» en son cœur la passion impie et délirante » qui devait la précipiter au tombeau. Re- » poussée avec mépris par le guerrier fa- » rouche aux pieds duquel elle se proster- » nait, puis livrée par le barbare au chef de » ses janissaires, Zarèle fut sauvée de l'escla- » vage et de l'opprobre par notre célèbre » inspirée, par notre immortelle Ezilda.

» — Ezilda!... répète Agobar.

» — Quoique au milieu des saintes » femmes d'Amalberge, reprend l'inconnue, » bien que dans la maison du Seigneur, » Zarèle n'a pu bannir de sa pensée l'image » funeste du chef musulman. Le ciel, pour » la punir sans doute de ses premières er- » reurs, a laissé l'amour consumer peu à peu » sa vie. En vain, convertie et chrétienne, » elle baignait nuit et jour de ses pleurs le » marbre des autels et suppliait le Tout- » Puissant d'arracher l'impie de son souve- » nir, il y demeurait en traits de flammes, » et torturait sans relâche sa victime. Enfin, » les cieux ont eu pitié d'elle; elle a péri. La » belle vierge de l'Arabie, aux derniers » jours de son supplice, n'était plus qu'un

» spectre décharné. Bienfaisante comme la
» rosée du matin, pieuse comme la sainte
» de son cloître, elle a vu venir la mort
» comme un envoyé divin. Et pourtant, con-
» cevez l'excès de sa passion insensée! le
» dernier nom qu'a prononcé sa bouche ex-
» pirante était l'odieux nom d'Agobar.

» —Eloignons-nous d'ici!.. » s'écrie Alaor interrompant ce cruel entretien, et saisissant le bras de son ami.... « Voici la route » d'Angustura. »

En ce moment, le cortége funèbre de Zarèle s'avançait lentement vers le champ du repos. « —Laisse-moi! » dit le Renégat repoussant son frère d'armes; puis d'une voix sourde et lugubre : « Je veux voir » passer sa dépouille. »

Il jette un regard effrayant sur le cercueil et sur les religieuses qui le suivent. Voilà ces mêmes filles d'Amalberge devant lesquelles recula sa troupe barbare!... Son esprit se retrace cette sorte de vision fantastique, de nuée lumineuse, d'apothéose triomphante qui lui vint offrir Ezilda. Mais alors au comble de la puissance, et rayonnant de

gloire, il tenait dans ses mains le sort de la France... Le malheureux Agobar se cache le visage avec un pan de son manteau ; et s'appuyant contre l'angle du saint édifice, il pousse un gémissement plaintif... C'est l'adieu qu'il adresse à Zarèle.

Malgré sa résistance, Alaor parvient à l'arracher à ce douloureux spectacle. Il redouble de soins et d'efforts, il l'entraîne... Ils sont au pied de la montagne. Le ciel est dégagé de tous nuages. Agobar, plongé dans de noires rêveries, se laisse machinalement conduire. En vain son dévoué compagnon l'entretient de son armée, de l'amour qu'elle porte au vainqueur d'Angustura, de l'enthousiasme que réveillera son retour, le prince demeure impassible et muet. Cette apathie hors de son caractère effraie le cœur du sarrasin fidèle : il lui fait entendre tour à tour des paroles d'espérance et de triomphe, de vengeance et de tendresse. Inutiles épreuves! le fils de Thierri conserve son calme farouche. Ses facultés intellectuelles paraissent anéanties ; et le jeune Alaor,

comme la vague qui se brise plaintive au pied du roc sauvage, s'adresse vainement à l'ame inébranlable que dessèche l'adversité.

Au détour d'un sentier escarpé taillé entre des roches, ils rencontrent un voyageur qui, descendu de sa monture, se rend à Loragniat Ses vêtemens annoncent un chevrier des Cévennes; et cependant, d'après ses manières et son langage, il paraît d'une classe plus distinguée; peut-être est-ce un guerrier de Ségorum revenant déguisé de quelque mission secrète. Alaor l'aborde, et lui demande la route d'Angustura. « — » Continuez à suivre ce chemin, répond le » montagnard; et dans peu d'heures vous » arrivèrez au mont *Rèlia*, d'où vous apercevrez de loin le champ célèbre mais funeste qu'au point du jour j'ai traversé.

» — Vous revenez d'Angustura! s'écrie » Agobar sortant brusquement de son repos sinistre. Que s'y est-il passé?

» — De grands événemens; l'Éternel » protége la France; le féroce Agobar n'est » plus. Hier, par ordre du calife Abdérame,

» Athime au rivage des mers a fait immoler
» son rival.

» — Et les légions du chef égorgé, re-
» prend Alaor, que pensent-elles de ce
» meurtre? — Cette nuit, dit le voyageur,
» d'un mont qui domine les tentes des in-
» fidèles, j'ai resté long-temps en observa-
» tion; et, ce matin, les détails suivans m'ont
» été communiqués.

» La nouvelle du trépas d'Agobar a d'a-
» bord jeté la douleur et la consternation
» parmi ses cohortes; mais l'affliction géné-
» rale a peu duré. Des messagers d'Athime
» précédés par des trompettes guerrières
» ont parcouru le camp, lisant à haute
» voix un fidèle exposé des crimes et tra-
» hisons d'Agobar. Les Musulmans les plus
» dévoués à leur ancien chef, apprenant,
» ce qu'ils avaient jusqu'alors ignoré, que
» celui qu'ils croyaient un modèle de ver-
» tus et de loyauté n'était qu'un vil *renégat*
» français, un chrétien ambitieux, traître
» à son Dieu et à sa patrie, ont approuvé
» spontanément l'exécution sanglante or-
» donnée par Abdérame. Il leur a été dé-

» taillé les plans de conquêtes et de révoltes
» de l'impie ; et ses ennemis citant divers
» faits venant à l'appui des accusations d'A-
» thime, ont fait retentir la plaine de leurs
» bruyantes acclamations. Les partisans
» même du *Renégat* ont trouvé juste son
» châtiment ; et pas une voix ne s'est élevée
» pour défendre sa mémoire. Des sommes
» d'argent ont été distribuées aux soldats
» en réjouissance de l'heureux événement ;
» des feux de joie ont été allumés de tous
» côtés ; et par des chants d'allégresse,
» des fanfares et des banquets, les mécréans
» ont célébré la nuit d'une exécution san-
» glante comme l'époque d'une délivrance.
» — Infâme nation !..... s'écrie Alaor in-
» digné. — En cette occasion, reprend le
» voyageur, je ne saurais blâmer les Sarra-
» sins : vouant à l'exécration universelle la
» mémoire d'un *renègat*, ils n'ont fait
» qu'obéir à la voix intérieure de la con-
» science humaine et aux lois de l'éternelle
» justice. Tout arrêt qui frappe un homme
» traître à sa religion, à ses drapeaux, à
» son pays, est un arrèt équitable que le
» ciel prescrit à la terre. Quel peuple, quelle

» contrée, quels soldats peuvent se fier à
» l'être vil qui fut coupable de désertion et
» d'apostasie ! et quelle honte pour eux
» qu'un tel chef!.... Quiconque une fois a
» combattu sa patrie et abjuré son Dieu,
» s'est rangé parmi les scélérats abjects que
» repoussent toutes les nations et tous les
» cultes. Point d'excuse pour ses erreurs;
» et point de pardon pour ses crimes. L'a-
» postat, créature hors des voies humaines,
» n'est qu'un reptile venimeux qu'il faut
» écraser en tous lieux, et n'importe de
» quelle manière. »

Adossé contre un sapin, le malheureux Agobar écoute.... et n'a point interrompu ces terribles paroles. Après avoir terminé son discours, le voyageur a poursuivi sa route et s'est éloigné. C'en est donc fait! toutes les espérances du prince sont détruites. Son armée l'abandonne. Il est rejeté du monde entier. Aucune planche à son naufrage, aucun refuge sur la terre. Devenu l'horreur du genre humain, et forcé de fuir ses semblables, son sort chez aucune nation n'inspirera même la pitié.

Le Renégat se tourne vers Alaor, et l'expression féroce de son regard a terrifié le jeune sarrasin. Ce n'est plus le calme de l'insensibilité, c'est le délire de la rage que maintenant offrent ses traits. Le volcan est au moment de l'éruption. Un souffle embrasé s'échappe de sa poitrine; un voile sanglant couvre sa vue; sa tête se perd;.... son imagination lui montre Athime et ses janissaires dans les rochers déserts qui l'entourent; il les interroge, il leur répond; et ses paroles incohérentes, ses imprécations confuses roulent au milieu des airs comme les menaces de l'ouragan. Dans le malheur ainsi que dans la gloire, dans les inspirations du génie comme dans les transports de la démence, Agobar, parmi les mortels, est toujours l'homme extraordinaire, est toujours le géant superbe.

Soudain il tire son glaive.... Alaor effrayé s'élance, et l'arrache de ses mains. « — Qui » es-tu? dit le Renégat tout-à-fait égaré. » Enfant! ôte-toi de ces lieux!... Vois-tu » près de Faldis égorgé ce cadavre san- » glant couché sur la bruyère? c'est Tu-

» rial... Cette femme morte roulant entre
» ces vagues ? c'est Anathilde. Ainsi finis-
» sent ceux qui me sont dévoués. Un tel
» destin te charme-t-il ? suis aussi leurs
» traces.... Aime-moi. »

D'un rire affreux il accompagne ces mots. « — Agobar, tu me fais trembler !...
» s'écrie Alaor éperdu. — Trembler !... ré-
» pète le Renégat ; compagnon d'Agobar !
» attends. Cette heure ne peut être la
» tienne, ton tour n'est point encore venu.

» — Mon ami ! mon frère ! dit le sarrasin
» désespéré : eh quoi ! ton cœur ne te dit
» plus qu'à tes côtés est Alaor ! et moi
» aussi tu me repousses !.... tu n'as plus de
» pitié pour moi !...

» — Qui me parle ici de pitié !... inter-
» rompt le fils de Thierri : la pitié !... voilà ma
» réponse.... » Et saisissant le guerrier fidèle qu'il ne reconnaît plus, il le pousse avec violence et le renverse contre un rocher.

La tête du jeune musulman a frappé l'angle de la pierre, et le sang a jailli de son front. Cet aspect rappelle Agobar à lui-même. Le moment de démence a passé.

Il relève son cher Alaor, l'appelle des noms les plus tendres; mais, hélas! devenu sourd à sa voix, Alaor ne lui répond plus.

Se persuadant qu'il a cessé de vivre :

« — Je l'ai tué! s'écrie le Renégat. Après
» l'apostasie, le meurtre.... cette route m'é-
» tait tracée : après le meurtre, le suicide....
» et ma carrière sera pleine. »

Aussitôt il déchire avec fureur les appareils qui couvraient ses nombreuses blessures. Son sang bouillonnant dans ses veines en jaillit avec impétuosité; ses pieds défaillans ne le soutiennent plus : il tombe non loin de son ami fidèle; et son œil se ferme à la clarté du jour.

Vers la huitième heure du soir il revient à l'existence; il rouvre sa paupière, et regarde autour de lui. O surprise! il se trouve transporté sous la chaumière d'un bûcheron, et sur un misérable grabat : d'où vient qu'il pousse un cri de joie?.... Alaor veille auprès de lui.

Au milieu des montagnes, le sarrasin avait le premier recouvré l'usage de ses

sens. Voyant son ami prêt à rendre le dernier soupir, il avait rempli l'air de ses cris. Un bûcheron était accouru, et compatissant à sa peine, lui avait offert sa cabane voisine : Agobar y avait été porté par eux ; et leurs soins empressés l'avaient retiré de la tombe.

La faiblesse du prince est extrême. La quantité de sang qu'il a perdue l'a entièrement privé de ses forces. Alaor ne redoute pour lui que le retour de ses souvenirs et la violence de sa pensée. Il nie au prince repentant et désolé qu'il ait été par lui renversé contre un rocher : il attribue l'accident à sa propre maladresse, et finit par en convaincre son ami ; puis cherchant à détruire l'impression terrible qu'a laissée dans son ame le récit du montagnard, il révoque en doute les scènes que ce voyageur leur a racontées. Il s'efforce de lui persuader qu'un faux rapport a pu l'abuser ; il réussit enfin à lui présenter quelqu'espérance dans le présent, et quelque perspective dans l'avenir.

Mais l'imagination fougueuse d'Agobar, agitée par la crainte et par l'incertitude, ne prend plus aucun repos. Forcé de rester inactif lorsqu'il voudrait être parmi ses troupes, il se tourmente et se désespère. Son cerveau s'allume de plus en plus; et l'irritation de ses esprits rend sa guérison impossible. Alaor ne voit plus qu'un seul moyen de rétablir le calme en ses sens, et par là de sauver ses jours; c'est d'aller à la plaine d'Angustura, de s'y assurer par lui-même de l'esprit de l'armée, et d'y soulever contre Athime les légions dévouées d'Agobar.

Il communique son projet au prince, et, par la force de ses raisonnemens, parvient à le lui faire adopter. Il est convenu entre eux qu'Agobar demeurera caché sous la chaumière du bûcheron jusqu'au jour suivant; que cette nuit même Alaor, se procurant un coursier agile, ira au camp des Sarrasins; qu'il s'introduira déguisé jusque sous la tente des guerriers dont le dévouement lui est connu; et qu'à l'aurore naissante, de re-

tour auprès de son frère d'armes, il l'instruira de ce qu'il devra faire.

La nuit étend ses voiles. Le jeune musulman est parti. Il a vivement recommandé son ami aux soins du bûcheron : il vole aux champs d'Angustura.

Se roulant sur sa couche douloureuse comme sur des charbons embrasés, le prince, qu'une fièvre brûlante dévore, appelle vainement le sommeil. En une étable attenante à la cabane est un lit de fougère où le bûcheron dort paisiblement ; et près du foyer une lampe, suspendue au plafond, éclaire le réduit indigent, l'enceinte enfumée, le seul refuge qui reste en ce moment à l'homme de la victoire, à l'auguste descendant de Clovis, au fils des héros et des rois.

Promenant ses regards autour de lui :

« — Horrible solitude ! s'écrie-t-il, quoi !
» rien ici.... rien qu'Agobar et le déses-
» poir ! »

Sa tête appesantie est retombée contre la muraille : « — Alaor ! poursuit-il d'une

» voix gémissante, mon frère, mon ami,
» reviens !.... A la vengeance, à la gloire,
» aux grandeurs, je renonce à tout, hors
» à toi.... Alaor, ne me quitte plus !.....
» Loin de toi je ne saurais vivre. »

Un sommeil plus fatigant encore que l'insomnie vient torturer l'infortuné par d'effroyables visions : il n'est sorti des tourmens réels que pour se débattre avec des tourmens imaginaires : lorsqu'un bruit soudain le réveille. Quel spectacle s'offre à sa vue!...

Sous la cabane, auprès du foyer qu'ils viennent de rallumer, deux soldats musulmans ont cherché momentanément un abri. Glacés par l'air humide de la nuit, ils réchauffent leurs membres engourdis; le bûcheron, tremblant auprès d'eux, s'empresse de les désarmer et de les servir; la voix rauque de ces guerriers et leurs menaces continuelles, redoublent à tout moment son effroi. Féroces bandits de l'armée infidèle, ils s'éloignent chaque nuit et secrètement du corps auquel ils appar-

tiennent, et vont piller au loin les hameaux sans défense et les chaumières isolées. Sur la table du bûcheron, ils ont déposé leur butin, se composant de quelques sommes d'argent et de vivres de toute espèce. Ils se débarrassent de leurs poignards et de leurs cimeterres. Ils se sont préparé un repas; et bravant la loi du prophète, ils s'abreuvent à longs traits des vins et des liqueurs fortes dont ils ont fait abondante provision.

Les brigands n'ont point aperçu le Renégat : la lampe éclaire à peine l'enfoncement où se trouve placé son misérable lit. Poussés par la faim, ils dévorent avec avidité les mets qu'ils se sont apprêtés. La débauche est empreinte sur leurs traits : bientôt leur ivresse est complète, et leur brutale joie s'exhale en chants féroces et discordans. Leur festin achevé :

« — Ami! dit l'un d'eux, sais-tu qu'Ago-
» bar n'a point péri ainsi qu'on nous l'avait
» d'abord annoncé? Le *Renégat* a su échap-
» per à ses ennemis; et dix mille sequins
» sont promis à qui le livrera vivant au no-

» ble et généreux Athime. — Je le savais, » répond l'autre. Puissé-je être l'heureux » mortel à qui la somme sera comptée!

» — Quel monstre que cet Agobar! con- » tinue le premier : il a trahi son pays, il a » déserté ses drapeaux, il a porté la flamme » et le fer parmi ses compatriotes, et de » plus il a renié son Dieu. Non content de » ces premiers crimes, il trahissait aussi » notre calife; il avait de secrètes intelli- » gences avec une princesse des Cévennes » dont il favorisait les armes; il traitait se- » crètement avec nos ennemis; enfin il » comptait se fonder un royaume en France; » et, pour se faire pardonner par sa patrie, il » devait livrer les fidèles guerriers du pro- » phète à la rage des soldats du Christ.

» — L'infâme!.... reprend l'autre musul- » man. Mais aussi comment le calife avait-il » pu donner le commandement de ses ar- » mées à un vil proscrit français? Pouvait-il » croire que l'homme perfide envers des » concitoyens serait loyal envers des étran- » gers!... S'était-il flatté que dans l'ame » d'un *renégat* il pourrait se trouver des

» vertus ! Qu'était la vaillance d'Agobar? » un instinct de férocité. De quoi se com-» posait son génie tant vanté? d'une acti-» vité infernale, d'une témérité sans exem-» ple, et d'une atroce barbarie. Son seul » art était l'imposture; les circonstances » l'ont servi; et ses chefs étaient de grands » hommes. Quant à moi, je ne vois en lui » qu'un transfuge, un *renégat*, un ré-» prouvé.... »

Une exclamation étouffée interrompt l'entretien des mécréans. L'un d'eux se lève, saisit la lampe, et s'avançant vers le réduit enfumé d'où le son lugubre est parti, découvre le lit d'Agobar.

Pour ne plus voir le visage atroce des brigands, le prince a recouvert ses yeux des lambeaux déchirés qui lui servent de draps. L'angoisse de ses souffrances et le feu de la fièvre ont entièrement dérangé sa raison. « — Quel est cet homme?... dit le » sarrasin s'adressant à son hôte effrayé.

» — Un des ouvriers de la forêt, répond » le bûcheron; percé de coups par les ban-

» dits de nos montagnes, il est venu mourir
» sous ce toit. »

Le féroce soldat, sans répondre, arrache les haillons qui lui dérobent la vue du malade expirant, et l'interrogeant d'une voix sépulcrale : « — Misérable chrétien! qui
» es-tu? »

Agobar, les yeux effarés, se redresse sur son séant : ses traits livides et décomposés joignent à l'empreinte de la mort l'affreux aspect de la démence. Il touche à l'heure de l'agonie; et cependant les muscles tendus de sa poitrine et de ses bras nus, l'énergique expression de sa mâle figure, présentent encore l'extérieur d'un athlète redoutable. Une partie de sa personne est dans l'obscurité : la lampe n'éclaire fortement que sa tête pâle et son front menaçant. Son corps, jadis de fer, a conservé l'apparence de la vigueur. Sa main, tachée de sang, se lève pour repousser l'ennemi. Le brigand recule épouvanté... « — Non, s'écrie-t-il,
» cet homme n'est point un bûcheron. »

Puis revenant sur ses pas : « — Encore
» une fois! qui es-tu?... — Qui je suis?...
» répond le prince égaré. Tu le sais bien,

» tu m'as nommé. Je suis Agobar.... le » *Renégat.* »

Le musulman jette un cri de terreur et de surprise; il reconnaît son ancien chef. Le rival d'Athime, le proscrit du calife est entre ses mains et sans défense. Ses vœux ardens sont exaucés. Mais, ô puissance d'un nom célèbre! suprême empire d'un grand homme! le premier mouvement du barbare est un geste respectueux, est un hommage involontaire. L'admiration malgré lui l'enchaîne auprès de sa victime; et, d'abord confus et troublé, devant celui qu'il n'avait jamais abordé qu'en se prosternant, il s'étonne d'être debout.

« — Emparons-nous de lui! s'écrie tout » à coup l'autre sarrasin, et dix mille se- » quins sont à nous. »

Ces mots ont réveillé la sordide avarice du soldat intimidé. Les lâches se précipitent sur leur proie. En vain Agobar lutte avec eux; malgré ses efforts convulsifs, ils parviennent à lier ses pieds et ses mains avec des cordes trouvées dans la cabane. Le vieillard de la forêt a voulu secourir le

malheureux réfugié; mais le poignard des infidèles a brillé... et en lui-même il a senti que ce n'était point à un français, à un chrétien qu'il appartenait de défendre un chef musulman, un *renégat.*

Les brigands, dont le vin a troublé les sens, veulent aussitôt transporter Agobar à leur camp. Sans réfléchir au fardeau pesant dont ils vont se charger, sans songer à la distance qui les sépare d'Angustura, ils font à la hâte une espèce de brancard sur lequel ils attachent leur victime. Puis, sortis de la chaumière du bûcheron, ils redescendent la montagne, font quelques pas encore, et s'égarant de leur route, s'arrêtent accablés de fatigue au bord du torrent de Fontanias.

Là, ne pouvant aller plus loin, ils renoncent à leur impraticable projet de porter seuls le Renégat jusqu'à la plaine où commande Athime. A la poitrine de l'un d'eux un cor est suspendu. Par le son de cet instrument guerrier il peut s'instruire s'il n'est point aux environs un poste musulman. Dans le cas où des Sarrasins se se-

raient enfoncés en ces montagnes, il sera fait une réponse à son appel.

Le soldat a sonné du cor, et son espoir n'est point déçu. Au signal convenu parmi les infidèles une trompette guerrière a répondu. De son bruit éclatant les montagnes ont retenti, et c'est ce même son qui vint au milieu des forêts frapper l'oreille d'Ezilda.

«— Demeure en ces lieux! dit à son compagnon le mécréant satisfait. Veille sur » le *Renégat;* je cours solliciter des renforts, et dans peu de momens, suivi de » plusieurs des nôtres, je serai revenu près » de toi. »

Il dit; et, du côté où la trompette s'est fait entendre, il s'élance rapidement........ L'autre soldat s'assied sur la plage, et bientôt l'a perdu de vue.

Le prince est inanimé. Le temps s'écoule. La fatigue et l'ivresse ayant appesanti la paupière de son gardien, il s'est profondément endormi.

Mais la fraîcheur de la nuit rend au Renégat ses esprits. Le feu de la fièvre com-

mence à s'éteindre. Il revient à lui. Quelle horrible situation!... il doute s'il existe... O surprise nouvelle! non loin les accords d'une harpe se font entendre... une voix s'est élevée, c'est celle de Gondaïr; il reconnaît le chant du barde :

« . . . .
» Ah! tremble! l'oiseau du carnage
» Attend déjà sur le rivage
» Le corps sanglant du *Renégat.* »

Il pousse un long gémissement... Ezilda ne s'était point trompée, c'était bien l'accent d'Agobar que son cœur avait reconnu.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE X.

La vierge des Cévennes n'est plus qu'à peu de distance du torrent de Fontanias : se dirigeant toujours au lieu d'où partit le soupir plaintif qui suivit le chant du prophète, elle écarte les branches d'arbres dont la route est obstruée, et bientôt parvient au rivage.

Là s'offre à sa vue, couché sous un vieux saule, un soldat sarrasin endormi. Non loin, attaché sur un brancard, est un objet ensanglanté présentant l'aspect d'un cadavre. Ezilda s'en approche, se penche vers lui, distingue les traits de la victime, et reconnaît... le *Renégat*.

Cependant Gondaïr, s'arrachant à ses inspirations prophétiques, suit les traces de la princesse; il la rejoint, il est près

d'elle. Alors courbée sur le corps du chef des Musulmans, Ezilda levait au ciel ses mains jointes et tremblantes. « — O mon » Dieu! s'écrie-t-elle, est-il temps encore » de le sauver ?.... »

Elle a posé sa main contre le cœur du héros. « — Agobar! reprend-elle, est-ce » bien là toi ?........ t'ai-je donc perdu pour » toujours!... »

A ces exclamations de désespoir et d'amour, qui peindrait l'étonnement du vieillard .... En croira-t-il ses yeux et son oreille!...... Quoi! l'héroïne des Chrétiens était l'amante du *Renégat!*

C'est dans les grandes occasions que se déploient les grands caractères. Le moment des périls extrêmes est celui des résolutions hardies. La fille de Théobert a reconnu qu'Agobar existait encore, et qu'il était possible de le sauver. Elle ne perd point des momens précieux en explications imprudentes, en lamentations inutiles : elle se relève, et s'adressant au barde interdit dont elle devine les pensées : « — Gondaïr! lui

» dit-elle, ma vie et mon cœur vous sont
» connus. Jamais, vous le savez, aucune
» parole de mensonge n'échappa de mes lè-
» vres. Eh bien ! cet homme est mon époux.
» — Lui, votre époux!... le *Renégat!*
» — Ne révélez jamais le secret que je vais
» déposer en votre sein. Apprenez que Clo-
» domir est devant vous, et qu'une incon-
» cevable fatalité a fait du fils de Thierri le
» chef des armées infidèles.
» — Grand Dieu! se pourrait-il!... Ago-
» bar.... — Est votre monarque et mon
» époux : et notre devoir est de le sauver.
» Mais ne consumons point le temps en pa-
» roles. Votre bateau est sous la grotte voi-
» sine, menez-le-moi sur cette rive. Il peut
» contenir, m'avez-vous dit, deux per-
» sonnes; seule, je conduirai cette nacelle
» où nous allons placer le prince. Forcé
» de me quitter, ne craignez rien pour moi.
» En cet évènement la main de la Provi-
» dence est visible; son ordre et ses des-
» seins sont marqués; elle me trace ma
» conduite, elle dirigera votre barque. En-

» levons Agobar d'ici; le Tout-Puissant
» fera le reste. »

L'inspirée des Gaules a parlé. Le vieux de la roche noire, accoutumé depuis longtemps à considérer sa souveraine comme une envoyée du Seigneur, croirait presque commettre un sacrilége en doutant de sa mission divine. Il se prosterne humblement devant les mystères dont elle soulève à demi les voiles ; et se soumet à ses volontés comme aux ordres de l'Eternel.

Prêt à se rendre à la grotte où la nacelle est amarrée : « —Si pendant mon absence,
» dit-il, le garde endormi s'éveillait?.....
» — Allez et revenez sans crainte, ré-
» pond la fille des prodiges. Une voix secrète
» me rassure; il ne se réveillera point. »

Tandis que Gondaïr amène la barque au rivage, Ezilda jette sur le front d'Agobar quelques gouttes de l'eau du torrent; elle coupe les cordes qui liaient ses membres et l'attachaient au fatal brancard; et d'une voix plaintive elle l'appelle.

Le fils de Thierri revoit la clarté du jour;

il soulève sa tête; et son premier regard rencontre le regard d'Ezilda. Pendant plusieurs instans il est sans souvenirs et sans douleurs : ses souffrances ont momentanément cessé; et dans tout son être le calme le plus doux succède aux plus horribles angoisses. Telle que l'ange gracieux des ineffables visions, la princesse, en le soutenant, semble l'environner des secourables faveurs d'une atmosphère nouvelle, d'une terre purifiée. Tout est enchantemens autour d'elle. Son accent est l'harmonieux soupir des célestes amours; et son souffle, portant la vie, est le parfum du nouvel Éden.

« — Où suis-je! dit le héros troublé sans » s'expliquer ses propres paroles; ai-je » quitté l'infernal séjour?... Que vois-je! » Ezilda près de moi!... Serais-je aux portes » des palais de gloire?....

» — Mérites-tu qu'on te les ouvre!... lui » répond une voix chérie. — Où tu es on » est dans les cieux, interrompt le prince; » où tu frapperas pour moi, j'entrerai.

» — Que Dieu t'entende et nous re-

» çoive ! s'écrie l'héroïne avec feu. Su-
» prême arbitre des destins ! faites qu'il ait
» prophétisé ! »

Gondaïr est de retour, et la nacelle les attend. « — Fuyez ! dit le vieux des mon-
» tagnes, j'entends au loin des voix con-
» fuses. L'ennemi peut-être s'approche. »

Il dit ; parmi les provisions dont il s'était muni pour le voyage d'Ezilda, se trouve une liqueur fortifiante qui ranime les sens d'Agobar. Aidé par Gondaïr, il se lève lentement, et se traîne jusqu'à la barque. Déjà la princesse est dans la nacelle à ses côtés. Sa main a saisi l'aviron ; et le barde, en détachant la corde qui les retient encore au rivage, leur adresse un dernier adieu.

« — Vieillard, s'écrie soudain le prince,
» arrêtez !... Au nom de celle qui prend
» pitié de mes destins, écoutez ma prière.
» Condamné à mort par Abdérame, et
» poursuivi par la rage d'Athime, je suis
» proscrit, et la trahison m'a ravi ma puis-
» sance ; mais mon ami dévoué, mon frère
» d'armes, Alaor ne m'a point délaissé.

» Cette nuit il ne s'est éloigné de moi que
» pour s'occuper de mon salut. Ce matin
» il doit venir me retrouver dans cette
» cabane de bûcheron qu'à travers les
» arbres nous apercevons d'ici. Allez l'at-
» tendre sous ce toit rustique, dites-lui com-
» ment Ezilda m'a sauvé. Qu'il sache par
» vous en quelle retraite cette barque va
» me conduire, et qu'il puisse venir m'y
» rejoindre. Vous rendrez-vous à mes vœux?
» Me le promettez-vous? »

Gondaïr hésite à répondre. Son silence équivaut à un refus. Le héros, cherchant par la force de son ame à suppléer à la faiblesse de son corps, veut s'élancer aussitôt de la barque; mais son effort est impuissant.

« — Non, reprend-il avec l'accent du
» désespoir, je ne quitterai point ainsi mon
» fidèle Alaor. J'aime mieux me remettre
» entre les mains d'Athime, me jeter au
» fond du torrent, que l'abandonner avec
» cette lâche indifférence. Qu'on me sorte
» de ce bateau! Laissez-moi, cruels!.. lais-
» sez-moi!

» — C'est votre roi, c'est mon époux,

» dit à voix basse la princesse au vieux de » la roche noire; » et son doux regard le supplie...

« — Je n'ai point une autre nacelle, ré» pond le barde ébranlé; maintenant par » où vous rejoindre?

» — Par le pic de Fontanias; entre les » gouffres de la montagne il est un passage » possible; indiquez au jeune Alaor la route » que vous avez suivie. »

Gondaïr ne peut résister à l'héroïne.

« — Partez! dit-il au fils de Thierri. Alaor, » j'en fais le serment, saura les lieux où » vous serez. »

Il dit. La barque, livrée aux courans, s'éloigne avec rapidité de la plage, et disparaît derrière les rochers. Alors recommandant les deux époux à la Providence, Gondaïr remonte le sentier de la montagne, et se rend, selon sa promesse, à la demeure du bûcheron.

Dirigé par Ezilda et protégé par l'Eternel, le frêle canot suit le cours de l'onde. Il glisse légèrement sur les eaux, et fuit entre

les saules de la rive. Bientôt au pied d'une des montagnes de Fontanias, le torrent se rétrécit; et l'antre, au sein duquel il va se précipiter, ouvre son arche ténébreuse en face des navigateurs.

S'étant frayé sous la montagne un étroit et sombre passage, il roule son onde mugissante le long d'une voûte humide et caverneuse. Le trajet est court; le courant a peu de sinuosités; il est peu rapide; et, selon le barde des Cévennes, il présente peu de dangers. Néanmoins la princesse ne peut sans effroi plonger sa vue au gouffre obscur où va s'enfoncer la nacelle.

Comme les grottes d'Antiparos, les cavités souterraines de Fontanias sont hérissées de stalactites découpées et de bizarres congélations (1). Des figures colossales, de pe-

---

(1) Voyez, sur ces grottes merveilleuses, Legrand, déjà cité; — Faujas de Saint-Fond; — Gensanne, hist. du Languedoc; — Giraud Soulavie, Hist. nat. des prov. mérid. françaises; — Delille de Salles, Hist. du monde primitif; — Montlosier,

tites pyramides, des colonnes à demi-taillées, des cariatides à demi-sculptées, décorent ces antres spacieux qui par des flambeaux éclairés resplendiraient de mille feux, et sembleraient l'atelier des fées.

La barque de Gondaïr vogue au milieu de ces phénomènes de la nature sans qu'Ezilda puisse les remarquer. Une lueur douteuse, d'obscurs reflets percent seuls et péniblement la froide vapeur des cavernes où des essaims d'oiseaux nocturnes déploient leurs longues ailes noires.

Le fils de Thierri garde le silence. Tant d'événemens divers l'ont frappé successivement, qu'il se croit le jouet de songes incohérens. Ne sachant où il est, ignorant où il va, ne concevant rien à sa nouvelle situation, il ne veut plus ni penser ni réfléchir. Calme en dépit de ses souffrances physi-

---

Essai sur la théorie des Volcans d'Auvergne; — Depping, Merveilles et Beautés de la nature en France; — Bory de Saint-Vincent, Annales des Voyages; — Journal des Savans, 9 sept. 1684.

ques, il paraît convenu avec lui-même de ne plus se débattre ni avec la douleur ni avec la destinée. Que ce soient visions ou réalités qui l'entourent, peu lui importe! Une intelligence cachée dit à son cœur que ce moment ne peut être funeste, puisque c'est Ezilda qui préside à son rêve ou à sa vie.

Enfin une lumière lointaine a brillé. Un air plus doux se glisse sous la voûte cristallisée. L'atmosphère s'épure; l'onde court avec plus de force; le torrent s'élargit. La nacelle s'élance avec rapidité des entrailles de la terre, comme le captif dont le cachot s'ouvre : et le couple persécuté, revoyant le dôme céleste, se trouve sur un sol enchanté.

Ceinte d'une couronne de rochers, la *vallée de Fontanias*, telle qu'une œuvre d'amour et de mystère, s'offre à demi voilée par des ombrages voluptueux. L'azur d'un ciel pur et serein se réfléchit sur le miroir d'un étang limpide, couvert de cygnes et entouré de bosquets fleuris. Là, ja-

dis, des temples de marbre et de porphyre avaient été élevés aux divinités de la Grèce (1); mais des éruptions volcaniques ou des tremblemens de terre avaient en partie renversé ces édifices gracieux; et mêlant les rochers et les ruines, en avaient formé de pittoresques fabriques, qui, magiquement groupées autour du bassin, exposaient, confondues, les œuvres de la nature et de l'art.

Ici des colonnes prismatiques d'un basalte d'ébène veiné de blancs cristaux (1) s'élèvent aussi régulières que les tuyaux des jeux d'orgue d'une basilique : là, des fragmens d'autels, et des restes de statues à

---

(1) Les généraux, consuls et empereurs romains, couvrirent de temples la Septimanie. Le premier qui en fit la conquête, *Fabius*, en éleva deux, l'un à Mars, l'autre à Hercule. *Auguste* s'en fit bâtir à lui-même ainsi qu'à sa femme; et sur ses autels où l'on brûlait de l'encens, on immolait aussi des victimes. (Voyez Grasser. et Guiran., Antiq. nemau. — Andoque Béziers, p. 9 et seq.; — Hard. oper., p. 704; — Gratter, p. 231.)

(1) Faujas de Saint-Fond, Mém. sur le Basalte.

moitié ensevelis par des courans de laves, ressortent de l'écume d'une cataracte.

La douce chaleur des airs, tempérée par une brise rafraîchissante, s'étend harmonieuse et parfumée sur cette contrée délicieuse. Du sommet des rochers calcaires et rougeâtres dont le vallon est entouré, tombe une ligne de cascades semblable à la longue et flottante crinière des blancs coursiers du char romain; en plusieurs endroits leurs ondes éclairées par les premiers feux du jour, et scintillant comme des gerbes d'artifice, tantôt figurent un torrent de lumière, tantôt une pluie de diamans.

Plusieurs ruisseaux, en partageant la pelouse émaillée, roulent leurs nappes de cristal sur un sable à paillettes d'or. Environnant la vallée, des arbres centenaires plantés en longues avenues, portent leurs cimes dans les nuages; et leurs arcades en pointe, telles que les nefs gothiques des monumens sacrés du premier âge, présentent au mortel pieux les cathédrales de la nature.

En un bosquet de jasmins et de citron-

niers, sur un piédestal de marbre, se découvre un lion d'airain qui peut-être à Rome jadis orna le palais des Césars. De sa large gueule tombe une eau vive et pure en une vaste cuve de granit. Là, se sont réunis les pâtres et les bergers de la vallée. Deux époux se rendent en ce moment à l'église de Fontanias dont le clocher s'aperçoit de loin. Leurs familles rassemblées célèbrent la fête nuptiale; et des chants, des danses, des jeux, escortent le couple fortuné.

La blanche tunique des vierges de Fontanias, descendant jusqu'à leurs pieds à la manière des filles de Sion, se drape avec grâce autour d'elles. De simples fleurs des champs placées négligemment et par bouquets entre les boucles de leurs cheveux, couronnent leurs fronts calmes et sereins. Par leur aspect à la fois riant et sévère, gracieux et solennel, elles semblent les vestales de l'antique Rome, ou les prêtresses d'Amathonte.

Pâtres et chasseurs, les montagnards portent un vêtement tigré composé de diverses

peaux de bêtes fauves artistement jointes; et sont, de même que les Scythes, armés de flèches et de carquois. Leurs membres robustes annoncent une mâle vigueur; et leur courage égale leur force. Leur physionomie a quelque chose de tendre et de sauvage, de modeste et d'audacieux qui étonne sans alarmer et charme sans être compris. Intrépides chasseurs, laboureurs industrieux, ils ne connaissent d'autres lois que la volonté des anciens de la solitude, d'autre luxe que celui de la nature, et d'autres joies que leurs amours.

Ezilda regarde, étonnée, les pittoresques habitations éparses au milieu des bocages, les danses lointaines des bergers, et la flèche du pieux ermitage. L'aurore naissante, comme la déité protectrice des habitans de Fontanias, paraît les contempler avec amour; et, de la cime des montagnes, glissant à travers le feuillage ses longs rayons d'or et de pourpre, elle réfléchit sur le bassin de la vallée son ascension majestueuse.

Aux rives où la barque d'Ezilda s'est ar-

rêtée, un vieillard s'avance à pas lents. La princesse est sortie de la nacelle qu'elle attache à l'arbre voisin. Elle vole à la rencontre de l'inconnu.

« — Respectable étranger, dit-elle, pre-
» nez pitié de deux infortunés, de deux
» proscrits qui vous implorent. Ne nous re-
» fusez point un asile en ce séjour de paix
» et de délices. C'est Gondaïr qui pour
» nous sauver nous révéla votre contrée. »

Au nom du prophète de la montagne, un sourire de bienveillance éclaircit le front du vieillard. « — Ne craignez rien, répond
» le sage, ici toutes les portes seront ou-
» vertes aux malheureux qui sans refuge
» viendront au nom de Gondaïr. »

Il dit; et tandis qu'Ezilda lui peint sa reconnaissance, il s'approche de la nacelle, et, d'une main ferme encore, aide Agobar à débarquer. Puis, appelant à lui quelques pâtres, il fait transporter le mourant jusqu'à sa demeure voisine.

La quantité de sang que le prince a perdue, l'excès de ses souffrances en tout

genre, et le trop long manque des secours de l'art, l'ont mis aux portes du tombeau. Le vieillard de Fontanias, le compatissant Roderic, lui prodigue les plus tendres soins. En son propre lit il le place : il lui prépare un breuvage salutaire; il panse lui-même ses blessures : il exprime sur ses plaies le suc des simples précieux dont la vertu lui est connue; et bientôt le fils de Thierri s'endort tranquille et soulagé.

Après un sommeil long et réparateur, l'auguste proscrit se réveille. La princesse est près de lui : il ne se souvient que confusément des événemens passés; mais il reconnaît celle qu'il aime;... rassemblant peu à peu ses souvenirs, il remet quelque ordre dans ses pensées, et prononce ces mots :

« —Quel air pur!.. et quel jour serein!..
» Ezilda, où m'as-tu conduit?

» —Hors de la terre des infidèles; loin
» des guerres et des vengeances; sur un sol
» de paix et d'amour.

» — Y pourrons-nous rester ensemble?
» Rien ne nous séparera-t-il plus ?

» —Rien, dit la princesse, hors ton cœur.

» — Mon cœur !.... répète le héros. Ah !
» pour jamais il est à toi. »

Redoutant pour Agobar toute émotion violente, l'héroïne de Lutève n'ose prolonger l'entretien ; elle lui prescrit le silence et s'éloigne.

Les douces paroles d'Ezilda, les soins empressés de Roderic, l'air salubre de Fontanias, rappellent le prince à la vie : ses blessures se cicatrisent ; ses membres ont retrouvé leur force ; ses maux physiques sont soulagés : son ame est encore à guérir.

Seul un matin avec sa libératrice :

« — Ne nous quittons plus, lui dit-il ; si-
» tôt ma guérison achevée, Ezilda, promets
» d'être à moi !

» — Oui, si tu promets d'être à Dieu. Par
» l'amour reviens aux vertus, par l'amour
» reviens au bonheur.

» — Quoi ! toujours, reprend le guerrier,
» ainsi qu'un obstacle fatal, ton Dieu bar-
» bare...

» — Clodomir ! interrompt la vierge de
» l'accent le plus douloureux ; quoi ! tou-

» jours le même langage!.... Ah, du moins
» par pitié pour moi !.....

» — Pardonne! dit le prince attendri;
» ce sera la dernière fois. Je te le jure, dé-
» sormais je respecterai ta croyance; j'écou-
» terai tes discours chrétiens : hélas! pour
» te répondre et combler tes vœux, que ne
» puis-je parler un langage aussi divin que
» tes accens, aussi pur que tes espérances,
» aussi sublime que ton ame! »

Que ces mots ont doucement retenti au fond du cœur de la princesse! ses efforts ne sont point infructueux : chaque jour, de quelques pas de plus, elle rapproche Agobar de son Dieu. Puisse-t-il bientôt à Fontanias être l'Astolphe de Polméran!

Plusieurs semaines se sont écoulées. Le fils de Thierri a quitté le lit des douleurs; ses yeux pleins d'expression ont repris leur vif éclat : l'Alcide a recouvré sa vigueur martiale et sa mâle beauté. Mais pourquoi souvent, même auprès d'Ezilda, soupire-t-il avec amertume?... Il ne voit point paraître Alaor. Craignant d'affliger son amie,

il lui cache ses tourmens secrets. Qu'il est encore loin d'être heureux!

Tombé du faîte de la puissance, il ne sent que trop en lui-même que le *Renégat*, maintenant, n'est aux yeux de l'univers qu'un être à jamais dégradé. Humilié de sa chute présente, il l'est parfois de ses grandeurs passées. Lorsqu'il retourne aux époques de sa gloire, c'est le désespoir qui l'accable : lorsqu'il revient à la vertu, c'est le remords qui le saisit. De tous côtés sont des supplices; et sous quelque aspect qu'il considère sa position, son cœur est constamment déchiré.

Les puissances du mal reviennent aussi le poursuivre, et combattre en lui Ezilda. S'il était possible que son armée lui fût restée fidèle! si de faux récits l'avaient abusé!... Si les cohortes musulmanes, par l'entremise d'Alaor, rappelaient hautement leur chef!... Son sang bouillonne à ces pensées. Hélas! Agobar, depuis tant d'années, homme de guerre et de carnage, n'ayant eu pour guides que les fureurs et les vengeances, les a pour ainsi dire naturalisées en lui : ces cruels sentimens devenus les

coutumes de sa vie ne peuvent donc en un instant se voir extirpés de son ame.

Les premiers jours de l'arrivée d'Agobar et d'Ezilda, les villageois de Fontanias, cherchant à voir les deux étrangers, avaient témoigné une extrême surprise; mais les explications simples et naturelles des sages qui les gouvernaient avaient entièrement satisfait leur curiosité, et dissipé leur étonnement. Le calme et la joie accoutumés régnaient dans *la vallée heureuse*.

Des tableaux d'innocence et d'amour, des images d'allégresse et de paix frappent continuellement les yeux d'Agobar. Les mœurs patriarcales de la contrée lui rappellent ces peintures de l'âge d'or dont s'enthousiasmait sa jeunesse. Quelquefois, plongé dans d'ineffables rêveries, il lui semblait qu'un pouvoir miraculeux ayant fait remonter son existence aux temps fabuleux de l'antiquité, l'avait passagèrement jeté sur une terre encore vierge et pure. En d'autres momens, il se figurait n'avoir traversé qu'en songe les funestes scènes de sa

gloire; et que, pâtre et chasseur des Ardennes, il n'avait point quitté Polméran.

Les jeux des pâtres de Fontanias exerçant dans la prairie leurs forces, leur légèreté, leur adresse, lui rappellent les premières jouissances de sa vie; il prend part à leurs joies naïves, il s'intéresse à leurs plaisirs. L'ami des fils de la nature n'est plus l'homme de la vengeance.

De même que l'aspect continuel de l'immoralité familiarise avec le crime, et corrompt l'être auquel il s'offre, de même la vertu par degrés épure les mortels qui l'approchent. Agobar, chaque jour et graduellement, revient aux pensées de son jeune âge. Ses mouvemens sont moins impétueux, ses souvenirs sont plus amers. Son langage est moins passionné, ses réflexions sont plus profondes. Pourquoi se plaint-il davantage?... C'est qu'il commence à moins souffrir.

Ezilda l'observe attentivement. Ange de consolations et de paix, sans qu'Agobar ait besoin de lui faire connaître ses maux, elle s'occupe de les guérir : pour toutes les plaies de l'ame, elle a des remèdes efficaces : pour

toutes les irritations de l'esprit, elle a des paroles calmantes. Offrant au coupable la vertu parée de tous ses charmes, elle ôte au remords ses angoisses. Où vont naître les discussions, elle place les sentimens. Rien n'est impossible à l'inspirée. Agobar oublie ses malheurs; la paix redescend en son ame; et bientôt peut-être, à Fontanias, pour être complètement heureux, il ne lui manquera qu'Alaor.

Les volcans dont Fontanias était environné ne vomissaient plus depuis des siècles ces laves de feu qui jadis avaient fendu les rochers, déchiré les montagnes, et ravagé les plaines. Leurs cratères à demi éteints, qui ne lançaient plus maintenant que de légers tourbillons de cendres, étaient éloignés de la vallée, et cachés par un amphithéâtre de sapins et de châtaigniers. Contre la porte de la cabane, assise auprès de Roderic, Ezilda faisait remarquer au héros le spectacle enchanteur du soleil couchant; ses derniers rayons jetaient un voile d'or sur les arbres à tige élancée et à feuilles de dard

dont les montagnes étaient couvertes. En ce moment, les deux époux dont le prêtre de la contrée avait béni l'union le jour même de leur arrivée, s'avancent du côté de leur demeure. Se tenant par la main, tout à l'amour, tout au bonheur, à peine s'aperçoivent-ils que d'autres mortels qu'eux habitent Fontanias. Se livrant sans contrainte à leur innocente joie, à leur tendresse passionnée, ils sont toujours amans, quoique époux. Simples, naturels et sincères, ils laissent voir qu'ils sont heureux. Ils ignorent ces froides, mais nécessaires coutumes de la haute civilisation, qui, comme jalouses de l'aspect du bonheur, établissent des convenances pour comprimer des sentimens, et veulent les formes de l'étiquette à la place des élans du cœur.

A la vue de Roderic et des deux étrangers, les époux se retirent et s'enfoncent dans le bocage. Se dérobant aux regards curieux, ils ont fui.... comme les pensées gracieuses et riantes de l'âge des illusions.

Agobar est vivement ému : le tableau des vraies félicités humaines a passé devant

lui.... Son regard tendre et mélancolique ne peut plus quitter Ezilda... Les teintes du soir couvraient l'horizon ; mais aucun souffle humide et glacial ne s'élevait de la prairie : les vapeurs chaudes et bienfaisantes qui le jour s'exhalaient inaperçues des montagnes volcanisées, la nuit étendaient sur la vallée une atmosphère douce et caressante. Aux chaleurs du jour succédait une température suave et parfumée. On eût dit que des ombrages mystérieux du vallon s'échappaient de tendres soupirs; on eût dit qu'au roulement lointain des cascades, au léger bruissement des feuilles du saule, au joyeux concert des oiseaux, s'harmoniaient des paroles d'innocence et d'amour murmurées dans la solitude.

De tous côtés se faisait sentir cette volupté cachée de la nature, si dangereuse pour les sens. L'air plein d'enivrantes mélodies semblait le philtre des brûlans désirs. Les douces ombres du firmament jetaient sur les bocages à demi voilés ces couleurs vagues et vaporeuses, silencieux appels des plaisirs; et la nature elle-même,

comme en une sorte d'extase, comme en un langoureux délire, semblait ouvrir de toutes parts des sanctuaires à l'amour.

Agobar se lève précipitamment. Saisissant la main d'Ezilda : « — Viens! s'écrie-» t-il, Clodomir t'appelle. »

Et l'entraînant avec force vers les rives embaumées du lac, il a traversé la prairie. Roderic les voit disparaître.

Au bord d'un limpide bassin, sous un bosquet de myrtes et d'orangers, près du lion d'airain de la fontaine, le fils de Thierri s'arrête; deux cygnes plus blancs que le voile neigeux des glaciers, se jouaient mollement à la surface des eaux, et du léger battement de leurs ailes ridaient seuls le cristal de l'onde. Leurs caresses et leurs plaisirs sont encore ceux de l'amour; partout se répètent et se multiplient les tableaux de la volupté.

Le ciel semé d'étoiles brillantes couronnait l'heureuse vallée de son dais d'azur comme d'un pavillon lumineux. Des accords éloignés, une musique champêtre a sou-

dain charmé le bocage : une voix flexible et sonore a fait entendre ce doux chant :

« Heureux qui trouve en sa patrie
» Une amante selon son cœur !
» Point de plaisirs sans une amie !
» Et sans amour point de bonheur !
» Homme ! est-ce pour l'indifférence
» Qu'un Dieu de bonté te forma !...
» Tu n'es entré dans l'existence
» Que du jour où ton cœur aima.

» L'exil, le désert, l'esclavage,
» Ici-bas sont-ils le malheur ?
» Non : l'Élysée est au rivage
» Où l'homme a su trouver un cœur.
» Des rois le pouvoir arbitraire
» D'un amant vaut-il les beaux jours !...
» Ah ! le ciel promis à la terre
» Est l'éternité des amours. »

Le chant a cessé, mais l'air demeure en quelque sorte imprégné de sentimens et d'harmonie. Agobar tient encore la main d'Ezilda. Il contemple avec passion sa libératrice, son amante, son épouse. En cette nuit de tendresse et de mélancolie, en ce lieu de délices et d'ivresse, il est seul avec elle.... et la vierge des Cévennes plus belle que jamais ne respire et ne vit que pour lui.

« — Ezilda ! chère Ezilda ! s'écrie-t-il avec » transport,

» Oui, l'Élysée est au rivage
» Où l'homme a su trouver un cœur.

» O ma bien-aimée !.... en traversant la » vie, j'ai long-temps erré dans des sables » brûlans, sur des grèves desséchées..... » mais enfin je t'ai rencontrée, j'ai trouvé » l'oasis enchantée; je ne la quitte plus, et » j'oublie les colonnes de feu du désert. »

Une larme d'attendrissement a coulé des longues paupières de la princesse. Elle sourit ; son sein est oppressé ; elle n'ose lui répondre. Descendant en son ame pure, il lui semble qu'elle aime trop pour lui parler en ce moment.

Lui montrant les cygnes qui se jouaient sur le bassin : « — Regarde ! continue le » héros ; tout est amour autour de nous. » Ces accords que tu viens d'entendre, cet » air pur et voluptueux, ce ciel serein et » caressant, ces solitudes mystérieuses, rien » ne parle-t-il à ton cœur ?

» — Où tu es, répond Ezilda, m'occupé- » je de ce qui m'entoure!.... je ne vois rien » que Clodomir.

» — Eh bien ! reprend le prince avec sa

» fougue habituelle et tombant à ses genoux,
» connais donc enfin ton empire ! Le fa-
» rouche Agobar, tigre encore indompté,
» homme naguère sans pitié...... le voici,
» tremblant et soumis, prosterné devant
» une femme !... »

Un vif incarnat a coloré les joues de la vierge. Heureuse et pourtant alarmée : « —
» Relève-toi, dit-elle, que me veux-tu ?

» — Ce que je veux !..... répète Agobar
» avec passion ; toi seule, toi tout entière,
» rien que toi.

» Etre adoré ! viens sur mon cœur !......
» viens ! c'est ton époux qui t'implore.
» Toutes les voix de la nature ici te parlent
» pour Clodomir : fais-lui connaître le bon-
» heur ! Qu'il goûte enfin auprès de toi
» toutes les délices de la vie ! O mon Ezilda !
» sois à moi. »

Le guerrier l'entoure de ses bras. « — O
» Clodomir ! dit la princesse, je puis tout
» te sacrifier, tout ici-bas.... hors la vertu.
» Tu n'es pas encore mon époux.

« — Je le suis, interrompt le prince avec
» impétuosité. Nos pères ont uni nos deux

» mains, et je t'ai conduite à l'autel. Cruelle!
» en vain tu me résistes.... le monde entier
» s'écroulant autour de nous n'arrèterait
» point mes transports.... tu dois être.... tu
» seras à moi. »

Son langage est celui du délire. Il ne peut commander plus long-temps à ses sens enivrés. Il presse Ezilda contre son sein..... déjà leurs haleines se confondent.... la volupté les environne.

La princesse a retrouvé son courage; l'amante redevient l'héroïne. Un rosaire à plusieurs rangs suspend à sa poitrine un crucifix d'or. Elle se dégage d'entre les bras du héros, et recule de quelques pas. Puis d'une main saisissant sa croix comme une égide protectrice, et de l'autre repoussant Agobar : « — Téméraire! dit-elle, arrête!..
» Guerrier du camp des Sarrasins, me crois-
» tu fille des harems!.... »

Le geste sévère d'Ezilda, son changement inattendu, son accent ferme et solennel, et son attitude imposante, confondent le prince interdit : ils ont glacé ses sens et dissipé sa fougueuse ivresse.

O puissance de la vertu ! le seul regard d'Ezilda tombé sur Agobar a, comme le contact d'un talisman, triomphé de toutes les magies de l'amour sensuel, et brisé tous les enchantemens de la volupté.

Mais le fils de Thierri, l'homme des extrêmes, ne peut que passer rapidement d'un excès à l'autre : à une tendresse délirante va succéder une fureur insensée. Déjà le plus sombre nuage obscurcit son front courroucé. La vierge des Cévennes le remarque, l'amour revendique ses droits. Inquiète, elle se rapproche de lui ; sa voix a repris ses caressantes inflexions, sa céleste suavité : « — Clodomir, dit-elle, » m'aimes-tu ? »

Le prince surpris relève les yeux sur elle; et de celle qu'il allait repousser à son tour, il ne peut plus détourner sa vue. Enveloppée de ses voiles blancs comme d'une nuée d'innocence, Ezilda du milieu d'un bocage enchanté lui tendait sa main virginale. Sous le feuillage, à travers les ombres, ses formes se dessinent presque aériennes, sa beauté resplendit presque

idéale. Une telle atmosphère de pureté l'entoure, que des profondeurs de l'éther on eût dit qu'entr'ouvrant les cieux, les esprits du séjour divin la saluaient de leurs regards.

« — Si je t'aime !... s'écrie Agobar : au-
» tant que l'homme peut aimer.

» — Vois la flèche de cet ermitage ! dit
» Ezilda. Si véritablement j'ai ton cœur,
» là, demain je puis être à toi.

» — N'ai-je point reçu ton anneau? re-
» prend avec feu le guerrier ; à la chapelle
» royale de Lutèce ne t'ai-je point engagé
» ma foi ? Que manque-t-il à notre hy-
» men? — La bénédiction nuptiale. — Et
» qui peut ici nous bénir? — Le prêtre de
» Fontanias.

» — Le prêtre de Fontanias!.... répète
» Agobar irrité. Ainsi donc ce sont quel-
» ques paroles mystérieuses, à peine écou-
» tées et comprises, prononcées par un
» inconnu, qui vous paraissent les liens sa-
» crés. Ce ne sont ni les sermens de la fidélité,
» ni les engagemens de l'honneur, qui vous
» semblent les nœuds indissolubles ; ce sont

» quelques rites absurdes, quelques bizarres
» cérémonies.

» — Qu'oses-tu dire !.... interrompt la
» vierge; quoi! tu nommes des *rites absur-*
» *des* ces augustes solennités où noblement
» l'homme et sa compagne viennent, pour
» prononcer leurs sermens, choisir Dieu
» lui-même en son temple comme le seul
» témoin digne d'eux ! A la voix d'un mi-
» nistre saint, lorsque sur deux époux est
» descendue la bénédiction du ciel, deve-
» nus plus dignes d'être heureux, leurs
» cœurs en sont-ils moins aimans !.... Et
» qu'ont-ils donc fait de *bizarre* en s'épu-
» rant par la prière, et plaçant jusqu'à
» leurs amours sous la garde de l'Eter-
» nel ! »

Mais Agobar l'entend à peine. Son ame est chancelante; et un reste de son ancienne irritation contre le culte chrétien se manifeste malgré lui : « — Des prêtres ! s'é-
» crie-t-il ; je fus la victime de ces monstres
» que l'on nomme les ministres saints. Ren-
» fermé dans leurs monastères, Astolphe a
» pu les juger. Je les connais, je les abhorre.

» Non, devant un prêtre, jamais je ne flé-
» chirai le genou.

» — Quelques ministres indignes se sont
» offerts à toi, répond la princesse, et tu
» les enveloppes tous de la même haine,
» comme s'ils avaient tous les mêmes senti-
» mens. Que ne hais-tu aussi tous les guer-
» riers parce que Charles Martel et les siens
» t'ont persécuté ! Que ne rejettes-tu toutes
» les fleurs de la vallée parce qu'il se trouve
» au milieu d'elles quelques plantes em-
» poisonnées !....

» Fils de Thierri ! ce ne sera point devant
» le prêtre qu'à l'autel tu fléchiras le genou,
» ce sera devant l'Arbitre suprême. C'est la
» bénédiction du ciel et non de l'homme
» que nous implorerons. O mon bien-aimé !
» de même qu'au milieu de cette belle na-
» ture je ne voyais que Clodomir, dans le
» saint temple des Chrétiens je ne vois que
» le Tout-Puissant. »

Elle dit; et dans le cœur d'Agobar, aux sombres agitations a succédé le plus doux calme. Il l'écoute en un muet ravissement; et sans être entièrement persuadé, le chef

superbe est subjugué. Ezilda lui paraît si grande, si pure, si sublime, qu'il n'ose par des paroles sacriléges établir une lutte de raisonnemens qui, de la hauteur où elle est parvenue, pourrait la redescendre jusqu'à lui. « — Ah! se dit-il en lui-même, si sa » croyance est une erreur, et mon incré- » dulité la raison, que sa brillante erreur » l'élève! que mon aride raison me rabaisse!.. » Fille des régions merveilleuses, entre nous » quel espace immense!... Que seul je reste » aux rives sombres! demeure aux plaines » éthérées! »

Ce n'est plus le farouche Renégat, ce n'est plus l'homme des blasphèmes; il n'a point encore quitté la route impie que naguères il parcourait à grands pas, mais du moins il s'est arrêté; et tout prêt à l'abandonner, il cherche les voies du Seigneur.

« --Clodomir, que décides-tu? reprend » l'inspirée des Cévennes; te conduirai-je à » la chapelle, ou te rendrai-je ton an- » neau? »

Et sa main tremblante présentait au fils de Thierri la bague nuptiale.

« — Consentir à rompre nos nœuds! re-
» prendre ton anneau!.... Jamais.
» — Suis-moi donc au pied des autels. »
Agobar est prêt à céder : « — Mais le
» prêtre de Fontanias, dit-il, peut-il rece-
» voir dans son église, peut-il admettre à
» son autel, peut-il bénir... un *renégat!*....
» — Rentré dans le temple de Dieu, ré-
» pond énergiquement l'héroïne, tu ne se-
» ras plus *le Renégat*. L'épithète injurieuse
» tombe; et la souillure disparue, l'odieux
» caractère s'efface. L'Eglise se ferme à l'im-
» pie, mais de tout temps le repentir rouvrit
» les portiques sacrés. Il suffit d'un mot, d'un
» soupir, tu redeviens le fils des cieux. Et
» d'un prêtre qu'as-tu à craindre? Comme
» le père de l'enfant prodigue, en te voyant
» venir à lui, il chantera l'hymne du re-
» tour : et du marbre des saints parvis, en
» vrai représentant du Seigneur, il prendra
» part aux joies célestes qui, selon l'écri-
» ture même, fêtent la rentrée du pé-
» cheur. »

Que l'ame d'Agobar est émue !... » — Ce
» n'est plus, continue la princesse avec

» une exaltation nouvelle, ce n'est plus au » fils de Thierri, à l'héritier des rois de » France que j'offre ma main et ma foi; » c'est à Clodomir mort au trône, c'est à » l'Astolphe des Ardennes. Ton sceptre est » perdu pour jamais, aucune pensée am-» bitieuse ne parle donc à mon esprit. Mais » avec toi, si tu le veux, j'aurai acquis plus » que la pourpre, j'aurai l'homme selon » mon cœur.

» Sont-elles donc à regretter les folles » grandeurs de la terre!... Crois-tu que, » ceint du diadême, entouré, comme le » sont tous les potentats, de brigues et de » conspirations, tu trouverais le repos et » le bonheur!... Penses-tu qu'au milieu des » camps, poursuivant l'inconstante vic-» toire, un conquérant soit fortuné!... Près » des trônes sont les abîmes, et près des » succès les désastres. Qu'est-il de plus pe-» sant qu'une couronne lorsque véritable-» ment on la porte! et qu'est-il de plus » honteux lorsqu'on n'en fait qu'une pa-» rure!

» La gloire est un phare enchanté qui

» sans doute éblouit les guerriers ; mais où » conduit ce feu trompeur ?....... Ouvre » l'histoire des grands hommes.

» Admettons même une suite de triom- » phes, et jamais de calamités : oh ! qu'il » faut fatiguer ses jours pour remplir la » terre de son nom !... *N'est-ce que cela !* » s'écriait César, maître de l'Europe con- » quise. La vie de ce romain superbe s'était » passée hors de lui-même ; et cette ame » pleine de gloire soupirait vide de bon- » heur.

» Clodomir, contemple ce vallon !... Re- » traite d'innocence, de tendresse et de » paix, ne vaut-il point ces gouffres agités » qu'on nomme les royales demeures ! ne » vaut-il point ces sanglantes plaines qu'on » appelle les champs d'honneur !... Ah ! » demeurons en ces solitudes : secrètement » je puis y faire transporter toutes les jouis- » sances que procure la fortune. Loin de » la politique des cours, des poignards de » la calomnie, de la perfidie des humains, » nous oublierons les temps d'orage, nous » serons tout aux heures d'amour ; et tan-

» dis que la multitude tumultueuse roulera,
» sur la terre civilisée, une existence con-
» fuse et factice, nous connaîtrons les seuls
» vrais biens ; environnés d'êtres heureux,
» nous ne vivrons que pour aimer. »

Ezilda s'arrête à ces mots. Son héroïsme et sa beauté, son éloquence et ses vertus la sortant du type général de l'espèce humaine, la présentaient au fils de Thierri comme une intelligence supérieure, comme une œuvre intermédiaire entre le mortel et l'archange.

« —Vierge incomparable ! s'écrie-t-il, en
» quelles régions me transportes-tu ?.. Tes su-
» blimes discours sont-ils de l'Eternel ou de
» toi ?.. Quel nouveau monde m'ouvres-tu ?..
» Ange qui m'enlèves à la terre ! non, je ne
» te résiste plus ; j'abjure mon existence
» passée : je suis à toi, c'est être à Dieu.... »

Inexprimable félicité ! la vierge des Cévennes triomphe. Elle a vaincu le Renégat, elle a retrouvé Clodomir. Doucement appuyée sur lui, elle témoigne son bonheur, elle manifeste sa joie. Ah ! lorsque

se dévouant entièrement à celui qu'elle aime, elle renonce au monde pour lui; lorsque pour épouser un proscrit, fuyant les grandeurs et la gloire, elle se dessaisit de tout, c'est elle qui semble tout recevoir. Sublime délicatesse d'une amante! magnanime abnégation!... C'est d'elle que partent tous les sacrifices, et c'est elle qui remercie!....

Ils retournent à la cabane de Roderic. Semblables aux deux époux qu'ils admiraient quelques heures auparavant, ils sont tout à leur mutuelle flamme. Que le temps s'écoule délicieusement! Ils marchent sans suivre aucune route; ils n'ont plus qu'une seule pensée : et le passé comme l'avenir disparaissant à leurs regards se confondent dans l'heureux présent.

Agobar a promis à son amante de se rendre le jour suivant chez le prêtre de Fontanias, et de tout disposer pour leur hymen. Leur existence paraît au moment d'être fixée. Le sort à leurs vœux désormais semble devoir être propice; et retirée sous le toit rustique, la noble fille de Théobert offre au ciel ses actions de grâces.

Hélas! qu'est souvent l'instant de bonheur?.... celui qui précède les regrets : l'avant-coureur paré des souffrances. La vierge des Cévennes s'est endormie dans l'espérance des félicités, elle se réveillera dans l'amertume des douleurs.

A l'aube renaissante, le bruit de la trompette sonore, jusqu'alors inconnu aux pâtres de Fontanias, a fait résonner le vallon. Arraché au sommeil par les brillantes fanfares de la gloire, Agobar se lève étonné. Au son de l'instrument guerrier il a senti battre son cœur. Son ardeur martiale, un instant amortie, se réveille avec une nouvelle violence. Il croit entendre la victoire lui reprocher sa vie oisive. Il redevint Astolphe trop peu de temps pour n'avoir plus rien d'Agobar.

La porte s'ouvre... O nouveaux transports! son frère d'armes lui est rendu. Ce n'est point Alaor fugitif, proscrit, désespéré; c'est Alaor triomphant et radieux. Quel moment pour le Renégat! Secret messager du camp sarrasin, son ami vient le rappeler au commandement de l'armée, à

la gloire et à la vengeance. « — Athime gou-
» verne encore, a dit Alaor, mais les Mu-
» sulmans et leurs chefs, ne le voyant qu'a-
» vec horreur, sont prêts à s'insurger contre
» lui. Ils redemandent tous Agobar : dès
» qu'à leur tête il aura reparu, la foudre
» éclatera sur Athime; et le vainqueur
» d'Angustura, vengé par ses fidèles lé-
» gions, sera plus redouté, plus puissant, et
» plus célèbre que jamais. »

Avec quelle avidité le prince écoute ces récits! Les écrits que porte Alaor attestent les faits qu'il expose; ils sont signés des principaux chefs sarrasins, et lui promettent un triomphe assuré. Ainsi donc un vaste complot secrètement organisé par son ami, et dont le succès est certain, va le rétablir dans toutes ses dignités et dans toute sa gloire : l'armée musulmane l'attend pour tirer aux yeux de l'Europe une éclatante vengeance d'Athime. Son nom, aujourd'hui chargé d'opprobre et honteusement dégradé, demain se relève immortel. S'il le veut, le trône est à lui. Par son extraordinaire chute, son éclipse des champs d'honneur

et son retour à ses armées, l'histoire de sa vie offrira quelques batailles de moins, mais quelques merveilles de plus. Les heures de l'abaissement n'auront qu'ajouté à sa renommée; et les jours de proscription n'auront qu'augmenté sa puissance.

C'en est fait! la vallée de Fontanias a perdu ses enchantemens. Les combats, les fureurs, les vengeances, voilà les pensées d'Agobar. Respirant de nouveau le souffle orageux des passions belliqueuses, il se rejette avec ivresse dans l'élément qui fut sa vie.

Alors, pâle et tremblante, Ezilda se présente à lui. Il baisse ses regards interdits, l'amour parle encore à son ame. « — Clodo- » mir !..» s'écrie-t-elle, et pour la première fois ses pleurs l'empêchent de parler. Elle connaît le fils de Thierri; elle sait d'avance ce qu'il va dire; elle prévoit ce qu'il va faire.

Que de reproches dans l'accent douloureux d'Ezilda !.... que d'éloquence dans ce seul nom de Clodomir auquel nul mot n'est ajouté !.... Sans oser la regarder, le prince

lui répond : « — Je pars... c'est l'honneur » qui l'ordonne.

» — L'honneur ! répète l'héroïne. Ah » cruel ! l'honneur n'est pas plus dans ton ac » tion que l'amour n'était dans ton cœur. »

Le héros éloigne Alaor ; il est seul avec son amante : « — Chère Ezilda, dit-il d'une » voie émue, écoute et tu pardonneras. En » ce jour, déshonoré aux yeux de l'Europe, » proscrit, couvert d'ignominie, je suis in- » digne d'être ton époux. Laisse-moi recon- » quérir ma renommée, et recouvrer ma » gloire, je racheterai tous mes forfaits et » mériterai d'être à toi.

» Mon séjour à Fontanias a pour jamais » changé mon ame ; je ne suis plus le *Re-* » *négat :* si, vengé de mes ennemis, je re- » prends mon ancienne puissance, je ne » ravagerai plus ce royaume ; et, loin de » persécuter les Chrétiens, je terminerai » leurs malheurs.

» Je ne puis ici te dérouler le vaste plan » que j'ai formé ; mais daigne en croire ton » époux, il me fera pardonner mes fautes, il » affranchira la patrie, il pacifiera l'univers.

» Pour quelques instans seulement, adieu, » créature angélique!... Demeure en ces re- » traites paisibles dont j'emporte tous les » souvenirs et d'où je ressors épuré. Aus- » sitôt mes projets exécutés, je reviendrai, » nouvel Astolphe, t'y consacrer ma vie en- » tière. Mon retour aux camps sarrasins fera » époque dans l'histoire. Je saurai prouver » à la terre qu'on peut, élevé au faîte des » grandeurs humaines, les abdiquer toutes » sans regrets. »

Il dit : son accent est celui de la vérité. Dieu peut-être veut sauver la France par celui même qui dut la perdre.

« — Parle maintenant! poursuit Agobar » avec passion, si tu me le permets, je » pars; si tu me le défends, je demeure. »

La princesse va lui répondre et peut-être va l'arrêter, lorsque les janissaires, deputés du camp sarrasin, qui n'avaient point encore pu se jeter aux pieds de leur chef, se précipitent tumultueusement sous le toit rustique où le héros attendait l'arrêt d'Ezilda. Ils viennent de lui préparer à la hâte une sorte de fête triomphale; et leurs trans-

ports immodérés ne sauraient être contenus plus long-temps. Ils le pressent, ils l'environnent, ils l'arrachent malgré lui de la chaumière de Roderic.

Hélas! touché des témoignages d'amour de ses soldats, entouré de leurs acclamations, entraîné lui-même par son cœur, Agobar, porté en triomphe, se laisse enlever à l'heureuse vallée... Ezilda s'est élancée de la cabane; elle élève sa voix vers Clodomir, mais les trompettes et les fanfares couvrent les accens de la vierge.

Surpris de ces pompes inconnues, de ce cortége belliqueux, de ces bruyantes harmonies, les habitans de Fontanias se rassemblent autour d'Agobar; ils suivent, ravis d'admiration, cette marche de guerriers couverts de brillantes armures, beaux de jeunesse et d'héroïsme, de valeur et d'enthousiasme... Infortunés! pour eux ont fui les jours de paix : désormais leur vallon, connu, ne sera plus *la vallée heureuse.*

Alaor avait redouté l'empire d'Ezilda sur Agobar : il avait craint que la française in-

spirée ne retînt à Fontanias l'auguste descendant de Clovis : ses janissaires et lui avaient en conséquence résolu de le ravir à l'enchanteresse, soit par la ruse, soit par la force. Le succès de leur entreprise a dépassé leurs espérances.

Des cimeterres étincelans et des panaches élevés dérobent la vue d'Agobar à l'héroïne des Cévennes. A peine peut-elle saisir les paroles de tendresse et de consolation que le prince lui adresse en partant. A peine voit-elle les signes d'adieu par lesquels il semble lui promettre un heureux et prochain retour. Il fuit... il traverse la vallée; il gravit les rochers de Fontanias ; il disparaît entre les arbres. Le cœur d'Ezilda ne bat plus qu'à peine : elle s'éloigne de la chaumière. Avec le héros trop aimé l'univers disparaît pour elle ; un nuage obscurcit sa vue .... et, seule au pied d'un antique chêne, elle tombe sur un tertre isolé.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE XI.

O trahison, fille des enfers ! que tes piéges sont trompeurs ! que tes abîmes sont profonds !... Reine des ames dépravées, réjouis-toi ! ta victime s'avance. Agobar croit voler aux triomphes ; et c'est aux supplices qu'il marche.

La nuit même où de la chaumière du bûcheron il se rendit à Angustura, le jeune Alaor, à peine arrivé au camp sarrasin, fut reconnu, arrêté, chargé de chaînes, et conduit devant Athime. Interrogé par le féroce africain sur l'asile du célèbre proscrit, il ne daigna pas même répondre ; et ni la vue des tortures préparées, ni les offres les plus séduisantes, ni les menaces les plus terribles, n'ébranlèrent un instant son ame.

Athime connaissait les hommes; il eut bientôt jugé le soldat fanatique qui se montrait fier de braver les supplices et de recevoir la mort pour son chef. Il eut bientôt reconnu l'inutilité de ses efforts pour lui arracher ses secrets; et le lâche, afin de s'emparer de son ennemi, recourant à l'artifice, ourdit la trame la plus noire.

Alaor, par ordre d'Athime, est jeté dans d'obscurs cachots. Là, on lui lit son arrêt de mort. Attaché nu contre un poteau, il doit mourir percé de flèches, à moins qu'il ne livre Agobar au représentant d'Abdérame.

C'est dans les souterrains d'un château fort nommé *Miltaïd*, entre les Cévennes et Angustura, qu'Alaor se trouve enfermé. Le guerrier maure qui l'occupe est l'un des plus puissans chefs de l'armée : on le nomme *Mohamud;* il est à la tête d'une des plus fortes divisions du camp; et son ame est aussi barbare, aussi fourbe que celle d'Athime.

L'ami du fils de Thierri attendait la mort, lorsque Mohamud descend mysté-

rieusement en son cachot. Après mille précautions perfides pour qu'une intelligence entre eux ne soit point soupçonnée, après mille feintes mesures de sûreté, le traître lui adresse ces mots :

« — Noble sarrasin ! ton héroïque fer-
» meté, ton sublime dévouement, t'ont
» gagné mon cœur à jamais. Je t'ai jugé, je
» t'ai admiré, et je viens me confier à toi.

» Digne frère d'armes d'un héros ! ap-
» prends que je hais Athime autant que
» toi, que l'armée l'abhorre, et que tous
» nos chefs n'attendent qu'un moment fa-
» vorable pour secouer le joug de ce mons-
» tre et rappeler au pouvoir suprême l'im-
» mortel vainqueur d'Angustura.

» J'ai sous mes ordres de nombreuses
» cohortes, et je commande en ce château
» fort. L'infâme envoyé du calife qui m'a
» ordonné ton trépas, croit ses ordres exé-
» cutés : mais il ne suffit point de te sauver,
» il faut purger la terre d'Athime, il faut
» venger l'homme de la gloire, il faut re-
» couvrer Agobar. »

Parlant ensuite avec enthousiasme du héros de l'Ibérie, il répand des larmes sur les maux qu'il a dû souffrir, et vomit contre son rival les imprécations de la haine.

Elevé pour les trahisons et consommé dans l'art de feindre, Mohamud, sans beaucoup d'efforts, a persuadé son captif. Pendant quelque temps, chaque nuit, ensemble et secrètement, ils organisent le complot qui doit rendre Agobar à l'armée. Plusieurs autres chefs aussi traîtres que Mohamud se réunissent dans la prison. Après de longs entretiens, après des protestations solennelles, le plan de la conspiration est arrêté. Alaor, qu'Athime croit dans la tombe, échappera de sa demeure souterraine, se rendra aux lieux où s'est réfugié Agobar, lui remettra l'écrit authentique des chefs du complot, et suivi de janissaires dévoués, le ramènera au château de Miltaïd. Là, reconnu de la division de Mohamud, le héros lèvera l'étendard de la révolte. Les autres bataillons musulmans, soumis aux guerriers dont Alaor a

ouï les sermens, en foule accourront à lui. L'armée entière, d'un accord unanime, le saluera de ses acclamations; et, maître de son ennemi, Agobar, triomphant et vengé, recouvrera son rang et sa gloire.

Comment n'être point abusé par d'aussi perfides manœuvres!.... En cette trame imaginaire, tout est séductions et vraisemblance. L'art le plus raffiné, l'intrigue la plus adroite a disposé la trahison. L'ame héroïque et magnanime d'Alaor n'eût pas même admis la possibilité d'une déloyauté semblable. Mohamud a brisé ses fers, et l'a fait évader du manoir: pour inspirer plus de confiance encore à ses victimes, il a choisi, parmi ses janissaires, des soldats qu'il sait être dévoués à leur ancien chef: et ces enthousiastes guerriers, trompés comme l'élève d'Agobar, vont servir d'instrumens au crime.

Sorti de Miltaïd avec sa troupe, Alaor vole à la demeure du bûcheron: il ne doute point qu'il n'y retrouve son ami, ou du moins qu'il n'y apprenne en quel séjour il s'est retiré. Il arrive à la chaumière: écar-

tant ses soldats, il y entre seul; le fils de Thierri n'y est plus; mais fidèle à sa promesse, le vieux de la roche noire l'habite.

Instruit par Gondaïr de la retraite d'Agobar, Alaor, sans révéler aucun de ses secrets, se fait indiquer en ses plus petits détails le chemin périlleux qui, parmi les gouffres de la montagne volcanisée, peut le conduire à Fontanias.... puis il rejoint ses compagnons.

Hélas ! il ne suivit que trop bien la route tracée par le barde; il surmonta tous les obstacles; et pour le malheur d'Agobar, il découvrit la vallée heureuse.

Le prince et sa garde fidèle sont déjà loin de Fontanias. Ils ont atteint le sommet de la montagne redoutée. Quelle région de bouleversemens et de désolations se déroule à leur vue ! nul arbre, nulle plante, aucune végétation; chaque pas leur offre un abîme, et chaque abîme une fournaise. Ici, des cascades de laves ont jadis et confusément roulé de rochers en ro-

chers. Là, les basaltes, ayant entassé dans tous les sens leurs longues colonnes prismatiques, imitent des ruines de tours, d'obélisques, de bâtimens et de clochers. A travers une fumée infecte et rougeâtre, exhalée des crevasses du sol, en ce désert de feux, de cendres et de scories, le héros, avec horreur, croit voir une ville infernale, évacuée par les démons (1).

Suffoqué par les vapeurs sulfureuses de cette contrée frappée d'anathème, il marche guidé par Alaor. La terre mugit autour d'eux; et la lave, quoique refroidie, les repousse en brûlant leurs pieds. Depuis long-temps le cratère de ces nombreux volcans ne lance plus de fleuves embrasés : plus d'explosions, plus d'incendies; mais le foyer souterrain fermente encore : sous les rochers l'orage gronde; et la mort, toujours menaçante, est là, loin de toute existence, en son royaume silencieux.

---

(1) Voyez, sur ces horreurs sublimes, tous les auteurs que j'ai déjà cités.

Après mille dangers, les guerriers voyageurs échappent aux gouffres brûlans qu'il leur a fallu côtoyer; cependant deux soldats ont péri, étouffés par les exhalaisons volcaniques; et leur trépas a consterné les janissaires. Ils redescendent enfin des montagnes; et sous l'ombrage des forêts, au bord d'une claire fontaine, ils se reposent quelques heures.

Agobar continue sa route. Craignant des rencontres funestes, évitant les chemins frayés, il n'avance que lentement. Alaor observe son chef, et a peine à le reconnaître. Le fils de Thierri, naguères impatient et fougueux, aujourd'hui pensif et glacé, n'est point occupé de sa troupe. Plus il s'éloigne de Fontanias, et plus sa tristesse redouble : il lui semble qu'il abandonne les vertus, la paix et la vie. L'image de la vierge des Cévennes s'offre à chaque instant à ses yeux comme le souvenir déchirant d'une félicité perdue. La gloire vers laquelle on l'entraîne ne lui paraît plus qu'un fantôme couvert de funèbres

linceuls. Il est en lutte avec lui-même; l'homme d'Ezilda combat l'homme des Sarrasins : ses regrets et son espérance, ses actions et ses sentimens, rien en lui n'est en harmonie.

Son frère d'armes cherche à distraire ses pensées, à l'arracher à ses réflexions; il lui rappelle ses victoires, lui promet de nouveaux lauriers: le prince ne l'écoute point. Le jeune musulman change de sujet d'entretien; il peint son zèle et sa tendresse, Agobar ne lui répond rien. Oh! qu'en lui-même il doit souffrir, puisque la douce voix d'Alaor frappe vainement à son cœur!

Cependant, fier d'être le soutien du héros de l'Ibérie, Alaor songe avec orgueil que le vainqueur d'Angustura, l'homme admiré de l'univers, va remonter par son secours au plus haut degré de la gloire. Sans la tristesse de son chef, sa joie et son enthousiasme égaleraient son dévouement.

Au coucher du soleil, les voyageurs aperçoivent du côté de l'orient les tourelles de Miltaïd. Le ciel s'était chargé de vapeurs;

et les derniers rayons de l'astre du jour, brisés par des nuées pluvieuses, venaient d'élever une arche de lumière au-dessus du sombre château. Le prince regarde, et tressaille.... Il se rappelle le couvent d'où, couronnée de feux divins, sortit la fille des merveilles. Son ardente imagination se trouble.... il croit voir encore, du milieu du météore, s'avancer vers lui l'inspirée; il lui semble que, s'opposant à son passage, elle lui crie : « — *Agobar ! ne va pas plus loin !* »

Le fils de Thierri s'arrête. « — La nuit » approche, dit Alaor, hâtons-nous, voilà » Miltaïd ! »

Il saisit la main du héros ; et malgré sa résistance il l'entraîne. Ah ! trop malheureux Clodomir ! que n'écoutes-tu la voix secrète qui te parle : demeure ! il en est temps encore... Ezilda se fait entendre à ton ame. Ecoute !... Protectrice invisible, elle te crie : « — *Agobar ! ne va pas plus loin !* »

Vaine espérance ! la fatalité l'emporte. Le prince et ses janissaires sont sous les murs de Miltaïd. Les ombres ont rapidement remplacé la lumière. Près du château, sur

une immense plaine, se déploie le camp de Mohamud, dont les feux allumés s'élèvent aux cieux en tourbillonnant. Les cris des sentinelles, le mouvement confus des bataillons et le roulement des chariots de guerre, se mêlant aux hennissemens des coursiers et aux sons aigus de la trompette, formaient je ne sais quelle harmonie nocturne et sauvage qu'Agobar eût écoutée jadis avec ivresse, et qu'il ne retrouve plus qu'avec effroi. Ces ténèbres peuplées l'étonnent et le repoussent. Le désordre de ces champs hérissés de troupes, ces nuages de fumée qui couvrent l'air, ces ordres rauques et discords qui n'ont rien d'humain que le son, cette réunion d'hommes de sang aiguisant les armes du meurtre, tout lui paraît barbare et sinistre. Ces images lui sont-elles donc nouvelles ?.... Ces objets ont-ils donc changé ?.... non ; mais son cœur n'est plus le même.

Selon le plan qu'ils ont adopté, le chef et son escorte passent rapidement les premiers postes, ainsi qu'une troupe détachée ren-

trant d'une expédition secrète. Arrivés au pont-levis, ils sonnent du cor : les portes s'ouvrent aussitôt ; le pont se baisse devant eux : le prince est sous la voûte perfide où l'appelle la trahison. Il s'avance d'un pas assuré à travers une haie de piques et de lances. Avec fracas derrière lui le pont-levis qu'on relevait est retombé comme la hache d'un échafaud..... Présage affreux !.... C'en est fait du héros célèbre, du descendant de Mérovée ! Agobar s'est livré lui-même, il n'est plus pour lui de salut.

Il demande aux gardes du fort d'être conduit à Mohamud. Par des guichets mal éclairés, par de longs corridors étroits, et par d'innombrables détours, on le guide mystérieusement à la grande galerie du manoir. A l'entrée de cette salle d'armes, le prince, se tournant vers Alaor, s'aperçoit qu'on l'a séparé de ses fidèles janissaires ; mais son ami n'en paraît nullement étonné : la jeunesse, comme la vertu, est tout espoir et confiance.

L'enceinte immense où se trouve Agobar est pleine de farouches guerriers groupés

sans ordre et tout armés. Leurs visages féroces et basanés sont de l'aspect le plus sinistre. Autour des colonnes qui soutiennent la voûte, ils murmurent à voix basse de sourdes et funestes paroles qu'ils accompagnent d'un rire affreux. Les uns debout contre un brasier au fond de la salle, attisent du fer de leurs piques le feu prêt à s'éteindre. D'autres, s'appuyant contre des candélabres d'airain dressés près des piliers, réveillent la lumière des torches avec la pointe de leurs poignards. Leurs cimeterres nus et levés, tels qu'une forêt mouvante, se projettent le long des murailles de la galerie. A la clarté des flambeaux résineux et du brasier étincelant, leurs turbans rougeâtres, leurs figures livides, leurs barbes noires, leurs homicides ceinturons, les présentent à la pensée comme les personnages monstrueux de quelque scène des enfers, ou comme des fantômes évoqués par les magiciennes de l'abîme.

« — C'est lui! c'est *Agobar!* » s'écrie tout à coup une voix : c'était celle de Mohammed. Un cri féroce parti de toutes les

extrémités de la salle répond au signal du monstre. L'ordre prescrit d'avance est exécuté; les satellites du crime se précipitent sur Agobar et son ami, qui, désarmés et sans défense, sont terrassés à l'instant même et sans avoir pu résister. De lourdes chaînes pressent leurs pieds et leurs mains; on leur prodigue les outrages; et Mohamud s'adressant au prince :

« — Enfin, lui dit-il, ta carrière est terminée. Le ciel lassé de tes forfaits venge » Abdérame et te foudroie : c'est en ces » lieux et par mes mains que la terre sera » délivrée d'un monstre qui l'épouvantait.

» — Mohamud! s'écrie Alaor de l'accent » du plus affreux désespoir, est-ce toi qui » viens de parler!

» — Adolescent faible et crédule! répond » dédaigneusement l'africain, on s'est joué » de ta simplicité. Tu te croyais le chef » d'une ligue, et tu n'étais que l'instrument » d'une trahison. Enfant présomptueux! » quoi donc! au gré de tes desirs tu pen- » sais diriger des hommes!... Enthousiaste » admirateur d'Agobar, en ce fort, au fer

» des bourreaux, toi-même as livré ton » ami. »

Le jeune sarrasin tombe contre un pilier en poussant un cri déchirant. On le croirait frappé de mort, si l'agitation convulsive de ses membres n'attestait qu'il existe encore.

L'inexprimable angoisse d'Alaor rétablit un calme apparent dans l'ame du fils de Thierri : la douleur de son frère d'armes l'affecte plus vivement que la déloyauté de Mohamud. « — Traître!... » dit-il au chef maure, en lui jetant un regard d'indignation.

« — Il te sied bien, interrompt l'agent » d'Athime, de donner à d'autres ce nom! » Qui l'a mieux mérité que toi!.... Vil *re-* » *négat!* le ciel est juste. Celui qui a trahi » son Dieu doit être trahi par les hommes. » Gardes! qu'on les mène aux cachots! »

Les janissaires de Mohamud se saisissent de leurs victimes. Le prince et son ami sont entraînés hors du salon d'armes. Ils descendent les degrés tournans qui conduisent

aux souterrains du manoir. Ils parcourent d'obscures allées caverneuses : de malfaisantes vapeurs y rendent l'air suffocant; et les murailles verdâtres y sont couvertes d'insectes venimeux. Une grille de fer a roulé sur ses gonds : ils se trouvent en une vaste prison dont la longue voûte, soutenue par plusieurs arches, n'est éclairée de loin en loin que par des lampes sépulcrales.

La grille s'est refermée... Avant de laisser seuls les deux captifs : « — Sarrasin!
» dit à l'élève d'Agobar un des agens de
» Mohamud, tu peux te préparer à la mort.
» La sentence d'Athime, prononcée depuis
» long-temps contre toi, sera exécutée ce
» soir même, en cette enceinte, et sous les
» yeux de ton ami. »

Les janissaires se sont éloignés. Morne et saisi d'horreur, Agobar s'assied en silence sur une pierre de son cachot. Ses souffrances sont à leur comble; et pourtant, en son cœur si révolté naguère, il ne sent point redescendre cette fureur contre le destin qui toujours dans l'adversité lui fit blasphémer

l'Éternel. Se résigne-t-il?... rien en lui n'a réveillé le Renégat.

Auteur de tous les maux qui frappent l'auguste proscrit, Alaor craint de s'offrir à son regard et n'ose faire entendre sa voix. Bientôt il va quitter la vie; cette idée ne l'occupe point : avoir perdu le cœur de son ami, voilà la pensée qui l'accable.

A quelque distance d'Agobar, le malheureux tombe à genoux... Il ne peut contenir plus long-temps les expressions de son désespoir. Il a besoin d'ouïr quelques mots de son frère d'armes; il sollicite ses reproches ainsi qu'on implore une grâce. Ce que son prince pourra lui dire ne sera jamais aussi cruel que ce qu'il se dit à lui-même.

« — Agobar! s'écrie-t-il en étendant ses
» bras vers lui : oh! par pitié regarde-moi!...
» une parole avant ma mort! »

Il dit; ses mains chargées de fers, sa figure baignée de larmes, son attitude humble et soumise, sa jeunesse et sa beauté, son repentir et ses souffrances, offrent le plus touchant tableau. « — Approche, ton
» frère t'appelle, répond le fils de Thierri;

» dans ces affreux et derniers momens
» nous avons besoin l'un de l'autre. »

Alaor, à ces mots, se traîne agenouillé jusqu'à lui. Cachant sa tête humiliée dans le manteau de son ami : « — Moi! ton frère!...
» dit l'infortuné : suis-je digne de porter
» ce nom!... Je t'ai tiré de la vallée heu-
» reuse pour te précipiter dans l'abîme, et
» j'ai servi tes assassins. »

Ses sanglots le suffoquent.... il ne peut continuer. « — Ne brise point ainsi mon
» cœur, dit Agobar; je puis résister à mes
» maux, je succomberais à tes douleurs.
» Ne donnons point ce nouveau triomphe
» à nos ennemis. Conservons les forces de
» notre ame. »

Consolé par ce langage affectueux, Alaor relève son visage encore baigné de pleurs :

« — Puisse mon trépas, reprend-il, as-
» souvir la fureur d'Athime! les monstres!
» oseraient-ils immoler le plus célèbre des
» vainqueurs!.... Qu'ils t'épargnent! je
» meurs heureux.

» O mon ami! poursuit-il, pardonne au
» crédule Alaor, pardonne-lui sa fatale er-

» reur!.... Conserve en ton cœur sa mé-
» moire, n'oublie point combien il t'aima;
» et te rappelant quelquefois sa vie, cette
» vie qu'il t'avait consacrée tout entière,
» efface-s-en les derniers jours...

» — Non, répond Agobar; si le malheur
» me condamne à te survivre, je ne saurais
» ni ne voudrais bannir de mon souvenir
» un seul des instans que nous passâmes
» ensemble sur la terre; ils furent tous
» aussi purs que toi : je n'en connus jamais
» de plus doux.

» — Quoi! tu me parles de ta tendresse!
» s'écrie le jeune sarrasin; regarde en quel
» lieu tu te trouves!... Je ne mérite plus
» que ta haine : accable-moi de tes re-
» proches.

» — Des reproches!... qui, moi! jamais,
» interrompt l'illustre captif. O toi dont
» l'amitié jeta de si beaux rayons dans ma
» vie! Charme des journées glorieuses! con-
» solation des jours funèbres! viens dans
» mes bras, viens sur mon cœur. Au lieu
» de reproches à t'adresser, j'ai ma recon-
» naissance à te peindre.

» — Homme généreux ! dit Alaor d'une » voix étouffée, chef magnanime ! j'aurai » compté peu de jours ici-bas, mais qu'ils » furent dignement remplis !... Je te suivis, » et tu m'aimas.

» — Lève-toi donc !... » dit Agobar ; et pour la première fois, depuis les temps de l'innocence, ses yeux laissent couler des larmes.

Alaor est dans ses bras : « — Ainsi donc » tu m'as pardonné ?... — Pardonné !.... ré- » pète le prince. Peux-tu me redire ces » mots ? Jeune et malheureux guerrier ! » n'aurais-tu pas le droit de m'accuser » aussi ! Ne causé-je pas aussi ta perte ! Si » tu ne m'avais dévoué ton existence, ta » tombe ici s'ouvrirait-elle !... »

Des pas lointains se font entendre.... on s'approche... Alaor va mourir. « — Adieu ! » s'écrie-t-il, retombant une fois encore sur » le sein de son frère d'armes ; adieu ! qu'ils » viennent, je suis prêt. Qu'ils me laissent » envisager les supplices qu'ils me prépa- » rent ! mais qu'ils me cachent tes souf-

» frances!.... je ne vois d'horrible dans la » mort que notre séparation. »

La grille s'ouvre... Armés de javelots acérés, les meurtriers s'avancent et s'emparent du condamné. Ils le dépouillent de ses habits, ils l'attachent contre un poteau qui va servir de but à leurs flèches. La victime douce et résignée n'oppose aucune résistance, et d'Agobar seul occupée, ne laisse échapper aucune plainte.

Le héros est hors de lui... l'heure d Alaor va sonner, il frémirait de lui survivre. D'abord, abaissant son orgueil, ô puissance de l'amitié! ce qu'il n'eût jamais fait pour lui-même, il l'essaie pour son ami : Agobar implore et supplie.

Mais bientôt s'apercevant que par un ironique dédain ses prières sont accueillies, que nulle pitié ne parle à l'ame des soldats féroces, il s'interrompt.... Son sang bouillonne; avec l'espoir d'y trouver sa fin, il se jette au milieu des bourreaux; et rassemblant ses forces athlétiques, reprenant cette énergie sauvage qui le rendait si redoutable, il lève ses bras chargés de lourdes chaînes,

et parmi les vils assassins a fait soudain tomber la mort.

Sous ses coups multipliés et vigoureux, les Musulmans autour de lui sont de toutes parts terrassés : il les renverse, les immole, les foule à ses pieds avec rage. Mais hélas! la prison se remplit de nouvelles troupes accourues au bruit du combat. Sans autres armes que ses fers, il ne peut résister longtemps aux cohortes qui l'environnent. N'importe, il les défie, les menace; il ne les compte point, il les frappe. Il braverait en ce moment toutes les légions de Mohamud, toutes les foudres de la terre.

Ses yeux étincellent comme deux météores enflammés : sa taille colossale, sa vaillance héroïque, sa témérité sans exemple, imposent encore aux barbares. Ils ont reculé devant lui. Mohamud alors se présente, il commande à ses janissaires, leur reproche leur lâcheté; et de nouveau, dans la prison, l'horrible lutte recommence.

Retiré contre la muraille, Agobar, accablé de coups, épuisé par tant d'efforts, sent ses forces l'abandonner. Ses pieds s'em-

barrassent dans ses chaînes.... il chancelle : on a pu le saisir ; et par le milieu du corps, on le lie aux crampons de fer qui garnissent les murs du cachot.

Epouvantable barbarie!.... Mohamud ordonne aussitôt le supplice d'Alaor. A la lueur sépulcrale des lampes, le fils de Thierri, sans pouvoir faire un seul mouvement, voit l'atroce exécution. Alaor est au funeste poteau. La blancheur de son corps dépouillé de tout vêtement se détache du milieu des ombres. La perfection de ses formes, la beauté de ses traits, sa résignation, sa jeunesse, rien n'attendrit les meurtriers ; ils s'éloignent de la victime, et leurs javelots vont partir.

Agobar jette un cri.... dont les murs et la voûte de la prison paraissent ébranlés : il vient d'entendre un affreux sifflement, et le corps de l'infortuné s'est offert soudain à ses yeux hérissé de flèches sanglantes.... L'une d'elles a percé le cœur d'Alaor, ce cœur si pur et si dévoué.... La tête du jeune soldat est retombée sur sa poitrine. Ah! puisque son regard ne cherche plus celui

de son frère d'armes, c'est qu'Alaor n'existe plus.

La grille s'est rouverte.... Mohamud et ses janissaires ont quitté le cachot. Odieux raffinement de vengeance! ils laissent devant Agobar le cadavre de son ami.

Est-il dans la langue des peuples des expressions assez fortes pour peindre le désespoir du héros! il est seul et n'a pu mourir. En un délire frénétique, par un effort surnaturel, il arrache le crampon scellé qui le retenait à la muraille, et s'élance vers Alaor : puis retirant les javelots dont il est couvert, il l'entoure encore de ses bras... mais hélas! ce n'est plus que la mort qu'il a pressée contre son sein.

« — O mon frère! s'écrie-t-il, toi qui réu-
» nissais, à tout ce que l'homme a de plus
» magnanime, tout ce que la femme a de
» plus tendre! la voix gémissante de l'amitié
» maintenant passe auprès de toi.... et ton
» cœur ne lui répond plus!.... »

Devant la sanglante dépouille du compagnon de sa gloire passée, il demeure quelques instans debout, immobile, l'œil fixe

et hagard.... « — Le voilà donc, poursuit-il
» d'une voix déchirante et lugubre, l'être
» le plus noble et le plus sensible, le guer-
» rier le plus généreux, cet Alaor qui m'a
» tant aimé!... »

Sa voix expire.... son sang se glace; et contre le pal homicide, il est tombé sans mouvement.

Selon les recommandations expresses d'Athime, qui sans doute réservait Agobar à d'ignominieux supplices, Mohamud a fait respecter les jours du héros. Pendant le combat même de la prison, il avait prescrit aux soldats de ne point attenter à sa vie : hélas! le prince existe encore.

Une semaine s'est écoulée.... Pour décider du sort de son captif, Mohamud attend de nouveaux ordres de son chef. Un messager du camp d'Athime enfin lui porte cet écrit :

« — Demain se livre une bataille décisive;
» je devais conduire en Ibérie le *Renégat*
» chargé de fers, et jusqu'au jour de mon
» départ je comptais le laisser à Miltaïd;
» mais il serait possible que les guerriers de

» Ségorum, avec lesquels Agobar eut tou-
» jours des intelligences secrètes, essayassent
» de le délivrer, ainsi que d'autres prison-
» niers français que recèlent les cachots de
» votre manoir. En conséquence, au reçu
» de cette dépêche, faites transporter Ago-
» bar, et tous les Chrétiens qui sont en
» votre pouvoir, à la pyramide de *Fabius*.
» Si la victoire couronne nos drapeaux,
» vous les ramènerez à Miltaïd; si la fortune
» nous trahit, vous les ferez tous égorger.
» Des captifs gênent une marche, et dans
» une retraite désastreuse, ils nous échap-
» peraient peut-être. Ainsi donc, au cas
» d'un revers, qu'ils expirent sous le poi-
» gnard, et que la mer les engloutisse !... »

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

LIVRE XII.

Que l'homme est à plaindre ici-bas!....... Naître au milieu du vaste cercueil nommé la nature, ne rencontrer que les souffrances sur la route qui mène à la mort, pleurer d'abord les autres, puis être pleuré soi-même, voilà l'humaine destinée.

Ezilda, livrée à ses accablantes pensées, erre seule à Fontanias, telle qu'une ombre silencieuse. Elle a perdu sa sublime énergie; aucune illusion ne charme plus ses sens; avec le fils de Thierri une partie de son existence l'a abandonnée. L'avenir terrestre est pour elle sans espérance, la vie humaine sans mobile et sans but. Dans la destinée d'Agobar elle ne voit plus qu'un drame affreux dont la catastrophe se prépare; la pensée à laquelle toutes ses pen-

sées viennent aboutir est toute amertume et terreur. Abattue et découragée, elle s'essaie à tout oublier. Une morne apathie, une sombre langueur, anéantissent par degrés ses forces physiques et morales. Ses jours, aussi monotones qu'une mer immobile et sans flux, aussi tristes que l'horizon du désert, passent muets et funéraires. Ils se succèdent et s'effacent comme les flots d'un lac sans courans que pousse contre une grève stérile un vent d'hiver sourd et glacé.

Les enchantemens de la vallée se sont évanouis. Ces montagnes, ces rochers, ces bocages, cette onde, ces cygnes, n'offrent plus aux yeux d'Ezilda que des images douloureuses et des souvenirs déchirans. Souvent seule debout contre un des ormes de la prairie, mélancolique comme un regret d'amour, elle passe des heures entières en des rêveries contemplatives. Elle semble admirer la contrée; elle n'a rien observé ni rien vu. Quelquefois ses riantes campagnes obtiennent un regard fugitif. « — Solitude » paisible et pure! se dit-elle alors en son

» cœur, que je t'admirais lorsqu'il te trou-
» vait belle!.... tu fus pour moi *la vallée*
» *heureuse*, mais seulement lorsqu'il était là.

» Zarèle! poursuit l'infortunée, viens
» ici me plaindre à ton tour! J'ai blâmé
» naguère ta flamme... et j'aime aujourd'hui
» comme toi. »

Un soir s'étant approchée du lion d'airain de la fontaine, elle se penche contre un saule et s'aperçoit dans le miroir de la nature. Surprise du changement de ses traits : « — Est-ce bien là moi! se dit-elle.
» Tout m'a donc à la fois quittée... mais que
» m'importe! il ne me voit plus. »

Son visage est baigné de pleurs. Hélas! les cruels feux de l'amour s'alimentent encore par les larmes. Les sentimens passionnés qu'affaiblissent les plaisirs bruyans et que tuent les mondaines joies s'accroissent dans la solitude, et s'exaltent dans l'infortune. Leur élément est la douleur, et leur atmosphère est l'orage.

Lorsque deux cœurs tendres, enthousiastes et fidèles, sont éprouvés par le malheur, plus ils souffrent, et plus ils aiment.

Qu'ils n'aient plus de vœux à former, avec les maux le charme fuit; le bonheur que l'on vient d'atteindre à l'instant même ne l'est plus. Le présent pour l'homme n'est rien; tout s'efforce de lui prouver qu'il n'est fait que pour l'avenir. Ici-bas rien ne le fixe, ne le contente, ni ne lui suffit; perpétuellement il se devance. De la carrière des humains ôtez l'espérance et l'attente, que restera-t-il à la vie!

Ezilda quitte la fontaine. Elle passe auprès du bosquet d'orangers où, la veille de l'arrivée d'Alaor, le fier et sauvage Agobar à ses genoux se prosterna. Cette nuit d'amour et d'ivresse se représente à sa mémoire chargée de ses enchantemens, brûlante d'images passionnées... Mais elles ont fui pour jamais ces heures de tendresse et de délire qui s'écoulèrent chastes et pures sous les berceaux de la volupté. « — Il m'aimait » pourtant!... reprend-elle. C'est ici que sa » bouche même.... Ah Zarèle! tu me l'avais » dit, « *Garde-toi de jamais l'entendre!* »

Elle retourne à sa cabane. Non loin du toit solitaire, de douces voix se font entendre.

Les deux nouveaux époux de Fontanias descendent d'un coteau fleuri. La joie est peinte sur leurs traits. Elle prête l'oreille à leurs chants. C'est l'air chéri de la vallée.

« . . . .
» Oui, l'Élysée est au rivage
» Où l'homme a su trouver un cœur. »

Ces paroles ont brisé son ame. Par une plainte involontaire elle répond à ces accens, et s'éloigne du couple fortuné.

« — Par l'aspect de mes traits flétris, dit » la fille de Théobert, ne troublons point » leur allégresse! ils ont pu découvrir que » j'aime; et tous deux, en voyant mes lar- » mes, trembleraient peut-être pour eux- » mêmes. Ici je ne puis en ce jour apparaître » à d'heureux amans que comme un pré- » sage funeste. »

Au bord du torrent où sa nacelle est amarrée, la vierge des Cévennes s'arrête. Ses yeux inattentifs regardent la caverne, d'où s'échappe une onde agitée, et dont elle parcourut les détours pour arriver à Fontanias. O surprise!... Des sombres pro-

fondeurs du rocher s'élance une barque légère. Un vieillard la guide et s'approche : c'est le barde de la montagne.

Accueilli par une exclamation de joie, Gondaïr débarque à la hâte, et bientôt est près d'Ezilda.

» — Je vous revois, je vous retrouve ! » s'écrie-t-il avec enthousiasme. Dieu du » ciel ! je te remercie.... La voilà ! tu nous » l'as rendue !... Ah ! la France sera sauvée.

» — Que veulent dire ces transports ? » quelle nouvelle venez-vous m'appren- » dre ?

» — Fille des Gaules ! vierge inspirée ! » Charles Martel m'envoie à vous. Une ba- » taille générale décide demain du sort des » Chrétiens et du monde. Malgré les ordres » et les prières de Léodat, les guerriers de » Ségorum refusent de se joindre à l'ennemi » d'Ezilda pour combattre les Sarrasins : » ainsi, désunis et séparés, les défenseurs de » la patrie ne peuvent espérer la victoire. » Vous seule, en reparaissant à l'armée, » pouvez terminer toutes les dissensions,

» rendre le patriotisme à tous les cœurs et
» triompher des infidèles.

» — Et la sentence prononcée contre moi
» par le maire du palais ?...

» — A été publiquement cassée. Charles a
» fait proclamer de toutes parts votre inno-
» cence et son erreur. Il a senti que ce
» moyen seul pouvait lui rendre la confiance
» des troupes ; il a fait publier qu'Ezilda,
» l'héroïne française, était le modèle des ver-
» tus ; que rien n'avait souillé sa gloire ;
» et qu'il la suppliait au nom de la pa-
» trie de venir commander encore aux lé-
» gions de Ségorum. »

Un léger incarnat a coloré les joues pâles de la vierge et ranimé ses traits enchanteurs. Elle se rappelle les trophées de Ségorum et de Labrod ; et son cœur, aux dernières paroles de Gondaïr, a battu comme aux jours d'enthousiasme et de gloire.

Mais son regard s'est tourné vers la chapelle de Fontanias et le vallon qu'elle va quitter. Le tumulte des camps et les pompes guerrières conviennent-ils maintenant à l'état de son ame ? En ses réflexions que dé

souvenirs cruels ! l'illusion passagère se dissipe ; et les nouveaux succès où le destin l'appelle ne lui paraissent plus que de nouvelles épreuves auxquelles le Tout-Puissant la condamne. O variation du cœur humain!... incertain même de ses fugitives sensations, et comme cherchant à se détromper de toute félicité, l'homme souvent, en s'occupant d'une idée heureuse, ne la quitte qu'après en avoir fait une douloureuse pensée.

Ezilda repasse sa vie. C'est en sa carrière de gloire qu'Agobar s'offrit à ses yeux pour troubler à jamais son repos. C'est en s'élançant vers la gloire que le fils de Thierri quitta la route des vertus ; et dans la vallée de Fontanias, c'est encore pour cette fatale gloire qu'il a rejeté le bonheur.

Elle pousse un profond soupir. « — Je » vous suivrai à Ségorum, dit-elle d'une » voix plaintive. J'achèverai ma destinée. » Les tourmens secrets de mon ame vous » alarment, je le vois. Ne craignez rien ; je » saurai vaincre ma douleur ; elle ne doit » accabler que moi. Il ne faut point qu'elle

» nuise à la cause sacrée. J'irai, je réunirai » les fils de la patrie, je leur rappellerai leurs » devoirs. Pourvu qu'ils reconnaissent ma » voix, qu'importe en quel état soit mon cœur!

» — Femme étonnante! interrompt Gondaïr saisi d'admiration, l'Europe a les yeux » sur vous; Charles Martel, abaissant sa » fierté, implore humblement votre se- » cours; jamais plus merveilleux triomphe » ne couronna le front d'une vierge; et pas » une parole de vanité, pas un cri d'orgueil- » leuse joie, en votre magnanime cœur ne » décèlent l'humanité!..

» Mais quoi, poursuit-il avec douleur, re- » grettant les paisibles jours de la solitude, » vous marcheriez au temple de la victoire » aussi triste que le proscrit lorsqu'il se rend » un champ d'exil!... Ah! comment pour- » rez-vous réveiller au cœur d'autrui l'ar- » dente flamme de la gloire, si dans le vôtre » elle est éteinte?

» — Rassurez-vous, dit la princesse, si » Dieu m'a véritablement destinée à sauver » l'Europe chrétienne en affranchissant ma » patrie, il saura m'inspirer encore. Bien

» que je sois aujourd'hui la fleur flétrie de
» Fontanias, je puis être demain l'étoile bril-
» lante de Ségorum. La flamme morte peut
» renaître. Quelquefois d'un phare prêt à
» s'éteindre, le dernier rayon protecteur est
» plus éclatant que jamais.

» Gondaïr, je vais guider encore les en-
» fans des Cévennes. Je n'ai point oublié
» par quels moyens on fait revivre l'hé-
» roïsme guerrier ; j'ai connu ses nobles
» élans, et je sais comment on lui parle. La
» France m'appelle, j'obéis. Poursuivons
» mon orageuse carrière ; accomplissons
» l'ordre des cieux : qu'il me condamne à
» des revers, ou qu'il m'apprête des cou-
» ronnes, je ne vois dans mon avenir que
» des souffrances plus ou moins grandes..
» mais à tout je suis résignée. »

Elle dit ; son cœur déchiré n'attend plus rien de l'existence : se sacrifiant à son pays, en chacun de ses sentimens elle s'offre admirable à la terre. Sa douleur est toute magnanime, son dévouement est tout divin : sa faiblesse même est exaltée, et son abattement est sublime.

« — Quittons ces lieux aujourd'hui » même, reprend le vieux de la roche noire : » à la prochaine aurore nous pourrons être » à Ségorum.

» — Qui commande aux camps sarra- » sins ? dit la vierge d'une voix tremblante. » Devons-nous combattre Agobar ? »

Gondaïr s'attendait depuis long-temps à cette fatale question qu'elle semblait avoir reculée, et qu'elle n'osait aborder. Il sait trop bien quels nouveaux coups sa réponse va lui porter ; il connaît le sort du fils de Thierri, et l'amour secret d'Ezilda.

« — Vous n'aurez point à combattre » Agobar, lui répond-il avec tristesse ; mais » vous aurez à le sauver. Lâchement trahi » par les siens, au pouvoir du féroce Athime, » il est captif en ce moment dans les cachots » de Miltaïd. »

Et le barde de la montagne fait le récit de tous les événemens qui précédèrent et suivirent la prise du célèbre proscrit. Excepté l'affreux supplice d'Alaor, dont il n'a point eu connaissance, il raconte fidè-

lement à l'héroïne des Cévennes les derniers malheurs d'Agobar.

Pendant cette longue narration, la princesse, comme atterrée, n'avait pu prononcer un mot. Sortant tout à coup de cet état d'insensibilité apparente :

« — Partons! s'écrie-t-elle d'un ton solennel et prophétique ; puisqu'Agobar ne » commande plus aux cohortes de l'Ibérie, » c'en est fait des enfans d'Allah !... Les » traîtres se sont perdus eux-mêmes. En » France leur règne est passé. La bannière » de Mahomet recule sanglante vers l'Asie... » de ce jour l'Europe est chrétienne. »

Le visage de la vierge abattue est redevenu celui de l'héroïne inspirée... La joie et le désespoir, assiégeant à la fois son ame, empreignent sur ses traits animés une sorte d'égarement sacré que nulle image ne peut peindre, que nulle expression ne peut rendre.

Elle a fait ses adieux à Roderic. Déjà ses plans sont arrêtés. A la tête de ses légions, se rendant au camp de Charles Martel, elle

ira fondre à l'improviste sur les troupes de Mohamud. Elle préludera à la grande victoire qu'attend l'Europe par la prise de Miltaïd, où plusieurs chevaliers illustres sont prisonniers des Musulmans; et la délivrance d'Agobar précédera celle de la France.

La tristesse et le découragement ont fait place, au fond de son cœur, à l'énergie la plus active. Ce n'est plus seulement pour la patrie qu'elle va combattre, c'est pour arracher son époux à Mohamud et à la mort. Son désespoir est une nouvelle puissance en elle qui rend l'enthousiasme à sa pensée et l'inspiration à son génie.

Les derniers rayons du soleil couvraient d'un rideau de pourpre le sommet des montagnes. Ezilda sort de la chaumière de Roderic; elle va quitter Fontanias. Au moment d'entrer dans la barque de Gondaïr, elle tourne un dernier regard vers la vallée heureuse... C'est là que l'héritier de Clovis revenant au Dieu de ses pères fut près de la conduire à l'autel. Son œil, de loin, cher-

che aux bords du bassin la place même où tous deux seuls... Ah! le reverra-t-elle jamais ce lieu d'amour et de délices où Clodomir fut tout à elle, et la nomma sa bien-aimée!...

D'un mouvement involontaire, d'un geste douloureux, elle salue la rive enchantée que pour toujours peut-être elle fuit. En l'abandonnant, quels regrets!.... Hélas! et c'est là cependant qu'elle-même fut abandonnée!

«—Adieu! dit à voix basse la vierge. Bords » paisibles, vallée heureuse, un instant je » vous ai crus le port où m'attendait ici-bas » le bonheur. Cruel séjour! vous m'avez » trompée comme toutes les choses de la » terre. »

Elle est dans la nacelle. Le barde des Cévennes la guide; le courant est difficile à remonter; Gondaïr rame avec force: la barque est sous l'excavation ténébreuse.

Pendant sa longue traversée, au fond des grottes spacieuses où son pilote erre lentement, la noble fille de Lutève demeure im-

mobile et muette : sa pensée est à Ségorum, et son cœur est à Miltaïd; elle compte les heures avec impatience... Enfin, la nacelle est sortie des flancs obscurs de la montagne, et la princesse est débarquée.

La lune éclaire le firmament; elle guide les voyageurs. Ils quittent les bords du torrent; leur pas est rapide : ils approchent de Ségorum. Ezilda reconnaît les sentiers, les rochers, les forêts où peu de temps auparavant elle passait marchant à l'exil. En ce moment elle parcourt ces mêmes lieux appelée à la victoire. Hélas! et son ame souffre autant au jour triomphant du retour qu'à la triste nuit du départ!

Le char du dieu de la lumière étincelait à l'horizon : de loin, la forteresse de Ségorum apparaît à l'héroïne comme ceinte d'une couronne d'or. A cet aspect, une pensée de gloire s'élève du cœur magnanime d'Ezilda ainsi qu'une aurore intérieure venant aussi revêtir en elle toute image sombre et lugubre de ses radieuses clartés.

Le vent du matin agite, au sommet des remparts, les replis ondoyans de son dra-

peau sans tache. Les instrumens de guerre résonnent : c'est le chant du réveil, ce même chant qui célébrait aux temps anciens la divinité chasseresse amante d'Endymion, et qui, se perpétuant dans les siècles, porte encore le nom de *Diane*.

« — Rentrerons-nous secrètement au » fort? dit Gondaïr à la princesse. Prendrons-nous le chemin couvert qui mène » à la tour de l'orient? — Non, répond l'inspirée; ce n'est plus l'heure des mystères. » Quelle que soit ma répugnance à m'offrir aux applaudissemens des hommes, » puisque le sacrifice de moi-même est utile, » que l'armée entière me voie! »

Le village de Ségorum n'est plus qu'à peu de distance; elle croit y remarquer des préparatifs de fête annonçant une solennité religieuse.

« — Ce jour est d'un favorable augure, » dit le prophète de la montagne, c'est le » huitième de septembre, la nativité de la » Vierge. Vous reparaissez au théâtre de la » gloire le jour où entra dans la vie celle » qui porta le salut des hommes. »

Des créneaux de la citadelle Ezilda vient d'être aperçue. Elle est presque arrivée à la grande entrée de Ségorum. Les sentinelles l'ont reconnue. Aussitôt des cris de bonheur et de triomphe ont couru de postes en postes. L'heureuse nouvelle s'est communiquée à toutes les troupes de la forteresse. Les tambours et les trompettes ont retenti de toutes parts. Les battans de la grande porte s'ouvrent avec fracas; et le prince des Avernes, suivi de ses légions, s'avance à la tête de ses chevaliers au-devant de l'héroïne. Toutes les bannières, toutes les lances se baissent devant la fille des prodiges. Les soldats eux-mêmes, un genou en terre, courbent leurs fronts victorieux. « — Bénie » soit l'envoyée des cieux! crie Léodat » avec transport, bénie soit la vierge guer» rière qui vient au nom du Tout-Puissant! »

A ces mots l'air se couvre des palmes fleuries que lui jettent les montagnards. La terre est jonchée de feuillages. La libératrice des Gaules ne marche que ur des couronnes. Léodat avec peine comprime l'élan de la multitude; chaque soldat veut

voir l'inspirée ; chaque chevalier veut l'approcher ; le désordre est dans tous les rangs comme l'enthousiasme dans tous les cœurs.

Sur les traits d'Ezilda règne un calme à la fois solennel et bienveillant. Elle poursuit sa marche vers la citadelle au bruit des fanfares et des chants belliqueux que couvre le tumulte toujours grossissant de ses admirateurs fanatiques. Une joie presque désordonnée se peint sur les mâles figures des braves de Ségorum ; et l'expression tranquille et céleste du regard de la princesse, sa mélancolique physionomie, ressortant plus sublimes encore du milieu de l'ivresse publique, offrent un contraste angélique aux soldats émerveillés : leurs transports s'accroissent de son calme. On dirait que, spectatrice du triomphe d'autrui, l'héroïne n'est qu'un témoin étranger à la fête. Elle s'est comme séparée d'elle-même ; mais des deux êtres qui la composent, aucun n'est sensible à la gloire. L'épouse de Clodomir n'est qu'à la douleur qui la poursuit, et la vierge libératrice n'est qu'à l'Éternel qui l'inspire.

Ezilda cependant n'est point insensible au brillant accueil de l'armée; plus d'une fois des larmes d'attendrissement ont roulé dans ses yeux. Sous les murailles de Ségorum un instant elle fut prête à s'abandonner à l'émotion involontaire de son ame, lorsque du haut des airs des palmes et des guirlandes pleuvant autour d'elle lui rappelèrent le vainqueur d'Angustura. C'est ainsi que près du temple de Calmor l'enthousiasme guerrier jetait des couronnes au héros; et maintenant où sont ces couronnes ?... Qu'est devenu cet enthousiasme ?.. Le cœur d'Ezilda se resserre; et tandis que les acclamations redoublent autour d'elle :

« — Pompeuses illusions de la gloire ! se
» dit la vierge en elle-même, je puis main-
» tenant vous regarder sans danger : Clo-
» domir vous montre à mes yeux, et je vous
» vois telles que vous êtes. »

Soudain un courrier du camp de Charles Martel arrive à Ségorum. Ses dépêches pressées sont remises à Léodat. La marche triomphale est interrompue. Les trompettes se taisent. Le prince des Avernes apprend

qu'entre les Sarrasins et les Français la bataille vient d'être engagée sur la plaine de *Namorel*, non loin du rivage des mers et de Calmor. Les troupes musulmanes sont innombrables. Charles appelle à son secours les guerriers de Ségorum ; sans eux il voit la France perdue.

A cette nouvelle, répandue parmi les cohortes : « — Que l'usurpateur succombe! » disent les chefs de la forteresse. Le per» fide a-t-il mérité que les Cévennes le dé» fendent? non, que son orgueil soit hu» milié ! qu'il perde son trône et qu'il » périsse !....

» — Peuples vaillans! guerriers fran» çais! s'écrie énergiquement la princesse, » quel langage osez-vous tenir!... En cette » journée terrible, qu'importe qui com» mande à la patrie, notre devoir est de » la sauver. Charles Martel ne nous est » plus rien qu'un nom de guerre et qu'un » mot d'ordre. La France est là, que nous » fait l'homme!

» Le maire du palais en tombant en» traîne la patrie dans sa chute. Si nous

» ne soutenons la colonne du temple, ses » voûtes nous écraseront. Lorsqu'il s'agit » d'affranchir l'univers chrétien, votre » cœur peut-il s'occuper d'injures per- » sonnelles et d'inimitiés particulières ! » Nobles chevaliers ! imitez-moi. Je ne me » souviens d'aucun outrage, et j'ignore ce » qu'est la haine. Il n'est plus pour moi » sur la terre d'autre ennemi que le Sar- » rasin, il est aussi celui de Dieu. Volons » au secours des Chrétiens; aux armes, » milices sacrées !... L'Europe entière es- » père en vous; et nous faisons en ce mo- » ment cause commune avec le ciel. »

D'unanimes cris de vaillance et de guerre répondent à l'appel d'Ezilda. Ses paroles ont paru dictées par Dieu même. A sa voix les chefs obéissent; son vœu devient celui de tous; son nouveau triomphe est complet.

L'héroïne entrée dans le fort s'y repose à peine : elle donne l'ordre du départ; et sur un blanc coursier des vallons de l'Yemen, dont la housse de pourpre et d'or semée de pierreries étincelle aux feux du matin, Ezilda s'élance aux combats.

Par la route de Miltaïd elle se rend à Namorel : elle a communiqué ses plans aux chevaliers de Léodat ; et tous les ont approuvés. Ils approchent du château de Mohamud. Un des montagnards envoyés par la princesse à la découverte revient vers elle en toute hâte. Quelle affreuse nouvelle il apporte !.... Mohamud, par ordre d'Athime, vient d'évacuer Miltaïd. Sa division a dû rejoindre avant l'aurore celles du représentant d'Abdérame. Le chef africain a concentré toutes ses forces à Namorel. Agobar et les prisonniers français ont été dirigés vers les côtes de la Méditerranée défendues par les armées musulmanes ; et le manoir abandonné, livré aux flammes par les Sarrasins, n'est plus que cendres et ruines.

A ce récit l'espoir de sauver Agobar s'éteint dans l'ame d'Ezilda. Une pâleur mortelle couvre son front ; un frisson glacial l'a saisie.... Mais tous les regards sont fixés sur elle... le sort de la terre peut-être dépend de cette heure fatale. La vierge des Cévennes sent qu'elle doit le sacrifice

entier d'elle-même, de ses douleurs comme de son repos, à sa patrie qui l'observe. Dévorant en secret ses larmes, comprimant ses souffrances amères, défendant la plainte à son cœur, elle s'efforce de paraître calme et confiante. Quand la destinée de l'Europe est d'un côté de la balance, de l'autre côté, pour les peuples, que la sienne est d'un faible poids!

Son visage a repris sa sublimité divine : c'est celle, non d'une orgueilleuse puissance, mais d'une complète abnégation. Holocauste volontaire offerte à son pays, elle marche vers le champ de la gloire, comme la fille de Jephté vers le bûcher de la montagne. Etrange situation! au plus haut degré des honneurs, elle est au comble de l'infortune; et, déplorant sa célébrité, elle se regarde avec compassion. Tandis que l'enthousiasme et l'admiration l'escortent, c'est la pitié consolatrice qui seule devrait l'accompagner.

Elle s'éloigne de Miltaïd. Elle suit la route de Namorel; et du dernier roc des

Cévennes, à la troisième heure du soir, elle aperçoit l'immense plaine où la bataille est engagée. Ordonnant une halte, et, reposant un instant ses troupes, elle observe de loin les combats. Charles Martel, soldat infatigable, déploie un génie audacieux, une vaillance admirable. Elle a pu juger ses hauts faits. « — Intrépide héros! » dit-elle en poussant un douloureux sou- » pir : qui défend ainsi sa patrie est digne » de la gouverner. Homme de la gloire, » poursuis! tu seras l'homme de la France.»

Cependant le nombre l'emporte.... L'armée infidèle reçoit continuellement des renforts, et les Francs sont découragés. L'étendard de Mahomet triomphe; les troupes chrétiennes se débandent; et Charles sera forcé de fuir.

A la cime de son rocher, Ézilda se jette à genoux : « — Dieu de miséricorde! dit- » elle, ce jour donna naissance à la mère » du Rédempteur, et dans les annales chré- » tiennes, compte parmi les jours de salut. » En cet heureux anniversaire, viens donc » au secours de ton peuple! Prête tes fou-

» dres à mon bras et ta puissance à ma
» faiblesse ! puis s'il faut, comme aux
» jours antiques, à toute grande solennité
» une victime expiatoire, arbitre du monde,
» me voici ! »

Elle se relève rayonnante.... Elle a saisi son étendard ; une croix d'azur y resplendit au milieu d'un nuage d'or. Elle remonte sur son coursier ; et, s'adressant à ses cohortes : « — Marchons ! crie la vierge in-
» spirée ; le ciel me guide, suivez-moi !
» Français ! l'invincible Agobar n'est plus
» le chef des ennemis : l'Ibérie n'a plus son
» héros.... Chrétiens ! au nom du Tout-
» Puissant je vous annonce la victoire ! »

Charles Martel n'espérait plus aucun secours de Ségorum. Lentement et avec ordre il cherchait à se replier sur les Cévennes, lorsque tout à coup des cris tumultueux s'élèvent de la plaine. O surprise ! à la tête d'une armée belliqueuse une vierge descend des montagnes, et, telle qu'une envoyée céleste, a paru sortir des nuées. Elle est vêtue de blanc ; en sa main est la bannière du Christ ; et le regard fixé

sur elle, Charles, ainsi que Constantin, croit apercevoir dans les airs avec le signe du salut l'annonce écrite du triomphe.

« — *Ezilda, victoire et miracles !* crient » les troupes de Ségorum. — *Ezilda, vic-* » *toire et miracles !* répètent les légions » royales. » A ces bruyantes acclamations, à l'aspect inattendu de la fille des merveilles, une surprise tenant de la consternation a saisi l'armée musulmane. Profitant de cet effroi général, l'héroïne fond sur les Sarrasins suivie de son élite guerrière; et le désordre est dans leurs rangs. Le drapeau flottant d'Ezilda scintille aux rayons du couchant : les vents l'agitent, le replient.... il a pris une forme humaine...Les Sarrasins croient voir au-dessus de la tête de l'inspirée un soldat fantastique qui, créé de vapeurs et de flammes, lance la mort au milieu d'eux.

A l'instant la fortune change. L'armée royale s'est ralliée; persuadée que par l'ange de Ségorum le ciel foudroie les mécréans, elle se précipite avec l'impétuosité de la rage et la certitude du triomphe parmi les Maures épouvantés. Les Sarrasins fuient à

leur tour. Le choc des armes, les plaintes des mourans, les blasphèmes des infidèles et les cris joyeux des Chrétiens se confondent en clameurs sauvages. Des ruisseaux de sang inondent la plaine jonchée de glaives et de cimeterres, de casques et de turbans, de haches et de boucliers, de lances et de javelots. Athime, au fort de la mêlée, meurt frappé par Charles Martel.

Hélas! il a péri trop tard.... L'africain perfide, à l'apparition d'Ezilda, n'avait que trop prévu sa défaite; et le monstre craint de mourir sans s'être vengé d'Agobar. Mohamud est à la pyramide de Fabius. Athime lui a fait tenir l'ordre d'embarquer à la hâte tous les prisonniers français sur un navire qu'à ce dessein il avait envoyé sur la côte. Mohamud conduira en Ibérie tous les captifs.... hors Agobar, qu'il devra poignarder lui-même. Athime veut que le cadavre soit abandonné sur la rive.

C'en est fait des enfans d'Allah! Leurs principaux chefs ne sont plus, la déroute devient générale : la libératrice des Gaules,

exaltant l'esprit de ses troupes, court à travers mille dangers, et semble chercher le trépas comme un jeune héros une amante : mais sur la vierge de Lutève est étendue la main de Dieu. Les flèches passent sans la blesser ; les glaives frappent sans l'atteindre.

La victoire la plus éclatante et la plus décisive couronne les guerriers français. L'Europe chrétienne est sauvée (1). L'armée des infidèles est anéantie ; et l'étendard du faux prophète ne se relèvera plus dans les Gaules.

Le brillant astre, roi des cieux, est à la

---

(1) Il est bien certain que les Arabes, à cette époque, débordés sur toute la terre, eussent envahi l'Europe entière, si la valeur française ne leur eût opposé une barrière puissante. Les Français et Charles Martel peuvent donc, sous ce rapport, être considérés comme les sauveurs du continent : les étrangers eux-mêmes en conviennent. (Voyez Essai sur les croisades, par Heevin, savant professeur de Gottingue.)

fin de sa carrière. Des rangs du chef triomphateur partent des cris d'enthousiasme. Charles, couronné de lauriers, immortalise ce grand jour, qui du royaume de Clovis expulse à jamais l'infidèle. Le héros poursuit les restes de ces cohortes naguère si puissantes, de ces Arabes conquérans maîtres de la moitié du monde, de ces terribles Africains devant lesquels, sans Ezilda, lui-même reculait vaincu cédant en quelque sorte la terre.

Vers le rivage de la mer Ezilda dirige sa course. Elle sait que Mohamud y a dû conduire ses captifs; mais sur quelle côte? ...... elle l'ignore. Effrayé tout à coup par un drapeau sanglant entre lequel ses pieds s'embarrassent, le coursier arabe s'emporte..... Plus rapide que les vents déchaînés, il franchit un espace immense sans que l'héroïne étonnée puisse arrêter son essor impétueux. Ni le frein, ni le mors, ni la voix, ne peuvent retenir l'animal indompté. Il vole en bondissant, infatigable, terrifié; peut-être obéit-il à quelque esprit invisible....., Il a passé comme la foudre, inaperçu, inapprochable.

Les chevaliers de la princesse en vain s'efforcent de la suivre.... Par des routes impraticables, entre des rochers menaçans, l'indocile coursier se glisse et se dérobe à tous les yeux. La fille de Théobert, malgré elle, est enlevée à son armée. En cette course presque surnaturelle, en cette aventure inconcevable, elle croit voir un ordre supérieur qui s'exécute, une puissance invincible qui commande, et les destins qui s'accomplissent. Elle cesse de s'opposer aux fougueuses volontés du coursier. Elle lui livre entièrement les rênes ; et, résignée à tout événement, elle s'abandonne à la Providence.

Déjà les acclamations de guerre et de victoire se perdent au loin dans les airs, et ne parviennent plus jusqu'à elle. Loin du théâtre des combats, son cheval épuisé s'abat. De sa bouche écumante le sang jaillit et coule à flots. Il secoue convulsivement sa crinière hérissée, laisse tomber sa tête sur le sable, cherche ensuite à la relever, ouvre ses naseaux haletans, palpite encore, tressaille et meurt.

Sans avoir été blessée par sa chute, la

princesse s'est relevée. Debout en des lieux inconnus, ne sachant où porter ses pas, elle regarde avec surprise les objets affreux qui l'entourent.

Le ciel s'était couvert d'épaisses nuées; les unes, d'un jaune terne et cuivré, immobiles vers le couchant, jetaient une sorte de lueur cadavéreuse sur la plage déserte; d'autres, d'une couleur olivâtre, traversaient rapidement le zénith sous mille formes effrayantes; et la mer prête à se soulever, mais calme encore vers l'horizon, réfléchissant les teintes livides du firmament, semblait offrir du ciel et des ondes toutes les menaces réunies.

Une rive sauvage hérissée de rochers, un sable aride et brûlant où la végétation expire, quelques arbres rachitiques dispersés çà et là, une nature comme à l'agonie, frappent seuls les regards d'Ezilda. Avant-coureurs d'une tempête, des bruits sourds et sinistres, inexplicables à l'entendement, sortent des cavernes voisines; aucun chantre des airs ne fait entendre sa voix : là, se présentent de la tombe les muettes solennités.

Inquiète et troublée, l'héroïne marche au hasard.... la rougeâtre bruyère qu'elle foule est d'une sanglante couleur; le vent d'Afrique, le *simoun* (1), s'est élevé avec violence; et ses tourbillons orageux remplissent l'atmosphère embrasée de cette poussière du Sahara, de ces atomes dévorans qui, sur les plaines du désert, roulent à flots la destruction. La mer s'agite, elle s'enfle.... et ses vagues avec fureur se poussent les cadavres épars des Sarrasins qui, fuyant le glaive, se sont précipités dans les eaux. La terre exhale une odeur de mort, et s'offre, sous les cieux irrités, comme frappée de réprobation. La trompette des derniers jours se serait-elle donc fait entendre?... la septième coupe est-elle versée?... Ezilda, telle qu'un être

---

(1) (Voyez, sur le *simoun*, lord Biron, tom. 2, p. 15, le Giaour.) Ce vent, que les Arabes appellent *shume*, est si chaud, qu'il fait évaporer l'eau contenue dans les outres. Au désert, on dit que si l'on dressait des tentes pendant qu'il souffle, elles disparaîtraient bientôt sous une montagne de sable. (Montbron, Voyage dans l'Oasis lointaine.)

vivant oublié sur un globe dépeuplé, telle qu'un dernier débris de la nature humaine, erre seule et frappée d'horreur en ces lugubres solitudes.

Mais l'héroïne des Cévennes, en tournant l'angle d'un rocher, aperçoit soudain devant elle le monument de Fabius. Elle reconnaît les lieux où elle se trouve, et ses alarmes se dissipent : l'ouragan dans toute sa rage alors dévastait la contrée; Ezilda sous la pyramide cherche un abri momentané. Elle entre.... O crime! ô désespoir! Quel objet se montre à ses yeux?... Etendu, baigné dans son sang, le corps inanimé d'Agobar.

Elle s'est élancée vers lui... les yeux du prince sont fermés; cependant il existe encore. Les prisonniers de Mohamud, que cette enceinte a renfermés, déjà voguent en pleine mer; et le malheureux Agobar, là poignardé par un monstre, seul, loin de tout secours, expire, abandonné du monde entier.

Agenouillée près du héros, elle soulève sa tête naguère si belle et si martiale. Hélas!

les ombres de la mort couvrent déjà ce front superbe devant qui les grands de la terre se prosternèrent si long-temps.

« — Clodomir! s'est-elle écriée, cher » Clodomir! entends ma voix. »

Déchirant ses vêtemens et le drapeau qu'elle tenait encore, elle cherche à fermer ses blessures... soins inutiles! il demeure sans mouvement. Morne et consternée, les yeux fixés sur la victime :

« — Voilà donc, reprend Ezilda, voilà » le descendant de Clovis, l'héritier du » trône de France, et le vainqueur d'An- » gustura!... Orgueil des conquérans! gloire » humaine! venez sur ces rives funèbres, » venez prendre une horrible leçon. »

Des provisions oubliées par Mohamud sont restées au fond de l'enceinte obscure; Ezilda découvre parmi elles un flacon de vin précieux; et quelques gouttes de cette liqueur retirent enfin de son évanouissement le fils de Thierri. Il rouvre avec effort sa paupière; et comme reprenant les dernières pensées qui l'occupaient lorsqu'il croyait la fermer

pour toujours, il murmure d'une voix sourde ces paroles trop bien connues :

« . . . .
» . . . . l'oiseau du carnage
» Attend déjà sur le rivage
» Le corps sanglant *du Renégat* ! »

Ezilda jette un cri d'horreur; mais le héros ne l'entend point, et ses esprits sont égarés. « — Alaor! mon frère! je te suis, » reprend-il... Mais elle!... il faut que je la » voie; le ciel l'inspire, elle viendra. Ange » de Fontanias! où es-tu!

» — Dieu puissant, sauvez mon époux! » dit l'héroïne au désespoir. Agobar tressaille à ces mots. Il reconnaît la voix chérie.... il aperçoit celle qu'il aime. « — Ezilda! s'est- » il écrié, mon Ezilda! je t'attendais!

» — Tu m'attendais! dit la princesse.

» — Oui, lui répond l'infortuné, non » pour vivre, mais pour mourir. »

Il relève lentement son front décoloré. Ses forces reviennent pour un instant; et ses yeux fixent son amie avec cette expression déchirante qui, sans le secours des paroles, prononce un éternel adieu.

Son regard jadis si brillant se ranime une fois encore, et jamais il ne fut plus tendre. Sur son visage, où la beauté semble triompher des souffrances, l'amour luttait avec la mort : « — O ma bien-aimée ! poursuit-» il, ne plains point mon affreux destin. J'ai » mérité ces rocs déserts, j'ai quitté la vallée » heureuse. »

Ezilda se lève éperdue : « — Tes blessures » ne sont peut-être point mortelles... Si » l'habile secours de l'art... oui, je vole, et » mes cris... — Arrête ! interrompt Agobar ; » qui t'entendra dans ces déserts !... t'éloi-» gner, c'est hâter ma fin. Trois fois le poi-» gnard de Mohamud s'est plongé dans mon » sein ; et je sais jusqu'où le fer a pénétré : » rien ne peut me sauver la vie, mais je puis » un instant encore te voir, te parler et » t'entendre... Ne me prive pas de ces der-» nières félicités ! Mon épouse ! mon Ezilda ! » dans tes bras laisse-moi mourir ! reste au-» près de moi, ta présence enlève au tom-» beau ses horreurs. »

Les cheveux épars et les vêtemens déchirés, la vierge retombe à genoux : elle ne

voit que trop aussi qu'il n'a plus qu'un moment à vivre. Elle réchauffe ses mains déjà glacées entre les siennes, appuie contre son sein la tête de son époux, et d'une voix plaintive, quoique énergique :

« — O mon Dieu! dit-elle, qu'en cette
» heure terrible je ne sois point sa seule pen-
» sée! détournez son cœur de la terre! qu'il
» vous parle, et revienne à vous!... Il fut
» bien coupable sans doute, mais aussi
» qu'il fut malheureux! »

Ses larmes, son effroi, ses angoisses, étouffent ses accens douloureux; ce n'est plus qu'au fond de son cœur que sa prière continue.

La bourrasque menaçante a passé rapidement, et traverse déjà d'autres plages; il n'est point tombé de pluie; et l'ouragan impétueux, loin d'amener les orages, n'a fait qu'épurer l'atmosphère et chasser les sombres nuées; le ciel a recouvré son azur, et le roi des astres à son déclin jette encore de pures clartés; l'un de ses rayons lumineux

est tombé comme un jet de pourpre sur les murs de la pyramide. — « Ezilda! s'écrie Ago-
» bar, du côté du soleil couchant retourne
» ma tête affaiblie; et, s'il se peut, qu'il me
» rappelle une soirée de Fontanias!... »

Agobar ne peut se lever, mais de la porte du monument il peut voir la voûte céleste. Alors deux cygnes devant lui s'abattent sur un roc voisin. Fatigués d'une longue route, long-temps battus par la tourmente, ils y tombent presque mourans, et font entendre des sons plaintifs. Le fils de Thierri se rappelle cette nuit de Fontanias où, sous les bosquets de l'amour, près du bassin de la vallée, il s'enivrait de joies célestes.

« — Entends-tu leurs accens funèbres! dit
» le prince en montrant les cygnes; insen-
» sés, comme moi peut-être ils ont quitté
» Fontanias. »

Ezilda, dont les souffrances sont à leur comble, recueille toutes les forces de son ame, et parvient à prononcer ces mots:

« — O mon époux! mon bien-aimé! si ton
» cœur fut vraiment à moi, s'il a battu pour
» Ezilda, une dernière fois je l'implore!...

» Clodomir, ne nous sépare point pour l'é-
» ternité, ne me condamne point à voiler mes
» yeux au jour terrible du jugement. Nous fû-
» mes désunis au val des misères : élève tes
» prières au ciel, et que Dieu puisse nous
» rejoindre en ses demeures immortelles.
» Pardonne, arbitre souverain, à l'égare-
» ment de ma douleur! Mais toute à Clodo-
» mir en ce jour, il me semble qu'il ne sau-
» rait être pour moi d'éternelles félicités si
» l'éternel malheur l'attend : le seul homme
» que j'ai aimé est si près de toi dans mon
» cœur, que, pour lui renoncer à toi, ou
» pour toi renoncer à lui, semble impossible
» à ma pensée; et j'ai peine à comprendre un
» ciel où je ne verrais plus Clodomir. »

Que sa prière était touchante ! et qu'Agobar est attendri !... Aux divins accens de la vierge il ne sut jamais résister.

« — Ame sublime, s'écrie-t-il, que n'as-tu
» dirigé ma vie !... Mais maintenant il est
» trop tard ; la vengeance divine frappe,
» et le Tout-Puissant me rejette.

» — Non, répond la vierge avec feu, le

» ciel ne t'a point rejeté : Dieu ne connaît
» point la vengeance ; par ses châtimens
» mêmes il t'appelle. S'il eût voulu ta répro-
» bation, il eût abandonné le Renégat aux
» humaines prospérités. Tes maux prouvent
» encore sa bonté ; c'est par eux que s'ex-
» pient les crimes ; et si tu le veux ils plai-
» deront ta cause au tribunal des miséri-
» cordes. O! reviens, reviens à ton père !
» il attend son fils égaré : Clodomir, je sens
» qu'il m'inspire ; je l'entends.... il est avec
» nous : il parle.... il te crie par ma bouche :
« — Viens ! infortuné descendant du pre-
» mier roi chrétien des Gaules !.... une pa-
» role ! un repentir ! une larme ! et je te
» pardonne. »

» — Ezilda, répond Agobar, l'Eternel
» sans doute est clément ; mais aussi que
» je fus coupable !

» — Qui se reconnaît criminel, déjà
» commence à ne plus l'être. Le Rédemp-
» teur des nations vint-il ici-bas pour les
» justes !... Il n'y vint que pour les coupa-
» bles.

» — Clartés célestes ! entourez-moi ! re-

» prend le fils de Thierri : divine foi de » mes ancêtres! ô vous qu'à l'entrée de la » vie je connus et j'abandonnai, c'était » donc au bord de la tombe que je devais » vous retrouver!... Ah! pourquoi vous ai- » je perdue! »

Le rosaire suspendu à la poitrine d'Ezilda se détache en ce moment; et sa croix d'or, cette même croix qui, sous les bocages de Fontanias, fut élevée entre l'amour et la volupté, tombe sur le sein d'Agobar. Le héros s'en saisit; il la porte à ses lèvres, d'abord par amour.... puis l'y reporte par piété. « — Clodomir! s'écrie l'inspirée de » l'accent le plus solennel, l'événement mi- » raculeux qui m'a conduite jusqu'à toi dé- » voile les vues du Seigneur : c'est un nou- » vel appel de sa grâce... Sa foudre est encore » suspendue; je suis ici son envoyée. Hé- » las! il sait combien je t'aime.... et le choix » de la messagère est un présage de salut.

» Lève avec moi tes mains tremblantes » vers la voûte du Créateur.... Prions en- » semble un Dieu clément; et, j'ose ici te » l'assurer, l'espérance en ton cœur va des-

» cendre, et les cieux s'ouvriront pour toi.»

La vierge des Cévennes triomphe. Une larme religieuse a coulé des yeux d'Agobar. Ils joignent leurs mains, et tous deux invoquent le Juge suprême :

« — O toi que j'ai tant offensé! dit le » prince, tu vois le repentir qui m'accable; » jette un regard de pitié sur moi, j'im» plore ta miséricorde.

» O mon Ezilda! poursuit-il d'une voix » affaiblie et mourante, intercède pour ton » ami! tes prières auront dans le ciel l'em» pire qu'elles avaient en ce monde. Je le » sens, la foudre s'éloigne.... Oui, l'Eternel » a pardonné, puisqu'il a voulu qu'Ezilda, » mon ange protecteur sur la terre, épurât » mes derniers momens et reçût mon der» nier soupir. »

Alors un long gémissement échappe malgré lui de son sein. La mort réclame sa victime. Le noble fils de Thierri n'aperçoit plus sa bien-aimée. Son œil s'éteint, sa poitrine s'oppresse.... Tirant son anneau de son doigt : « — Chère Ezilda, dit le héros,

» reprends ta bague nuptiale, nos nœuds
» ici-bas sont rompus.

» — Non, rien ne peut rompre nos nœuds,
» dit la vierge désespérée. Tu meurs..... je
» renonce à la terre : Dieu ne nous laissera
» pas long-temps séparés. Va m'attendre au
» séjour de gloire; quelques jours sois heu-
» reux sans moi! Que dis-je !... je ne te
» quitte point; ma vie sera où tu vas être.

» — Je ne sens plus ta main dans les
» miennes, reprend Agobar; et le froid
» mortel qui les glace aura bientôt gagné
» mon cœur. Approche! que je te voie en-
» core!... Mes bras ne peuvent plus te pres-
» ser.... Accorde à ton époux expirant un
» premier.... un dernier baiser.»

Ezilda se penche vers lui.... Hélas ! pour la première fois leurs lèvres se sont rencontrées. « — A toi encore, vierge adorée !...
» dit Clodomir avec effort. Maintenant à
» vous, ô mon Dieu!.....»

L'infortuné n'existe plus.

La princesse s'est relevée.... elle ne verse plus de larmes. La plus cruelle douleur et

la plus entière résignation se peignent à la fois sur ses traits. Son regard éteint fixe encore le guerrier qu'elle a tant aimé.... Mais tout à coup elle chancelle; presque égarée, elle retombe auprès du corps inanimé, trois fois appelle Clodomir, trois fois écoute s'il répond... puis, d'une voix déchirante :

« — Adieu! dit-elle, ô le plus malheu-
» reux des princes! ton règne eût illustré ta
» patrie, si ta patrie t'eût pu connaître....
» Où tu devais avoir un trône, tu n'auras
» pas même un tombeau. Cœur magnanime,
» mais trop superbe! moi seule j'ai pu te
» juger. Tu n'es plus! tout est mort pour
» moi... Gloire, puissance, patrie, adieu! ..
» mes destinées sont accomplies. »

Sa vue se trouble, sa voix meurt...... ses souffrances inexprimables dépassent les forces humaines. Contre la muraille funèbre du monument de Fabius elle appuie sa tête abattue. Le sang s'arrête dans ses veines. Pour un instant ses yeux se ferment : puissent-ils ne plus se rouvrir!

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER LIVRE

ÉPILOGUE.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la victoire de Namorel. Les Sarrasins expulsés de France avaient repassé les Pyrénées. Charles gouvernait à Lutèce, et jouissait de son triomphe. Les peuples fêtaient le vainqueur par des réjouissances publiques. De toutes parts éclatait la joie. Une seule province, dans les Gaules, s'était défendu toute démonstration d'allégresse.... les Cévennes pleuraient Ezilda.

Un impénétrable mystère enveloppait sa destinée. Le jour du combat décisif, plusieurs des chefs de Ségorum avaient suivi le coursier fougueux qui leur enlevait l'héroïne; mais lorsque au milieu des rochers, elle eut disparu à leurs yeux, en leur recherche ils s'égarèrent le long d'une rive inconnue : et les ténèbres succédant au jour,

seuls, vers le milieu de la nuit, ils rentrèrent au camp français.

La victoire comme les revers a souvent ses confusions : le duc de France poursuivait les restes des cohortes d'Athime ; et le tumulte, le désordre, régnaient en son arrière-garde. Espérant qu'Ezilda peut-être aurait rejoint l'armée royale, Léodat et ses chevaliers s'élancèrent le jour suivant sur les pas de Charles Martel. Après de pénibles efforts et de longues marches forcées, ils rejoignent les escadrons du héros sauveur de l'Europe. O surprise! ô consternation ! Charles n'a point vu l'héroïne, il la croyait à Namorel avec les chefs de Ségorum.

De nouvelles perquisitions furent faites, mais toujours inutilement. Hélas! la vierge de Lutève avait disparu pour toujours. Le conquérant feignit d'en éprouver une profonde douleur, et s'efforça secrètement de faire oublier l'héroïne. L'inconsolable Léodat se retirant dans les Avernes, ne reparut jamais aux camps ; et le vieux de la roche noire, pleurant sa noble souveraine, fut mourir à Fontanias.

De tous côtés dans la Gaule narbonnaise les temples du Seigneur étaient relevés : les monastères abandonnés avaient rouvert leurs saints portiques. Et comme les fragiles mortels oublient que la foudre est tombée sitôt que ses feux sont éteints, déjà le nom terrible d'Agobar s'effaçait du souvenir des peuples.

Un soir à la porte du couvent de Sainte-Amalberge, un bruit inaccoutumé s'est fait entendre. Une femme, une inconnue demande un moment d'entretien à la supérieure. Elle est seule, succombe à la fatigue, et demande l'hospitalité. Dans le cloître elle est introduite.

De nouvelles sœurs hospitalières habitaient ces pieuses retraites. L'ancienne abbesse et ses religieuses s'étaient fixées à Loragniat. L'étrangère est accueillie avec un vif intérêt. De longs vêtemens noirs l'enveloppent. Un voile épais de même couleur cache ses traits. Sa main tient une urne de bronze que recouvre un crêpe funèbre. Une profonde douleur paraît l'accabler ; mais

son abattement a quelque chose d'auguste, et son humilité d'imposant.

L'élégance de sa taille, la noblesse de sa démarche, et la dignité de son maintien, révèlent une haute naissance. La tristesse de sa prière, le choix de ses expressions, et surtout la magie de sa voix, ont pénétré d'attendrissement et de respect l'ame sensible de l'abbesse. L'inconnue désire être admise parmi les filles d'Amalberge, et voudrait prononcer ses vœux aussitôt l'année expirée. Remettant à la supérieure des pierreries d'une valeur inestimable, elle dote le monastère qui consent à la recevoir.

L'abbesse s'est rendue à ses prières. Elle lui paraît une victime du malheur, une femme d'un rang illustre, qui pour toujours renonce au monde, et qui, pour mieux s'y dérober, en secret choisit à dessein le couvent le plus solitaire de la province des Cévennes.

La mystérieuse étrangère a obtenu tout ce qu'elle désirait... Pendant une année entière, elle ne paraîtra parmi ses compagnes

qu'à l'heure des prières et dans le temple. Aucune question relative à ses destins passés ne lui sera adressée. Le voile épais qui couvre son visage demeurera constamment baissé jusqu'à la fin de son noviciat; et le tombeau qui lui sera destiné renfermera son urne chérie, dont on ne la séparera jamais.

Elle est installée en sa nouvelle demeure; et les promesses qui lui ont été faites sont scrupuleusement remplies. Elle passe toutes ses journées, ou seule dans sa cellule, ou agenouillée à l'église. Jamais aucune plainte ne s'échappe de son sein. Rarement une parole sort de ses lèvres. Témoins de son entier détachement de toutes les choses de la terre, les filles d'Amalberge ne l'approchent qu'avec un saint respect : charmées de sa douceur et de sa piété, elles la contemplent avec une admiration toujours croissante. C'est en quelque sorte l'idéal des vertus religieuses sous la forme d'une mortelle. Leur nouvelle compagne, silencieuse et voilée, leur semble un modèle divin des perfections évangéliques envoyé des cieux à leur cloître.

Fille d'un suzerain d'Aquitaine, l'abbesse, en ses premières années, habita les cours. Non moins éclairée que charitable, elle connaît le cœur humain : et facilement elle a jugé qu'une infortune irréparable a brisé l'ame de l'étrangère. Souvent sans être remarquée, elle l'observe, elle suit ses pas; et, la voyant au pied des autels, penchée sur son urne funéraire, elle admire sa résignation, et compatit à ses souffrances.

Quelquefois s'oubliant des nuits entières en présence de l'Éternel, la pieuse novice ne se retire à sa cellule qu'aux premiers rayons de l'aurore. Sans doute elle a baigné de ses pleurs l'airain sacré qu'elle pressait contre son cœur.... Mais ce n'est qu'une conjecture; son visage est toujours caché. Ses larmes mêmes sont mystérieuses. Toute au ciel qui voit ses tourmens, elle ne confie rien à la terre. A peine appartient-elle à l'humanité. Par l'exaltation de la foi s'élevant aux régions célestes, ce n'est que par la douleur qu'elle redescend à la vie.

Les semaines, les mois s'écoulent. Affaiblie par ses longues souffrances, elle ne

marche plus qu'avec peine ; et déjà sa tombe s'entr'ouvre.... son abattement chaque jour augmente. Chancelante, et souvent prête à défaillir, elle se traîne péniblement de sa cellule aux saints parvis. Touche-t-elle à l'heureux moment qui doit être sa délivrance !

La matinée était belle ; le ciel était pur et serein. L'étrangère a paru recouvrer quelques forces. Seule, et couverte de ses crêpes, elle est au portail de l'église : là, debout, immobile comme la mort, hélas ! elle semble accablée par le plus affreux souvenir. La supérieure l'aborde : rarement elle ose lui parler ; elle craint d'ajouter à ses peines ; cependant, émue de pitié, elle hasarde ces paroles : « — Ma sœur, vous l'ignorez peut- » être ; la pierre que foulent vos pieds est » un monument immortel pour le saint » cloître d'Amalberge. »

L'inconnue relève la tête, et, surprise, semble écouter. Ravie de ce signe encourageant, l'abbesse poursuit en ces mots :

« — C'est sur ce marbre, c'est ici que la

» libératrice des Gaules, l'héroïne de Ségo-
» rum, sauva le temple du Seigneur de la
» fureur des Sarrasins. Là, sur sa bannière
» appuyée, éblouissante de beauté, de jeu-
» nesse et d'inspirations, Ezilda, fille des
» merveilles, apparaissant aux infidèles,
» dit à leur chef superbe :.... *Arrête!* »

La supérieure s'interrompt. Elle a vu chanceler sa compagne; elle s'approche, et la soutient. D'une voix douce et compatissante : « — Ma sœur, vous souffrez, lui
» dit-elle. — Non, répond l'inconnue plus
» calme; non, poursuivez votre récit.

» — Jusqu'aux marches de ce perron,
» l'exterminateur des Chrétiens, *Agobar,*
» s'était avancé... Voilà la place mémorable
» où le farouche *Renégat* recula, saisi d'ad-
» miration, devant la vierge des Cévennes,
» l'illustre et l'heureuse Ezilda !

» — *L'heureuse Ezilda !...* » répète l'étrangère de l'accent le plus douloureux; et ses larmes coulent, sans doute, car, portant sa main à ses yeux, elle appuie contre son visage les nombreux replis de son voile.

N'ayant point remarqué son trouble :
« — Eh ! qui jamais, reprend l'abbesse,
» mérita mieux le nom d'heureuse ! Qui
» s'offrit parmi les humains plus favorisée
» par les cieux que la princesse de Lutève !
» Ezilda, guidée par Dieu même, affran-
» chit la Gaule et l'Europe. Sa vie fut une
» suite de triomphes ; son cœur était le
» temple des vertus. Au-dessus des hu-
» maines faiblesses, elle n'a connu que les
» sentimens sublimes ; oui, tout en elle
» fut divin, tout en elle dut être heu-
» reux. »

Pour la première fois une plainte déchirante échappe au cœur de l'inconnue, et sa tête languissamment se penche sur le sein de l'abbesse.

Charmée d'avoir enfin obtenu de sa compagne une marque de sensibilité, d'avoir pu s'attirer son attention par quelques souvenirs de la terre, d'être parvenue à la retirer de son habituelle impassibilité, la supérieure continue : « — Je n'ai pu con-
» naître Ezilda, mais une fois je l'aperçus.....
» et sa figure enchanteresse est encore pré-

» sente à ma vue. Aussi merveilleuse dans
» sa mort que dans sa vie, elle disparut
» après sa dernière victoire, comme n'étant
» point de la terre, et ne lui devant point
» sa dépouille. Il n'est resté d'elle à la France
» que le souvenir de sa gloire.

» — Et sait-on, reprend l'étrangère,
» quelle fut la mort d'Agobar ?... — Que
» nous fait le sort de ce monstre !... Ah ! lors-
» qu'on vient de prononcer le nom de l'inspi-
» rée des Gaules, c'est souiller ses lèvres,
» ma sœur, que de nommer le *Renégat.* »

L'inconnue se dégage à l'instant des bras de l'abbesse, doucement la repousse, et rentre en silence à l'église.

Le lendemain, vers les jardins du cloître elle se dirige avec effort ; mais bientôt les forces lui manquent.... et sous un bosquet solitaire, elle s'est presque évanouie : celle qui la surveille sans cesse, aussitôt accourt auprès d'elle. La ramenant au monastère, elle cherche à distraire ses pensées, et dans l'espoir de l'intéresser, reprend l'entretien de la veille : « — Le duc de France, dit-elle,

» a renoncé généreusement à la couronne » depuis la victoire de Namorel. Il cherche » en ce moment, parmi les princes du sang » de Thierri, le plus proche héritier du » trône (1); il s'informe de tous côtés si le » dernier roi n'a point laissé quelque fils » inconnu. Fût-il même illégitime, il lui » remettrait le diadème. Ah! pourquoi la » patrie a-t-elle perdu Clodomir!.... »

A ce nom, l'inconnue tressaille : «— Clo» domir!... » répète-t-elle; et son accent a repris quelque force. Puis s'arrètant, et joignant ses mains devant l'abbesse :

---

(1) Il mourut sans avoir rendu la couronne à aucun héritier de Thierri. Ses enfans Carloman et Pépin, forcés par les murmures des grands et du peuple de renoncer au pouvoir suprême, crurent devoir placer un nouveau fantôme sur le trône. Ils cherchèrent long-temps...... et finirent par couronner un Childéric III, dit l'*Insensé*, dont la filiation est incertaine. Il règne tant d'obscurité dans cette époque de notre histoire, que nos écrivains n'ont pu donner au juste la généalogie des rois surnommés *Fainéans*. Les uns font ce Childéric fils de Thierri II, d'autres de Thierri III, d'autres de Chilpéric II, d'autres enfin de Clotaire, roi d'Austrasie.

« — O de grâce! s'écrie-t-elle d'une voix » suppliante, ne prononcez plus tous ces » noms!.. Vous ne savez pas, non, vous ne » pouvez savoir le mal affreux que vous me » faites!.. par pitié, ne me parlez plus! »

La supérieure, désolée, demeure interdite...c'est elle à son tour qui supplie : «—Ma » sœur, confiez-moi vos peines! je suis digne » de vous entendre... sur vos infortunes » passées laissez-moi pleurer avec vous! »

L'étrangère semble attendrie, et sa compagne redouble ses prières :

« —Eh! pourquoi, dit l'infortunée, étendrais-je sur vous mes crêpes!... un cœur » souffre ici, c'est assez. Je n'ai plus que peu » de jours à vivre ; ma fin approche : je le » sens... dès demain, peut-être, ma sœur, » je ne pourrai plus descendre à l'église...

» — Dès demain!... interrompt l'abbesse. » Eh, quoi! vous n'assisteriez point à notre » grande solennité!... c'est demain le huit » de septembre, l'anniversaire de Namorel. »

L'inconnue pousse un gémissement lamentable... son agitation est extrême :

« — De grâce, laissez-moi! reprend-elle...

» En votre saint temple, demain, avant le
» coucher du soleil, soyez au pied du grand
» autel, vous y retrouverez votre sœur. »

Parées de leurs plus beaux vêtemens, les filles de Sainte-Amalberge commencent à fêter dès l'aurore la nativité de la Vierge. L'église est tendue de magnifiques draperies. L'encens fume de toutes parts; de grands tapis couvrent le pavé du sanctuaire; l'autel est garni de ses plus riches ornemens; et les ministres du Seigneur célèbrent l'office divin.

Mais parmi les religieuses, l'étrangère n'a point paru. Presque mourante, il lui a été impossible de se rendre au temple; l'émotion de la veille lui a été fatale: ses membres sont à peine animés; et tout annonce que sa dernière heure est venue.

L'abbesse, à la chute du jour, est retournée à l'église. Aux marches de l'autel une femme est prosternée: ce ne peut être l'inconnue, car, entièrement vêtue de blanc, elle semble plutôt une vierge attendant la cérémonie nuptiale, qu'une victime du

malheur prête à descendre dans la tombe... A sa poitrine est une croix d'or qu'une chaîne en perles suspend. Mais que tient-elle entre ses mains ?... une urne funèbre et voilée. Plus de doute, c'est l'étrangère.

« — Approchez ! dit-elle, je remplis ma » promesse, je vous attendais. »

La supérieure la presse contre son sein : « — Daignerez-vous enfin, ô ma sœur ! ver- » ser en mon cœur vos chagrins ?

» — Oui, mais au nom de l'Eternel, ju- » rez le plus profond secret !

» — Au nom de l'Eternel, je le jure !

» — Il suffit, reprend l'inconnue. Ma » sœur ! vous avez vu jadis la souveraine » de Lutève ; sa figure, m'avez-vous dit, » est présente encore à vos yeux : eh bien ! » celle qui vous parut éblouissante de » beauté, de jeunesse et d'inspirations, es- » sayez de la reconnaître !... »

Elle lève son voile : « — Je suis Ezilda, » puis avec un sourire amer : « *L'illustre et* » *l'heureuse Ezilda !* »

A ce grand nom, confondue d'étonnement et saisie de respect, l'abbesse recule de

quelques pas ; et reconnaissant, malgré leur affreux changement, les traits de l'auguste princesse, elle allait se prosterner, lorsque lui tendant la main : « — Ma sœur, dit » Ezilda, je ne suis plus l'inspirée de Ségo- » rum, je suis la fille de Sainte-Amalberge.»

Elle dit ; la supérieure la contemple avec un mélange de vénération, d'effroi, d'enthousiasme et de compassion. Le visage enchanteur d'Ezilda, entièrement décoloré, ressemble à ces modèles d'albâtre qui offriraient la perfection de la beauté s'il ne leur manquait la vie. Ses regards, si brillans naguère, sont abattus et presque éteints ; sa belle chevelure est coupée : de tous les présens réunis dont l'avait comblée la nature, hélas ! il ne lui reste plus que son harmonieuse voix et ses grâces enchanteresses. Cependant ses charmes divins n'ont point totalement disparu ; ils ont, s'effaçant en partie, laissé des traces vaporeuses. Mélancolique vision, elle se présente aux regards comme l'aperçu vague d'un ange que voile une nuée incertaine. Ce n'est plus qu'une ombre, il est vrai ; mais cette ombre est encore céleste.

« — Eh quoi ! s'est écriée l'abbesse ; la » célèbre inspirée des Gaules, cette héroïne » de Lutève devant qui les armées chré- » tiennes se prosternaient avec ivresse, la » voilà, mourante, oubliée, dans l'aban- » don le plus complet, au fond d'un cou- » vent inconnu, sans rang, sans honneurs » et sans nom !...

» Ah ! quand le monde entier la pleure, » pourquoi donc en ces solitudes s'est-elle » condamnée à l'exil, s'est-elle vouée aux » souffrances ?

» — Qu'osez-vous dire ! interrompt la » vierge ; est-ce se condamner à l'exil que de » préférer une retraite paisible à des demeu- » res orageuses ! Est-ce donc se vouer aux » souffrances que se consacrer à son Dieu ! »

La supérieure rougit : « — Tant que ma » vie a été utile, reprend la fille de Théo- » bert, je me suis sacrifiée à mon pays. Du » jour où je n'ai plus été nécessaire à la » France, je me suis rendue à moi-même ; » c'est à regret, c'est malgré moi qu'ici-bas » j'apparus jadis sur le théâtre de la gloire. » Le Ciel le voulut, j'obéis. Mais ce fut par » devoir que je reçus les applaudissemens

» des hommes; et c'est par inclination que » j'ai rejeté les vanités de la terre. Vous » pouvez m'en croire, ma sœur : après la » victoire de Namorel, s'il m'eût fallu res- » ter encore au milieu des pompes de la » grandeur, l'existence pour moi n'eût été » qu'un affreux supplice au-dessus des for- » ces humaines.... tandis qu'en ce cloître » isolé, j'ai coulé de paisibles jours, et j'ai » pu supporter la vie.

» — Mais vos souffrances cependant, ici » même, ont flétri vos charmes, ont mois- » sonné votre jeunesse.

» — L'autre jour, poursuit la princesse, » vous représentiez Ezilda comme au-des- » sus des faiblesses humaines : en vous lais- » sant de moi cette idée, je me serais trou- » vée coupable. Que nul sentiment d'orgueil » ne souille mes derniers instans. Vos pa- » roles m'ont décidée à vous révéler mes » secrets : celle que l'on a crue, peut-être, » exempte des passions humaines, et uni- » quement à son Dieu, était l'amante d'un » mortel.

» — Vous avez aimé !... dit l'abbesse.

» — Et voici, reprend Ezilda soulevant » l'urne funéraire, oui, voici tout ce qui » me reste du seul être qui sur la terre ait » jamais fait battre mon cœur !...

» Ne me demandez ni son nom, ni quelle » fut sa destinée... ajoute-t-elle d'une voix » étouffée : mais que ses cendres, selon vos » promesses, reposent avec moi dans la » tombe !...

» — Il fut sans doute votre époux, dit la » supérieure attendrie : près de lui, lors de » son trépas, lui fermâtes-vous la paupière ?

» — Ma mission fut plus sublime, répond » la vierge des Cévennes : au jour ténébreux » de la mort j'ouvris ses yeux à la lumière.

» Ce fut, continue-t-elle, de tous les » triomphes de ma vie celui que j'avais le » plus désiré. C'est le huit septembre que je » l'obtins ; et par ces vêtemens blancs, par » cette parure solennelle, j'en célèbre l'an- » niversaire. Puisse ce même jour, ainsi » que j'en ai l'heureux pressentiment, » m'appeler près de mon époux aux félici- » tés éternelles ! »

Sa voix s'est graduellement affaiblie :

pressant doucement la main de l'abbesse :

« — Je vous remercie, poursuit-elle, des » jours tranquilles que j'ai passés en ce » couvent. A mesure que mon corps s'y est » affaibli, mon âme s'y est fortifiée. Et j'ose » espérer m'être ici rendue digne de com- » paraître au tribunal céleste. Je vous ai » peut-être importunée de l'aspect de mes » souffrances ; ma sœur, vous me le pardon- » nez ?... ma sœur, je vous remercie. »

Un doux sourire accompagne ces derniers mots, mais il est en quelque sorte aussi pâle que son visage...... il ranime pourtant ses traits : c'est un souvenir triste et vague des jours fortunés de la vie, un angélique adieu à la terre.

Son amie pleure, et ne peut répondre. Un rayon du soleil couchant darde en ce moment sur l'autel..... Ezilda tourne les yeux vers le portail ouvert. La voûte éternelle parsemée de nuages d'or s'offrait resplandissante et pure. L'air était doux et caressant, la nature calme et riante. Elle aperçoit l'astre des cieux disparaissant à l'horizon : « *Une soirée de Fontanias !...* » s'écrie-t-elle d'une voix plaintive.

L'abbesse n'a pu comprendre tout ce que ces mots lui rappellent de souvenirs, et tout ce qu'ils ont de déchirant... « — L'infor-» tuné, reprend la vierge, s'éteignit à cette » même heure avec les rayons du soleil. » Voici la croix d'or qu'à ses lèvres !... Mon » Dieu ! ne m'appelez-vous pas ?... »

Elle dit; et comme ayant entendu une voix céleste, elle étend ses bras faibles et languissans vers les feux pourprés du couchant. « — Me trompé-je ! dit la princesse, » sur les nuées je l'aperçois.... Oui, c'est » lui-même ! il m'attendait.... il habite le » véritable Fontanias... Dieu puissant ! mes » vœux sont comblés. »

A ces mots, sa tête mourante est tombée sur l'urne funèbre... la vierge s'est évanouie.

Tous les secours de l'art lui furent prodigués.... Vains efforts ! elle ne rouvrit plus la paupière, et dans la nuit elle expira.

Son corps, en un cercueil de plomb, fut déposé dans le caveau de Saint-Amalberge. Tandis qu'auprès de la dépouille mortelle, la supérieure, selon sa promesse, plaçait l'urne mystérieuse, le couvercle s'en déta-

cha. Deux anneaux s'offrirent à sa vue. Ils étaient unis et posés sur un tissu de laine noir qui recouvrait sans doute les restes d'un époux malheureux. Elle les prit, les ouvrit, avec soin les examina; et sa surprise fut extrême en y trouvant joints les deux noms de *Clodomir* et d'*Ezilda*.

Les deux anneaux remis à leur place, elle-même dans le cercueil enferma l'urne cinéraire. Aucune pompe fastueuse ne suivit au dernier séjour le plus valeureux des mortels et la plus sublime des femmes; une simple et modeste pierre sans nom et sans inscriptions recouvrit leur tombe ignorée... L'abbesse de Sainte-Amalberge, seule et constamment chaque soir, vint se prosterner et pleurer au monument silencieux.

FIN.

everel and No-Popery mobs. ich was formerly confined to among the labouring por- ey no longer furnish the on. They feel that their protection of property, and of industry and frugality by feel above all that the istry, which especially di- they can enjoy, and which unfavourable circumstance upon them by the Tories, the Conservatives. They or contempt on the efforts into a belief that the Con- ney form the firmest support nservatives desire to over-

---

gherries mention that Sir India in January. They en in health, and very much a good deal in the most s no great exercise, trans- umbles horribly."—*Bengal*

6s 6d, peas 8s 0d.

West Somerset Registration.—The result of the registration for the west division of Somersetshire is a majority of 216 over and above the previous majority of 1,154 Reformers. The number of new claims put in by the Reformers is 398, by the Tories 275. The number of objections made by the Reformers was 357, of which 198 were sustained; by the Tories 265, of which 153 were sustained; by the overseers 142, 42 were sustained against the Reformers, and 90 against the Tories. The majority for the Reformers on the new claims is 123, and by objections 93; total majority 216.

At the meeting of the Society of Arts yesterday, W. H. Huges, Esq, M.P., V.P., in the chair, among a variety of new contributions referred to committees, was one from Admiral Manley, announcing that he secured his turnip crops by planting the seed between rows of beans; and that his fields had been exempt from the ravages of the fly by this means, whilst all others in the vicinity had been injured or totally failed.

One hundred and five notices have been given of applications to be made to Parliament in the next session for the formation of new railroads.

Two precognitions, of rather a singular nature, are at present in progress before the authorities in Banffshire. The one against some journeymen house-painters for painting a part of the body of one of their fellow-workmen, bright green; and the other against a blacksmith, for stealing an article of no less weight than an iron plough.—*Aberdeen Herald.*

During the storm on Sunday evening the wife of a Lascar at Dum-Dum was delivered of a monstrous child with four arms, two enormous teeth, and eyes preternaturally large.—*Calcutta Paper.*

in the musical world, has just died at Par Saturday morning he paid several visits, a joyment of good health. About three i seized with a violent pain in the head, a diately underwent a very copious bleedi during the night by a fit of apoplexy. No losses he had experienced in business, M possession of a comfortable independence selves were much exaggerated by the jou cal articles of Madame Malibran. M. Ma by all who knew him, and if the illustri his fate was once united were still living, s his memory a few of the tears which he sh is confidently affirmed that his grief for he very much to shorten his own life.—*Pari*

Church Rate.—Friday a vestry was ford, to make a church rate. A stormy and an amendment was made to adjour twelve months. A poll was demanded by poll commenced on Saturday; and at were—for the rate 32, for the adjourne then adjourned to ten yesterday, and at t there appeared for the rate 287, for th majority for the rate 129 The announce loud cheers. A vote of thanks was give the meeting separated.

Liverpool Liberality.—A subscr menced for building a public hall at Liver eady received is 16,600l., and the first for 100l. each.

